

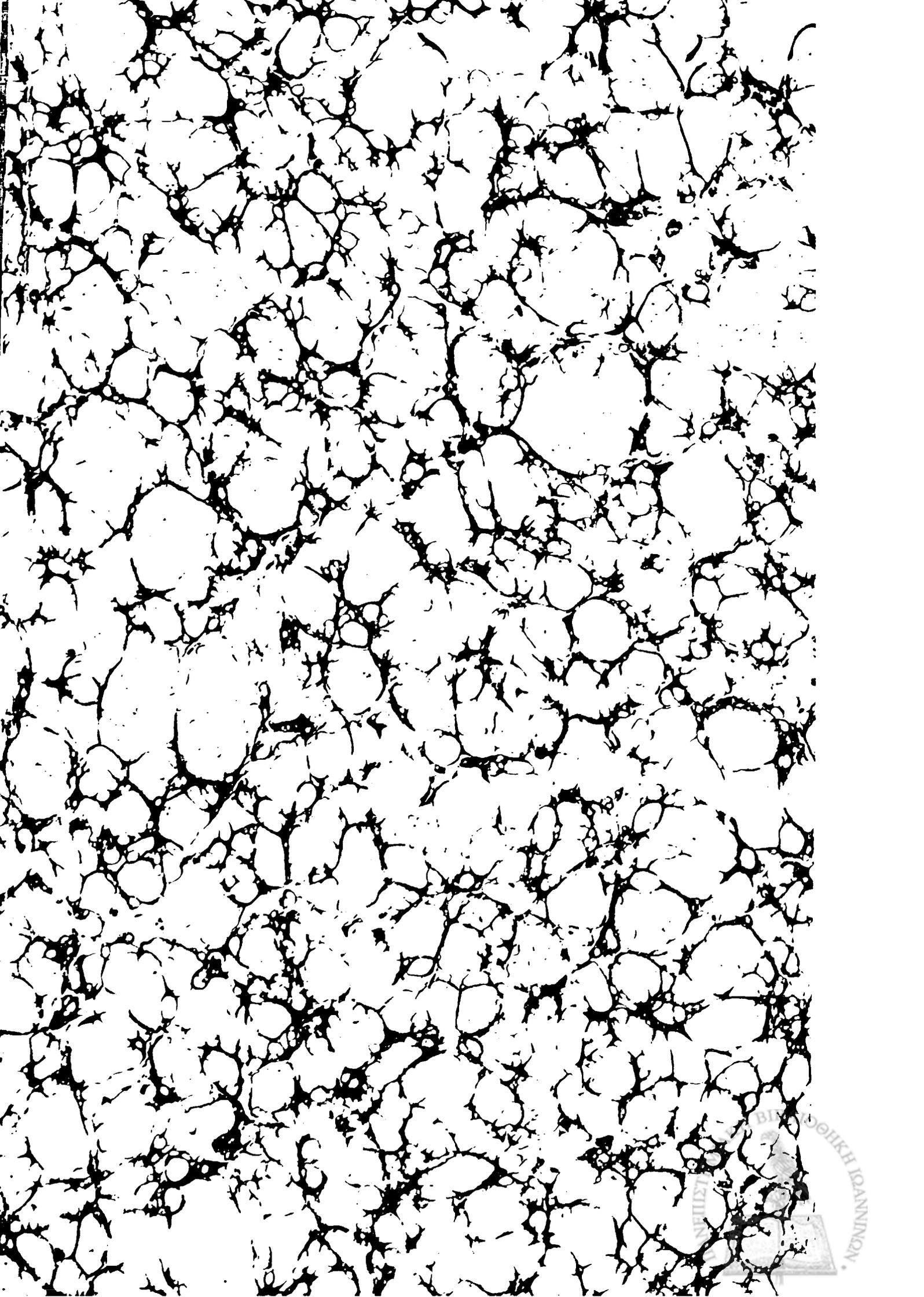
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



026000339942



ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΝ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

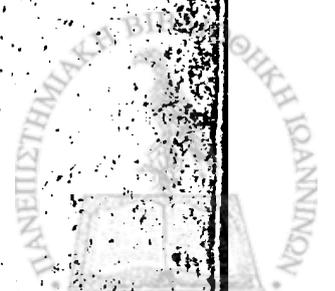


UNIVERSITY OF
SINGAPORE LIBRARY
SERIKI IDANNINON

BKI
G68



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ
ΛΑΥΡΙΩΤΟΥ
ΑΥΕΩΝ ΑΡΙΘ.





JANUARI 1971
BIBLIOTEKA
POLSKI IDANNON

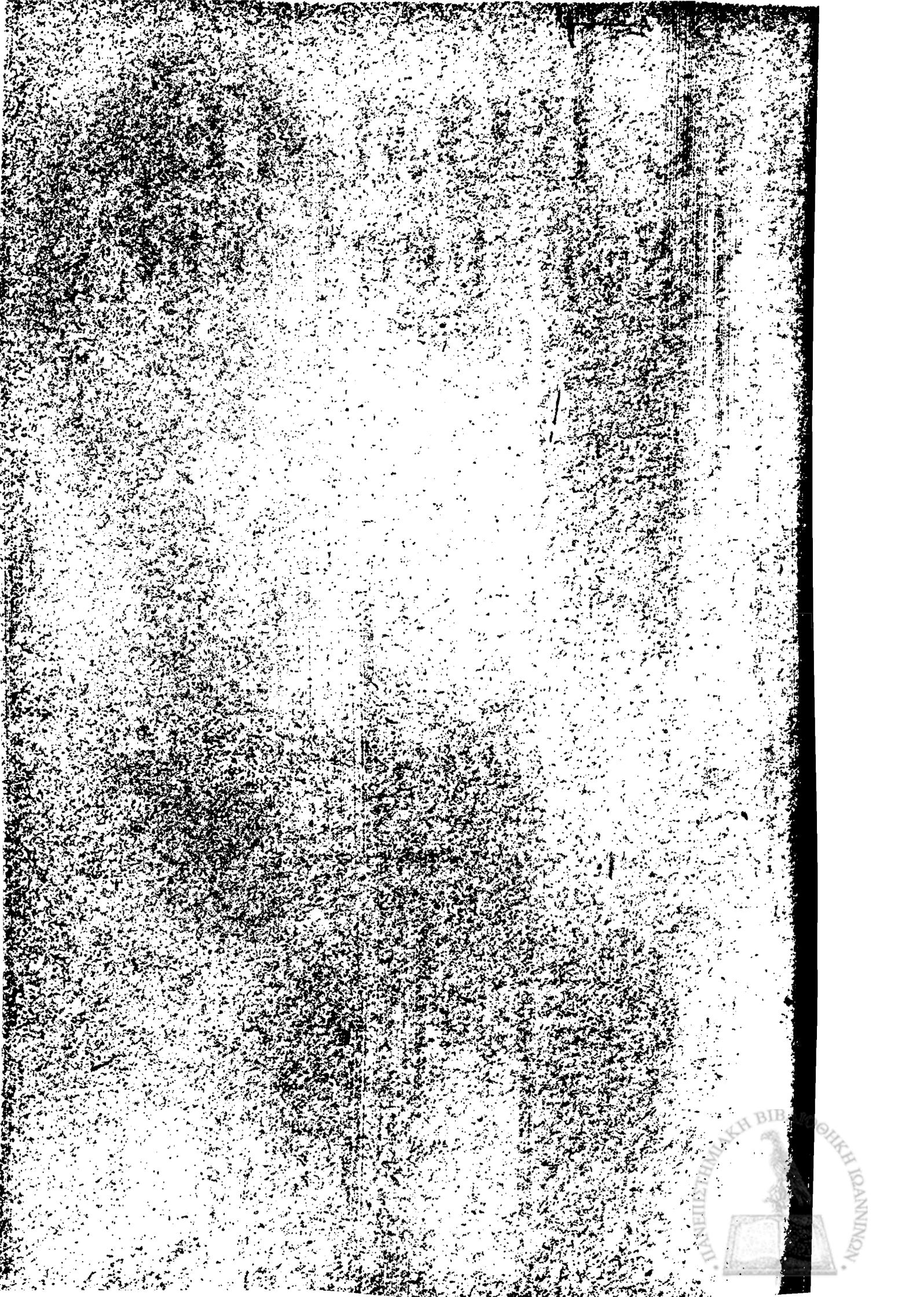
*Επιβλ. γινώσκ. Ζημιών
αυτοί. αδελφ. Ζημιών
αδελφ. Ζημιών
Αδελφ. Ζημιών*

Painting

L'HOMME SINGE DÉGÉNÉRÉ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΥ ΚΟΥΡΠΑ
ΑΝΤΡΩΤΟΥ
ΑΥΕΩΝ ΑΡΙΘ.



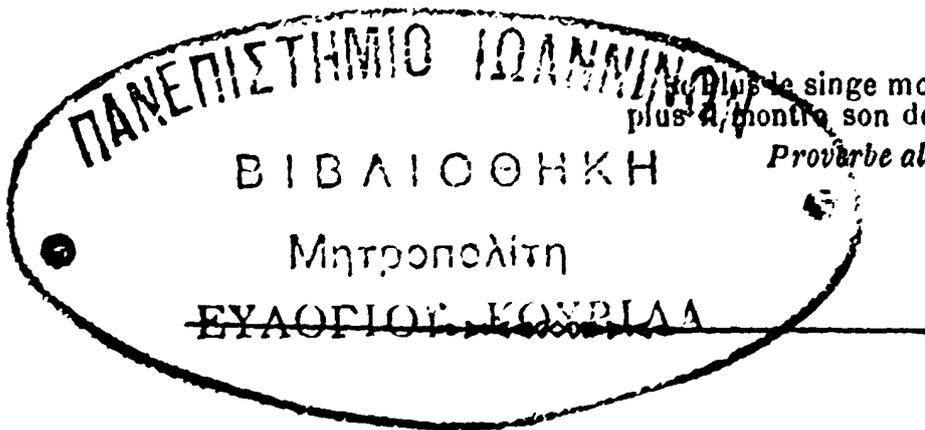


L'HOMME SINGE DÉGÉNÉRÉ

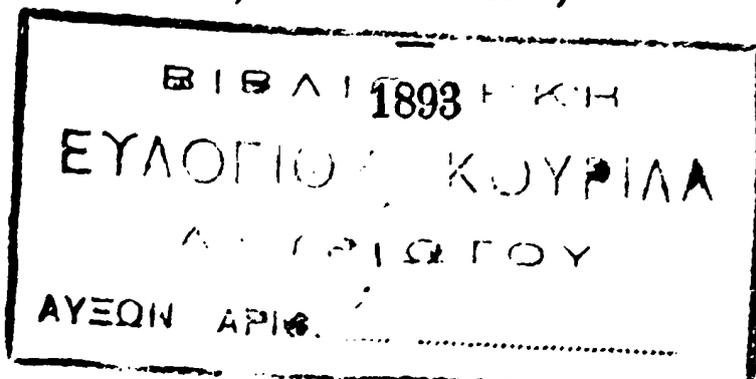
NOTES ET IMPRESSIONS D'UN SINGE
A TRAVERS LE MONDE
ANCIEN ET MODERNE

PAR

FILADELF GORILLA



PARIS
HENRI JOUVE, ÉDITEUR
15, RUE RACINE, 15



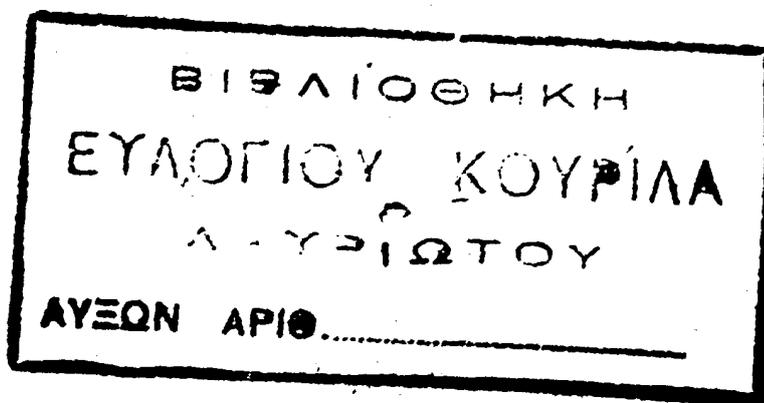


A LA JEUNESSE

*Qui a le sang, les muscles et les nerfs, à la jeunesse-
singe qui possède la force physique et intellectuelle
pour fouler aux pieds et écraser les vieilles croyances
et les mœurs, je dédie ce petit volume.*

Le singe

FILADELF GORILLA.





AVANT-PROPOS



Le livre d'un singe ! *Je vois déjà le mépris qui se dessine sur vos lèvres, ô lecteur ! Mais excusez si je plaide ma cause !... Est-ce un « livre » ce qu'on écrit dans les rues, les boulevards, sur les bancs des squares, sur les tables des brasseries, sur la rampe des ponts ? Est-ce encore un « livre », dans le sens que vous, hommes, attachez à ce mot, que ces mauvaises notes crayonnées à tous les carrefours, à la hâte, à l'improviste, prises au vif comme des instantanés par un mauvais photographe !... Appellerez-vous enfin un « livre », ces papiers épars, ces brouillons, toutes ces notes, enchevêtrées les unes dans les autres, sans cohésion, comme des esquisses d'un album d'artiste...*

Non, cher lecteur, soyez indulgent et pensez de plus que ces notes sont l'œuvre d'une bête, d'un animal hideux, ignorant, détesta-



ble et sauvage, d'un singe poilu et malpropre, qui n'a été élevé ni dans vos Alma Mater, ni dans la Sorbonne, ni dans vos grandes institutions européennes...

Ne soyez pas injuste envers une pauvre bête déshéritée qui vit en plein air, qui flâne partout où l'emporte le courant de la foule de cette grande capitale et ne fait qu'attraper par bribes les évènements du jour et les questions qui agitent le monde. Elle ramasse ce qu'elle trouve dans l'air, dans l'atmosphère de ce grand Paris, de cette fournaise gigantesque où se forgent et se manient les idées les plus vastes, les projets les plus grandioses, ce fourneau du monde — Vulcain, du monde — fin de siècle, d'où l'on extrait des minerais et des scories qu'on y avait jetés, les métaux précieux et l'or le plus pur et le plus brillant... C'est le singe qui vient de Guinée, c'est la bête qui abandonne ses forêts sauvages et ses arides plaines et entre dans cette atmosphère pleine d'électricité, qu'il absorbe comme un accumulateur, qui ressent cette profonde et large respiration de ce poumon du vieux monde...

Ah, que voulez-vous? Ce Paris, il n'y en



a pas un autre, il n'y a eu jadis qu'Athènes, il n'y a que Paris de nos jours!

On construit de plus grandes, de plus riches, de plus brillantes capitales ailleurs, J'en ai vu déjà. Mais lorsqu'on les a visitées et qu'on a admiré leur beauté, on se presse de partir... On n'y est pas chez soi. Paris n'est pas dans le monde, le monde est dans Paris.

Ici le monde et là Paris ; c'est l'équilibre !

A déjà chanté le lion exilé de notre siècle.

Le premier jour que je mis pied à terre sur ce sol si aimé des Muses, mon émotion était si grande que j'en avais les yeux mouillés... Voilà un singe bien naïf ! Je ne savais moi-même pourquoi cette émotion. Machinalement j'étendis le bras dans le café où je me trouvais et je pris un journal. C'était le Figaro. Mes yeux tombèrent sur l'article de fond. Il s'intitulait l'Artisan. Voici ce qui était écrit :

« Quelle est puissante la fascination de ce Paris, Paris prodigieux et terrible Paris, sur les adolescents en qui parlent confusément de grands désirs ! De quel tressaillement profond et de quelle angoisse s'émeut



le cœur, lorsqu'après la fièvre de l'attente et du voyage, soudain l'énorme ville grise apparaît aux yeux et que retentissent les magiques syllabes, banalement créées sur les quais d'arrivée!...

Sitôt après, c'est la lutte isolée et la noire, l'abominable misère des villes; l'oisiveté forcée, peuplée de rêves douloureux, la marche errante et affamée dans le flamboiement des rues; les esprits haletants et les tendres amitiés avec les frères de la mauvaise étoile! »

Oh, que c'était vrai et poignant à la fois que tout cela! Comme il touchait juste sur la plaie ce fer brûlant! Que j'ai depuis éprouvé l'écrasante réalité de ce dernier paragraphe!

Oui, tu as passé, pauvre singe, par toutes ces déceptions, ces hallucinations, ces ivresses, ces fièvres qui nous réduisent en peau et en os, en squelettes! Mais si c'était la fin, le terme au moins après tant de désillusions et d'espoirs déçus!...

Oh! non, malheureusement la lutte ne fait que s'engager de plus en plus sanglante tant qu'on pénètre dans le sein d'airain de la société, tant qu'on s'approche de



plus près du flanc de plâtre de ce bizarre et grotesque, capricieux et malin, méchant et grognon vieillard qu'on appelle la « foule »...

Il ne faut pas pourtant se désespérer ; au contraire : cette lutte me fortifie et me donne du courage.

Le dicton que j'estime le plus ce sont ces trois mots latins :

« Audaces fortuna juvat. »

En avant ! Tant qu'on a le sang dans les veines et le feu dans la machine, qui nous sert de locomotive sur le sol aride de la terre il faut ne pas reculer, ne céder le pas devant aucun obstacle !

Tous ont passé par là. J'invite seulement la jeunesse à m'offrir son secours ; il y a des brouillards et des ténèbres qui nous entourent et qu'il faut percer et franchir. Son œil brillant et vif est bien propice pour conduire et pour montrer le chemin du vrai et de la lumière !

Qu'elle oublie pour quelques heures seulement ses papillons folâtres qui la distraient et l'enivrent !...

Les temps sont difficiles ; sous cette gaie



rubrique du sarcasme d'un Forain, il y a assez de venin et d'amer poison!...

Je l'invite à ce temps où le sol semble trembler et fuir sous les pieds des grands, je l'invite à ces jours de trouble et de doute où les statues les plus solides et brillantes semblent avoir des pieds d'argile et s'écrouler au premier choc, comme celle d'airain qu'avait rêvée jadis le roi de Chaldée.

Il y a trop d'électricité et de matières explosibles dans le souterrain pour dormir sur des roses, ô jeunesse séquanaise!



LES OMBRES

To be or not to be?...

Voilà l'éternelle question qui se pose devant l'homme-Hamlet de tous les siècles, de tous les temps!

Être ou ne pas être! Il marche devant lui, franchit des montagnes; il perce les ténèbres, découvre des mondes, il disperse les nuages, il fixe les mouvements des corps célestes, il mesure les planètes, divise la terre en morceaux, il la coupe en lignes droites, il la prend ensuite tout entière et la mettant sur la balance, comme un fruit, il la pèse et il trouve qu'elle monte au chiffre de 5,842,000,000,000,000,000!... Il monte encore sur les hauteurs des montagnes, sur le *Mont-Blanc*, ou sur le fier *Cervin*, il y fixe ses observatoires, ses appareils, il admire les environs lointains du sommet du *Mont-Rose* et fête le lever du soleil sur les crêtes du *Rigi-Culm*... Pourtant ce front si éclairé se creuse par moments de rides. Il a beau rire; il a beau se moquer des éléments, des neiges, des gouffres, des ouragans, des tempêtes!... Sa figure reprend toujours le masque de l'horreur devant les problèmes qui l'écrasent à tout moment, devant les ténèbres que renferment ces apparentes lueurs! Devant ou derrière lui, à droite ou à gauche, en haut ou en bas, de quelque part qu'il tourne la tête, cet orgueilleux ani-



mal se trouve toujours, toujours devant le Sphinx Nature qui n'articule pas un mot de ses lèvres scellées et muettes comme la mort! « Faut-il avancer, reculer, ou bien s'arrêter? » se demande-t-il toujours.

Pas une voix ne lui répond, pas un mot, pas un cri ne résonne dans le chaos qui l'embrasse et l'étouffe de son immense vide!

Seul, triste penseur, mélancolique Hamlet, ce prince héritier que toute la sagesse humaine de tous les siècles passés ne rend que plus ignorant et plus fou, ce roi de la Terre, ce monarque du Globe qui porte une couronne d'épines dorées, ce maître absolu de la matière terrestre, qui dans son laboratoire combine et analyse, noue et dénoue, dégage et rassemble les éléments les plus divers, qui change la nature de l'eau et la fait s'évaporer comme une fumée aux rires de son auditoire, cet être supérieur, qui fait des diamants avec du charbon et qui par un simple fil métallique transmet sa faible voix d'un bout du monde à l'autre, qui appelle la foudre par une baguette qu'il tient sur son toit et la fait obéir comme le plus docile des animaux, le voilà triste et morne, les regards perdus, les cheveux dressés, les bras croisés et les doigts crispés en face du problème de la vie et de la mort qui se dresse devant lui comme un immense fantôme plein de lumière et d'ombre!

Et le soleil se lève et la lune après lui. L'aurore disperse les ombres de la nuit, et le roi du jour, traçant son éternel sillon d'or, conduit à nouveau sur la voûte éthérée son char lumineux...

Tous ces soleils, ces lunes, ces ténèbres qui tournent sans cesse autour de lui, semblent toujours s'en-



fuir avec un rire d'ironie! Ils se moquent de ce grand roi avec ses sceptres et ses diadèmes qui l'écrasent sous leur fardeau!

« De la lumière ! »

Après Pythagore, après Homère, après l'aigle de Béotie, Pindare, après Solon, après Socrate, Aristote, Anaxagore, Cicéron, Shakespeare, Descartes, Spinoza, Leibnitz, Kant; après Hegel, Schelling, Hugo; après tant de génies, tant de philosophies, après tant de lumière répandue par tous ces siècles, voilà que dans le fond de la rêveuse Allemagne, se ferment les yeux d'un poète vénéré, des yeux pleins de lumière sous un front de penseur s'éteignent encore dans l'ombre; voilà cette imposante tête de Gœthe qui s'incline doucement sur son chevet de mort et rend l'esprit dans ces deux mots qui grondent comme le tonnerre pour la triste humanité : « *Mehr Licht!* » Après tant de génies extraordinaires on meurt encore dans l'ombre en cette fin de siècle, en demandant la lumière!...

Les rayons

Et pourtant dans cette obscurité, au milieu de ces ténèbres, dans le fond de ces ombres épaisses qui nous envahissent, qui nous aveuglent et nous terrifient, il y a toujours quelques échappées de lumière; il y a quelques rayons rapides et fugitifs qui par moment viennent nous sourire, viennent éclairer les visages de



ces tristes athlètes de la vie. Hélas! cette lueur n'est qu'apparente et se perd comme la ligne éblouissante de l'éclair!...

D'où viennent-ils, ces rayons rapides et furtifs? De quel monde mystérieux s'échappent-elles ces filles dorées aux cheveux lumineux qui viennent rire au nez de ce morne et maussade penseur dont les traits trahissent l'insomnie et la fatigue? Sont-ce les rayons du bel astre du jour?... O, Phœbus, ta lumière éclatante qui baigne notre terre tous les jours de sa lueur sans égale, ne fait que nous troubler et nous éblouir! Ton ironie est si grande, si amère ta raillerie pour les faibles mortels!

Pourquoi ces regards de philosophe stoïque, de penseur puritain?...

Bonheurs, malheurs en toi trouvent toujours le même impassible sourire.

C'est le même, l'éternel soleil qui brille aux Thermopyles et sur Chéronée, qui préside à Valmy et à Waterloo, à Marengo et à Sedan.

Non, ces rayons rares, qui nous viennent par moment du fond de l'abîme, ne sont ceux du soleil! Lui, c'est l'obscurité lumineuse, ses rayons nous jettent l'ombre et sa lumière nous envahit de ténèbres. Si Périclès bâtit le front du Parthénon, où Phidias y sculpte des déesses immortelles aux membres pleins de vie et de force, si Morosini y lance ses obus destructifs et disperse en mille morceaux ces merveilles du monde, le soleil éclairera de la même lueur les superbes reliefs de la métope et les ruines lugubres d'où s'échappe encore la fumée, qui trahit l'œuvre funeste de ce barbare vénitien!



Ces rayons seraient-ils les rayons de la science ? Oui mortel tourmenté par les ténèbres, ces échappées rapides de lumière sont les rayons de la science, qui parvient à peine à l'éclairer le front par moment !

La science.

Voilà la triste affaire ! La science qui a répandu des flots de lumière, éclairé le monde pendant des siècles ; qui est montée sur l'Himalaya, qui a franchi, avec *Bonvalot et Capus*, le *Cachemir*, dont la tête repose sur la voûte du ciel ; cette science qui installe ses *Sanatoria* sur le *Gaurisankar*, la science, cette même fille hardie qui se moquant des glaciers des pôles s'avance toujours sur les fragiles bateaux de *Cook* ou de *Nordenskiold*, de *Marion* ou de *Kemp*, et de *Hudson*, celle qui partage leur faim, leur misère, qui veille près de leur chevet de mort, luttant pour la lumière de l'humanité, et revient apportant toujours de nouvelles conquêtes, de nouveaux trésors ; la science encore qui conduit *Lopez* ou *Vasco de Gama* dont *Camoens* chante plus tard dans les *Lusiades* l'héroïque expédition ; la science qui mène la quille hardie de *Cabral*, *Almeida* et enfin du plus génial de tous, de ce Prométhée du nouveau monde, *Christophe Colomb*, qui voulut qu'on l'ensevelît avec les chaînes qu'il avait portées, puni d'avoir doublé le monde, d'avoir découvert une terre 73 fois plus grande que la France, d'avoir fait connaître au vieux monde cent millions d'hommes ! La science qui donne des ailes à *Copernick* et *Galilée* pour s'élancer comme des aigles dans le chaos et saisir les mouvements des



sphères, cette même *Ariane* qui donne le fil à *Newton* pour entrer dans le labyrinthe des voies célestes et tuer ce grand monstre, ce Minotaure qui tenait secrètes les lois de l'attraction, cette *Bellone*, qui dans l'œil d'aigle de *Napoléon* réduit la terre en un échiquier où avec une prestesse de main, que le monde n'avait pas encore vue, ce génie des batailles remplace les rois comme de simples pions; c'est cette même Science, qui par une opération brutale du naturaliste Darwin, à l'aide du scalpel, découronne ce noble roi de la Terre, lui enlève son diadème, son fard et sa parure!... Cette Science, hideuse Mègère, qui l'a conduit dans tous les palais du sublime et de la gloire et l'a fait boire à la coupe des Dieux, quand elle l'a couronné et couvert de la plus brillante des pourpres, muni de tant de sceptres et rendu maître de tant de royaumes, cette même traîtresse dans une crise qui bouleverse tout un monde par la main d'un savant, vient comme Lucifer devant Christ lui ouvrir le gouffre, lui montrer l'abîme, lui enlever le sol et le perdre dans le chaos!

On a vu alors, spectacle inouï, en ce roi de la Terre, ce couronné OEdipe, ce prince héritier du royaume des cieux, Hamlet, par une effroyable métamorphose sous la baguette de cette Circé, de cette magicienne Science, surgir sous cette pourpre et par ce diadème tout doré la tête hideuse, laide et terrible d'un *Singe*!... On a vu l'univers craquer dans ses gonds; le soleil redoubler sa clarté, les étoiles affolées dans leurs courses, les ombres former des silhouettes riantes; on a vu le rictus sarcastique des fauves et les singes rire aux éclats!...



Oh ! cette nature qui se réjouit du mal, qui fête les infortunes de ses êtres, qui rit pour un roi changé dans un moment en singe ! Cette allégresse impie de^S éléments sur le bouleversement des choses humaines !

Les lueurs que tu voyais, pauvre roi détrôné, n'étaient pas les rayons célestes ; c'étaient les lueurs sinistres de l'enfer, du feu qui consume la terre, du grand brasier qui fait rouler cette énorme machine que vous nommez « *Univers* » !

Oui, malheureux Faust, la science c'était le diable déguisé en fille savante, en muse séduisante que tu as aimée, embrassée, possédée ! La belle et charmante Marguerite t'a conduit partout, dans toutes les délices et les joies de la terre, dans des sphères lumineuses, dans les mondes du rêve et de l'extase, mais arrivé au faite du bonheur, cette Sirène enchanteresse s'est arrachée de tes mains souillées de sang, t'a terrassé et jeté dans l'enfer !... Voilà donc ce qu'a fait ton amour insensé, triste Docteur ! Tu avais trop aimé la vérité et voilà que tu as bu jusqu'à la lie la coupe empoisonneuse de ton amante, de ta Science-Marguerite, ô délirant philosophe !

Les grands poètes.

Je les vois ces fronts ridés, ces sourcils par moment froncés, ces yeux enfoncés, perdus, ces regards contemplatifs et distraits, mais profonds, qui percent la chair et voient directement dans votre âme et lisent votre pensée ! Ces regards qui méditent la nature, qui la pénètrent, qui lui arrachent tant de mystères, tant de secrets !



Je vous vois, vous tous vieillards ou jeunes, au début, au déclin de l'âge, robustes ou débiles, sains ou maladifs, avec votre air gauche, avec vos manières d'êtres faibles et soumis! Vous êtes tous là dans le Panthéon de l'humanité, vous formez tous une galerie à part! un sublime Parnasse usurpateur de l'immortalité des dieux de l'antique Olympe. Et ces cheveux blanchis qui vous attirent le respect? C'est la neige qui reste fixée toujours là-haut, aux cimes des montagnes et méprise les obscurités des vallées et des plaines! Ces têtes blanchies par le temps c'est le faite de la science et du génie qui ne daignent que par moment descendre jusqu'à la vie des hommes et aux faiblesses des mortels!

Pourtant, c'est vous, ô fronts éclairés et pensifs, qui consolez cette pauvre humanité! Sur vos ailes d'aigle elle a pu pénétrer dans des mondes qu'elle ignorait. Votre torche toujours allumée lui a montré les routes éthérées du ciel. Après tant de siècles c'est encore par toi, chantre d'Achille, que nous montons à l'Olympe!..

Et le Paradis, à jamais peut-être pour nous inconnu, c'est par tes yeux fermés pour la terre et ouverts pour les cieux, ô *Milton*, que l'homme l'a pu reconquérir, flâner dans les délicieuses demeures des dieux, y retrouver ses chimères, ses rêves, ses génies adorés!..

Et la Nature qui pendant de longs siècles semblait être pour toujours dérobée, cette adorable Nature, qu'a imitée Phidias et tâché de surpasser Raphaël, ce domaine où planent les génies de Platon, d'Aristote, de Virgile et de Dante, c'est l'œuvre puissante et gigantesque de ce Titan *Shakespeare*, qui a ouvert ses portes colossales à l'humanité avide de respirer cet air



céleste, noyée qu'elle était dans les ténèbres depuis de longs siècles, étouffée par le mensonge, par le despotisme, égarée par l'encens des prêtres, exaspérée d'être toujours à genoux devant une croix noire que le Dieu-martyr depuis longtemps avait fui, abandonnant la foule des hypocrites et des fourbes qui s'égorgeaient sur ses reliques sacrées, pour de vaines futilités de dogmes, pour des scrupules d'hérésie !...

La désillusion.

Mais juste au moment, mortel, où ton esprit, enivré s'est envolé sur les ailes du poète aux sources de l'infini, ta figure devient sombre, tes yeux s'obscurcissent, les regards tournent comme étourdis de tous côtés ! Ton corps tressaille, tes membres se crispent et éprouvent une sensation douloureuse, un sentiment de malaise, d'angoisse, de désespoir et d'horreur !...

Que se passe-t-il donc dans ton être, dans ton âme ? Pourquoi ce changement brusque dans le regard, dans la voix, sur ton visage ?...

Est-ce le fatal diadème de Creuse qui t'arrache ces cris et ces sanglots ?...

Est-ce le spectre hideux de la *Mort*, qui attend ce moment suprême de la joie et du bonheur pour te toucher de sa main osseuse qui donne le frisson ?...

Derrière ton miroir, que t'ont fait les poètes, ô mortel roi de la Terre, derrière ce rideau de la scène, où tu vois défiler tant de rêves, tant de nymphes, tant de génies, derrière cette page de grand volume où tu lis tant de merveilles où tu te reconnais, roi, demi-



Dieu, Dieu même quelquefois, quel est ce spectre qui te trouble ? Quelle est cette image insolente qui te fait frémir ? Quel est ce fantôme, ô bienheureux prince Hamlet, qui t'arrache des cris de douleur, qui fait se crispier et tressaillir tes membres, qui transforme ton visage et fait trembler tout ton être ? Dis-moi, réponds-moi ! ô prince ! Explique à un être déshérité tes angoisses et tes douleurs, ô roi ! Oh, tu ne dis rien ! Tes douleurs ne te laissent pas parler !... Tu ne sais si tu dois rire ou pleurer...

Le rire et les larmes.

Deux sentiments dont à peine parvenez-vous à saisir les limites et fixer les extrémités : *les larmes et le rire*... Le physiologue, le naturaliste ne voient pas une différence bien sensible entre les rires et les larmes. Dans l'un et dans l'autre cas, ce ne sont que contractions musculaires ; que mouvements similaires des traits du visage. Contraction des muscles chez l'homme qui rit, de même que chez celui qui pleure ! Un enfant vient-il à pleurer, dites-lui quelque mot étrange : il se mettra à rire aux éclats... Rit-il, vous n'aurez qu'à lui imposer, pour ainsi dire, de pleurer, et voilà que les larmes coulent à torrents de ses petits yeux roses !

Platon a déjà remarqué le fait. La douleur, dit-il, et la joie, dépendent de la même extrémité ; leurs fins se rencontrent et sont fixées à un même point à la « κορυφή » du même angle, ainsi qu'il le dit lui-même. Rien n'a été dit de plus vrai... tous les jours nous



éprouvons cet étrange phénomène. Par un grand malheur vient-on nous faire ses condoléances? Nous avons quelquefois au milieu de nos pleurs un vague rire de folie! N'arrive-t-il pas souvent que l'on ne marque une grande joie que par les signes de la désolation? Je crois même que la vraie joie ne se manifeste que par les larmes, et que nos pleurs souvent sont saccadés de rires de folie. C'est le rire d'Hamlet sur les tombeaux et devant les cadavres.

Pourquoi, demanderez-vous, pourquoi ce sourire des lèvres, quand les yeux pleurent?

Attendons! Le spectre apparaît déjà!... Le voici qui se lève cet être qui nous expliquera tant de contradictions. Il est devant vous...

L'homme-singe.

Derrière cet homme absorbé dans ces poèmes où l'idéal le transporte, derrière cet être qui se croit semblable aux images, que les poètes lui suggèrent, derrière ce Faust qui erre dans des régions célestes et admire des beautés supérieures, qu'il ne croyait pas sur la terre, un être laid, un animal déshérité, une bête hideuse, brutale, paraît, qui semble se glisser entre la couche de mercure et de glace du miroir où l'homme s'admire. Voilà l'image du poète confondue, les couleurs changées: l'illusion s'envole avec les poétiques conceptions. Alors se produit la navrante scène d'Œdipe. Comme ce fier et superbe roi de Thèbes, qui cherchait le meurtrier du roi Laïus, et reconnaît en lui-même l'infâme régicide, maudit de



tous ; ainsi l'homme-OEdipe, l'Homme-Hamlet, l'Homme-Faust, au milieu de ses grandeurs et de ses rêves, sent tout à coup en lui gronder la bête, la bête qui l'étreint jusqu'au crime et à la boue, la bête qu'il traîne toujours depuis son premier vagissement jusqu'à la tombe, sous sa peau, sous ses robes de soie, sous ses gants, ce singe hideux, ce renard du Spartiate qu'il s'efforce de cacher sous sa tunique, mais qu'il laisse lui dévorer les entrailles pour sauver les apparences.

Que ce moment critique est navrant !...

La scène n'en a vu de plus tragique, de plus écrasant !

Ce décor qui tombe, ces richesses qui disparaissent, ces diadèmes et ces lauriers de l'homme, qui se flétrissent et roulent à terre, foulés sous les pattes des singes sarcastiques qui l'entourent et se moquent de lui !...

N'était-ce donc qu'un masque, qu'un visage de cire, qu'un plâtre toute cette beauté ravissante, toute cette fraîcheur et ce teint, qui coloraient sa figure ?... Comment donc !... Ce n'était qu'un vil comédien que ce grand réformateur de la Terre ?

N'était-il qu'un saltimbanque baffoué, conspué, au visage barbouillé que ce dompteur des tempêtes et ce maître des océans ?...

Napoléon, Alexandre, César, Aristote, Archimède et Newton, Shakespeare, Homère, Zola et Danton, Démotène, Colomb, Cicéron, ne sont donc au fond que des postiches attachés sur le rictus hideux d'un singe !...

Depuis Moïse, depuis Zoroastre, depuis Ramsès, Sémiramis et Cyrus, depuis Cécrops, Cadmus et le ténébreux Bouddha, l'humanité n'a donc fait que mâcher du papyrus pour façonner des masques ?...



Et tous ces soleils n'étaient donc que des vers luisants, que la terre a mis au jour pour railler les mortels?

Et l'homme qui gouaille et se moque du singe n'est donc qu'un singe déguisé lui-même?...

Oh! *horreur! horreur! horreur!*...

Le plâtre et le dehors voilà l'universel principe!

Désolante comédie! honteux déguisement!

Laisse donc ton fard, tes essences, tes poudres, comédien; montre-nous donc un peu la patte, tes ongles noirs. Je ris de ta misère : pourquoi m'imites-tu?

Eh! ne suis-je pas singe?...



ORIGINE DES ARTS

L'imitation.

Dans les histoires de l'art, dans l'esthétique, dans les philosophies du Beau il y a toujours un problème à résoudre : quelle est l'origine de ce sentiment qui nous pousse à imiter la nature et créer après elle des objets ayant à peu près les mêmes formes fondamentales, le même type. Ici, quelques-uns se perdent dans des conjectures tout à fait romanesques. On a voulu trouver les traces de ce sentiment dans l'amour ; dans ce désir des amants d'avoir et de conserver les traits des personnes aimées d'eux.

L'explication ne laisse pas que d'être amusante. Mais elle ne suffit point pour nous fonder. Nous respectons l'ancienneté de cette tradition, mais nous croyons qu'on ferait beaucoup mieux de rechercher l'origine du sentiment d'imitation dans la descendance même de l'homme ; on pourrait la trouver du moins en apparence dans cet animal inférieur, ce pauvre ancêtre dont l'espèce humaine ne se glorifie guère. Je m'explique.

Connaissez-vous un animal plus imitatif que le singe ? Un animal qui *singe* avec plus d'habileté et de finesse la façon des autres, qui contrefait avec plus d'adresse les moindres mouvements ?



Faculté qui d'ailleurs arrache ce mot à Jean-Paul :
« *Le plus grand châtiment du génie c'est d'avoir des singes.* »

L'artiste-singe.

Le singe ancêtre est donc aussi l'ancêtre artiste, le père des Arts. Inclinez-vous si grands que vous soyez, tous, à qui la tradition attribue cette noble invention, et cette merveilleuse initiative. Par dessus vos ondoyantes et flottantes chevelures, on voit toujours la queue de cet adroit, fin et subtil Coquelin-singe, l'aïeul qui rit de tous avec ses petits yeux pleins de malice, et de verve rabelaisienne !... Elle a son talent aussi, notre pauvre race de singes, égoïste race humaine ! Cédez-nous donc à nous aussi une miette de ce grandiose blason, dont vous ornez vos frontispices !... Les grands hommes ne méprisent pas d'attribuer une grande partie de leurs talents à leurs parents....

Le père de Raphaël certes ne faisait que de très mauvaises peintures, il n'était peut-être plus qu'un barbouilleur, un « *dauber* » comme disent les Anglais, mais pourtant cet infime protozoaire qu'il a transmis à son fils a suffi pour en faire le plus grand des peintres modernes. L'art n'est pas à vrai dire tout dans l'imitation, mais à coup sûr c'est là son point de départ, et après bien des détours, son point d'arrivée encore ; car on ne fait après de longs voyages dans des fictions imaginaires, après des écartements capricieux, volontaires ou subjectifs, que revenir à la belle et vierge Nature qui d'ailleurs ne garde jamais rancune ni des fidélités passagères de ses fervents adorateurs.



· *L'Imitation* donc ! voilà le berceau, le foyer, la source intarissable de toutes ces merveilleuses inspirations qui traversent les grandes civilisations, ranimant les âmes, vivifiant les esprits et relevant perpétuellement les cœurs. Ne criez pas au blasphème pour cette basse extraction ? N'y a-t-il pas une distance aussi grande du rustre au génie qu'il a engendré, que du singe à l'homme ?...

· L'esprit élevé songe-t-il à dissimuler son humble origine, parfois même une origine suspecte ? Loin de là : c'est du reste sa gloire : Et d'où vient le diamant qui étincelle, n'est-ce pas du charbon, du charbon privé de tout éclat ?...

Satyre-singe.

· Le théâtre, la plus éclatante et la plus brillante conception du génie humain, est encore la production de l'homme-singe. Le *satyre*, cette divinité originale de la mythologie grecque, est évidemment un frère du singe, c'est le singe domestique, la bête qui entra dans la société des hommes, qui se faufila entre eux, qui en prit les habitudes et les mœurs, et qui leur communiqua à son tour sa gaieté et son esprit. Le satyre c'est l'être impudent, railleur, lascif. Eh bien, quoi de plus semblable, de plus en parenté avec le singe ? Tous les naturalistes ont constaté la lascivité et l'impudence des singes à la vue des femmes. Et chose curieuse les auteurs anciens donnèrent le nom même du « satyre » à l'*orang-outang*. Le célèbre naturaliste Valmont de Bomare dit quelque part que « *le satyre des indiens est*

l'homme des bois ou l'orang-outang. » La lascivité des singes était bien remarquée par les anciens qui la regardaient comme une bête consacrée à Vénus, le poète Prudence nous dit dans un vers que voici :

« *Venerem precaris, comprecare et simiam.* »

Vulcain qui est le mari déclaré de la belle *Cypris* avait été allaité dans son enfance par des singes. Et c'est sous cette forme d'animal que les poètes comiques même le représentent souvent. Entre les animaux qui figuraient dans le culte des Égyptiens le singe avait aussi sa place. *Sicile* nous assure encore que, dans une certaine contrée d'Afrique, chez les Coptes peut-être, les habitants professaient un respect si profond pour ces quadrumanes qu'ils avaient grand soin de leur tenir en tout temps des tables couvertes de fruits. Je cite ce passage pour rappeler ce goût des singes pour les fruits qui constituent presque leur unique nourriture et qui est bien caractéristique aussi pour les satyres, qui sont les divinités champêtres par excellence et qui accompagnent Bacchus, le Dieu de la vigne, du raisin, du plus brillant et plus bienfaisant fruit de la Terre. On représente presque toujours les satyres avec des cornes aux mains débordant de fruits. Il y avait dans cette figure originale de la mythologie grecque un très profond symbolisme sur l'origine même de l'homme ; il y avait enseveli et caché sous cette divinité gouailleuse et hideuse, poilue et cornue, tout un darwinisme qui échappe aux regards et aux esprits, qui n'approfondissent assez ces divinités antiques.

Prenons tout d'abord leur physionomie. Quoi de



plus similaire au singe que cette figure mouvementée, pleine de grimaces, sarcastique, mobile et railleuse? « La physionomie des singes est de même d'une extrême mobilité, qui répond à la vivacité de leur caractère; sur leurs traits se réfléchissent instantanément les passions qui les animent; leurs malices et leurs grimaces sont depuis longtemps passées en proverbe. Rien, en effet, n'est plus ridicule au premier aspect que ces figures grippées qui rappellent la figure humaine et en représentent la charge la plus grotesque. » *Larousse*. Nous avons dans ce portrait, le *satyre* grec tout entier. Les singes aiment et ont une prédilection toute particulière pour les boissons alcooliques. Les satyres de même ont mérité le surnom de *Φλυσοπόται* d'ivrognes par leur amour pour le vin. On les représente sur les vases courant une coupe à la main, sous des formes qui tiennent de celles du bouc et du singe, le nez camus, les oreilles et la queue du cheval ou de la chèvre, les membres grossiers et mal conformés.

Les satyres se plaisent avec les nymphes, dont les charmes excitent leurs appétits sensuels. *De Bernis* dans ces beaux vers nous en trace ce tableau voluptueux :

L'amoureux satyre,
Au malin sourire,
Déjà dans les bois
Conte son martyre;
Mais, sourde à sa voix,
La nymphe timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé.



De ce dieu pâle
Règne la licence,
L'ardeur, les désirs
Et l'intempérance,
Fille des plaisirs.

Mais le singe nourrit les mêmes sentiments pour le beau sexe. Les mâles s'animent brutalement à la vue des femmes, nous l'avons dit plus haut ; du reste, leur lascivité s'explique par le développement considérable de leur tissu érectile. Voilà donc que ce singe-ancêtre par son frère cadet le satyre, crée par les jeux dionysiaques la scène, développe les arts, et jette dans l'âme de l'homme le germe de l'amour du beau. Ce que vous appelez *talent* n'est au fond qu'un instinct que vous tenez par hérédité de votre aïeul détesté et oublié hélas ! par ses arrière-neveux !... La musique, cet art suprême et le mélodrame, ne sont que les créations du singe-satyre. La musique se mariait toujours aux cris bruyants poussés par les troupes bachiques. Elle est personnifiée sur les vases par des *satyres* surnommés ἡδονομελῆς (harmonieux) ; puisque la douce mélodie, μῦθος ou le chant joyeux, κωμῳδία la comédie étaient leurs jeux de prédilection. Enfin le *chœur* également était personnifié par un *satyre*.

La caricature.

L'artiste singe c'est le singe-dieu ! C'est plus que l'homme singe ; il n'est pas seulement ennobli, raffiné, instruit, intelligent ; il est de plus créateur. L'artiste



c'est l'homme qui a le plus du singe, mais qui néanmoins est supérieur à l'homme même. Etrange, mais vrai.

L'artiste est le point de jonction des deux extrémités les plus éloignées. Etudiez-le chez lui, dans son atelier, au cabaret, dans les coulisses. Suivez-le partout où il fréquente, vous n'aurez plus la moindre illusion sur lui. On croit généralement que les artistes sont les gens les plus paisibles, les plus sages, les plus absorbés dans le monde des idées et des sentiments. Rien de plus faux. *Ils sont les plus près de la bête.* Grattez un peu, écorchez à la surface cette peau mince; enlevez tous ces costumes vastes et magnifiques dont ils s'enveloppent, cherchez l'animal sous cette belle apparence, sous cette grandeur, sous ce génie, et vous serez stupéfaits. Le passé là-dessus nous renseigne autant que le présent. C'est toujours sur la scène la même grimace idéale, dans la coulisse la même bestialité. Il suffit de lire attentivement l'histoire de l'Art avant et pendant la Renaissance.

Relevez et même déchirez d'un coup hardi les voiles de cette magnificence. Lisez entre les lignes. Il faut parfois disséquer l'histoire qui nous dérobe bien des choses.

C'est là l'œuvre de quelques esprits audacieux qui poussent le scalpel jusqu'au squelette. *Taine*, l'éminent académicien, a osé faire le premier cette besogne d'anatomiste; il nous a démasqué tout ce monde brillant d'artistes, nous a éclairé le bas-fond de la Renaissance, cette société d'instincts pervers et criminels.

C'est l'artiste-singe qui apparaît dans son œuvre, la



bête et le dieu qui créaient de commun ces prodiges artistiques, ces merveilles de l'Italie.

Les âges où le singe se montre le plus sont les âges les plus artistiques.

Il n'en faut pas excepter notre époque. Visitez les académies et les écoles des Beaux-Arts. Croyez-vous y rencontrer les hommes des hautes sphères, les êtres privilégiés qui planent dans des régions inaccessibles ? Erreur ! Là on vous jettera des pierres au dos ; on vous cassera la tête... Là ! dans ces sanctuaires de l'art on vous salira avec la glaise et la terre molle du modelage... là dedans vous verrez des natures de sauvages, des exaltés, des effrénés, des hommes dont vous vous faisiez un tout autre portrait...

Quelle déception ! n'est-ce pas ? Pourtant il n'y a pas à vrai dire désillusion pour qui connaît à fond le caractère artistique. Je ne parle pas de ces fous écoliers qui singent et contrefont les types des vrais artistes, laissant croître leurs chevelures, de véritables crinières qui leur donneront l'*air d'artiste*, mais qui ne possèdent en vérité que le côté physique de ces hommes hors ligne et supérieurs aux communs mortels ; je veux parler de ces vrais artistes qui héros en corps et en âme, luttent comme des centaures contre cette géante nature, qui lui arrachent les dents, les chairs, les os, qui en absorbent avec une férocité atroce et une avidité insatiable sa sève, sa force, le sang qui circule dans ses veines !

Surtout les comiques, les artistes des charges et les caricaturistes, voilà les véritables singes. Les acteurs comiques le sont même dans les traits à force de contrefaire. Le *camouflage* n'est au fond qu'une singerie.



En imitant l'homme ils pénètrent dans le fond de son âme, ils y décèlent ses instincts bestiaux, ses origines animales. Mais qu'est-ce que c'est que ces traces primitives-là, sinon la queue, les bouts, par lesquels on saisit le singe? En sondant l'homme ils en tirent la bête, son côté caché, dérobé, couvert de tant de couches de civilisation, de poudre, de *cold-cream*, de tant de fards et de céruses!

Aristophane. Coquelin. Rabelais. Zola.

Singe, Satyre, Coquelin, Aristophane, Rabelais Shakespeare, Zola. Voilà l'échelle qu'a parcouru la bête pour monter jusqu'au génie. Après le satyre c'est l'acteur, après l'acteur c'est le poète comique. Tous travaillent dans la boue. Les degrés de cet escalier que monte la bête pour devenir « homme » sont malpropres, sales, tout crottés. Et la boue qu'on méprise, qu'on déteste, c'est la vérité. *Rabelais, Shakespeare, Aristophane, Molière, Zola, Cervantès*, c'est dans la fange, dans la claie, qu'ils plongent leur plume de métal pour la faire briller. C'est avec la boue qu'on nettoye les objets d'or et c'est encore dans les marécages du Nil que les nègres découvrent les diamants!...

C'est également dans ce marc, dans cette sale graisse qui est au fond des pavés publics, que les peintres Hollandais trempent leurs pinceaux pour en faire des chefs-d'œuvre. La boue c'est la nature, la vérité. Voyez cet amour de l'homme de se plonger dans la saleté, de s'engloutir dans une atmosphère malpropre, de se barbouiller la figure, de se déguiser sous des loques,



des haillons et des guenilles. L'homme des *carnavals* c'est l'homme-singe. Il fête son orgine, sa basse extraction, ses sales et malpropres aïeux !...

Dans tous les temps il y a eu de ces fêtes. Dans l'antiquité il y avait les fêtes de Bacchus, les Dionysiaques, ou les *thiasotes* se barbouillaient et noircissaient la figure avec la « τρύξ » la lie du vin, dans Rome les Bacchanales, au moyen-âge la fête des fous. C'est encore la *Kermesse* des Hollandais, cette manie instinctive de l'homme de se plonger dans la boue, de se faire bête, de s'enivrer, de perdre conscience, de s'assimiler à la brute. Cet état bestial lui fait du bien. Tous après une nuit d'orgie, de brutalité, d'ivresse; après une *Kermesse* vous vous sentez soulagés, rassaisis, purgés, brillants !

C'est que l'homme est une bête, un singe ; c'est l'*homme-Falstaff*, qui de temps en temps se sent le besoin de retourner à la boue, de s'approcher de son être, de se faire bête jusqu'au recoin de son être, pour se purger de ce fard, de cette céruse, qui est la vraie saleté, le poison, le venin...

La boue n'empoisonne pas. Zola, Rembrandt, Rabelais, Falstaff, Shylock et Coquelin, purgent par la boue, par l'éclaboussure qu'ils nous jettent au visage. Et comme le peuple aime cette boue !... Aucun auteur n'est lu comme Zola. C'est la nature grasse, malpropre en apparence, la bête, le singe-père, le satyre incêtre, qui attire la foule, qui la charme, qui la nourrit.

L'homme c'est lorsqu'il rit aux éclats ou qu'il pleure en sanglots qu'il se soulage. Dans ces deux cas c'est la bête qui en lui éclate et cherche à donner essor aux



convulsions qui l'étranglent et l'étouffent. Le grand rire et les sanglots peuvent parfois le guérir d'un malaise. Niobé qui ne put pas fondre en larmes est devenue une pierre, une statue immobile !...

Lorsque vous pleurez c'est le singe qui pleure chez vous ; et plus grand est l'acteur plus il remue chez vous cette bête, le singe. Les grandes passions sont le caractère des grandes âmes et ce sont seules les grandes passions qui ébranlent et secouent les mortels. Et la passion n'est autre que la bête dans l'homme qui le tire et le pousse, dans la boue. Plus un acteur est grand plus il plonge dans cette claie... *Talma, Rachel, Kean, Rossi, Sarah-Bernhardt* n'ont fait que fouiller dans la nature humaine, y découvrir la bête, le singe et l'attrapant par les pattes par une force surhumaine le jeter et l'étendre sur la scène !

Les acteurs-singes.

Quel singe que *Rossi*, par exemple, le célèbre et sans égal acteur tragédien de l'Italie ! Avec quelle pénétration, avec quelle finesse l'artiste florentin n'imité-t-il pas le roi *Louis XI*, ce monstre qui en écrasa un autre plus terrible, la féodalité. Il faut voir ce grand artiste imitant les traits, les paroles, les gestes, la figure, les grimaces, les manières originales de ce vieillard superstitieux éhanté par ces noires et obscures chauve-souris du Vatican, ces frocs qui offusquaient son âme et lui cachaient le large horizon de l'intelligence et de la science.

Jamais personnage historique n'a été ressuscité de son tombeau avec une si frappante réalité ; jamais les



lettres mortes de l'histoire ne se sont revêtues en chairs et en os avec une pareille virtuosité!

Et que dire encore de son rôle du juif de Venise? Quelle imitation de singe! Quelle pénétration dans les instincts brutaux de cette race, qui est devenue la menace des nations!

Rossi devient le plus juif des juifs, dans les moindres détails, dans mille traits que lui seul découvre et épuise chez son personnage. Voilà le véritable acteur. C'est à peine si le poète peut dresser une charpente; à peine peut-il esquisser à grands traits ses figures, dessiner le squelette; c'est l'œuvre de l'acteur de revêtir, de mettre la chair et la peau à cet ingénieux assemblage des os.

Casimir Delavigne lorsqu'il écrivait *Louis XI*, ne connaissait de cette figure étrange et cruelle, que ce que l'histoire nous en a transmis; il était loin de posséder tous ces détails précieux, tous ces traits de la vie de chaque jour que Rossi a ramassés dans les chroniques, dans les lettres, dans les galeries de peintures, dans l'étude enfin des personnes vivantes, qui pourraient lui fournir quelques ressemblances de type. Shakespeare est peut-être le seul qui ait excité une égale admiration dans le livre et sur la scène, qui ait joué avec une égale habileté le double rôle d'auteur et d'acteur.

L'œuvre de Delavigne est même beaucoup inférieure à toute œuvre classique du théâtre. On ne la joue presque plus... Voilà pourtant que le génie d'un grand acteur a soudainement arraché de son obscurité et l'a immortalisé, au moins en son vivant, par une éclatante mise en scène!



Faut-il encore parler de *Mounet-Sully*? De ce génie de tragédien qui fait la gloire de la France? Quiconque l'a vu dans « *OEdipe-roi* » peut se féliciter d'être né son contemporain. Sophocle n'a jamais été peut-être mieux traduit, n'a jamais peut-être arraché plus de larmes aux spectateurs, qui d'un œil fixe, immobiles, sans prendre haleine, dès le lever du rideau jusqu'à la fin, suivent dans Mounet-Sully ce dénouement écrasant, et avec émotion partagent avec le chœur des vieillards toute cette débâcle d'un grand roi, qui au milieu de son plus grand bonheur vient d'être frappé par un coup de foudre de la fatalité.

Et *Sarah-Bernhardt*? Cette admirable singesse? Ce génie qui nous fait croire que les femmes sont dignes d'un rôle supérieur à celui que la Nature leur a accordé? Là, chez elle on voit toute la femme, cet être sensuel par excellence, passionné plus qu'aucun autre, s'égarant au premier choc du malheur, criminel même quand il veut satisfaire ses désirs, sa lascivité! Chez elle on voit le singe que cache dans sa peau diaphane toute femme, même la plus belle.



LES RACES

Les Anglais.

C'est ici leur place. Après les acteurs, cette grande et terrible singesse l'Angleterre, le vieux, fin, rusé et malicieux renard d'Albion, qui comme un mollusque étend ses bras de tous côtés si doucement et embrasse le monde dans ses griffes avec un sans-gêne sans pareil ! Les Anglais, les plus fins et les plus brutaux, les plus civilisés et les plus sauvages, les plus philanthropes et les plus cruels, les plus chrétiens et les plus athées des peuples, sont ceux encore qui se rapprochent le plus de votre type primitif, de votre architype original, du maître *Singe*... Et leurs figures encore ne sont-elles pas les vraies figures de comédiens ? des comiques, des Coquelins, des acteurs les plus consommés, les plus pénétrés dans la nature humaine ? *Darwin* était un grand génie, *Shakespeare* encore plus grand, mais ne doivent-ils pas une grande partie de leur talent de pénétration, de leur connaissance de l'homme à la race même qui leur a donné la vie, dans le sein de laquelle ils ont vécu et produit leurs œuvres ? N'est-ce pas dans cette société, qui renferme tous les contrastes, tous les éléments les plus différents, les plus contradictoires, les plus chastes et les plus honteux, qu'il faut chercher les germes, les racines, les traces, le



germinal enfin de tout ce prodigieux arbre qui remplit le monde entier de ses branches gigantesques?

Chez aucun autre peuple, l'âme et le corps ne forment un pareil contraste. Les Anglais développent tous les deux; mais ce n'est point cette harmonie des anciens Hellènes, cette musique et comme dit un des personnages du Phédon de Platon, cette belle et heureuse *symphonie* du corps et de l'âme. L'Anglais part du même principe; il recherche le même équilibre, il s'efforce de conserver un rapport constant entre ces deux forces toujours en lutte: mais il n'y réussit pas. Au physique il reste une brute, au moral le héros antique. De là ces caractères bizarres, de là ces gentils-hommes criminels; de cette dualité les contrastes frappants qu'on rencontre même parmi les hommes les plus illustres. D'un côté une élévation, une haute conception du monde, une finesse de sentiments, un puritanisme rare; de l'autre un homme grossier, un ogre qui veut manger comme un loup, boire comme un ivrogne, s'étendre comme un crocodile: *Hamlet-Falstaff; Cromwel-Georges II; Newton-Jean-sans-Terre!* Quels contrastes de caractère!... « Il faut à l'Anglais, écrit Montesquieu, un bon dîner, une fille et l'aisance. Comme il n'est pas répandu et qu'il est borné à cela, dès que sa fortune se délabre, et qu'il ne peut plus avoir cela, il se tue ou se fait voleur. » Les branches des arbres de Monte-Carlo en savent quelque chose. Le suicide est le « *Deus ex machina* » de l'Anglais.

Écoutons M. Taine! La licence d'ailleurs des mœurs est extrême; « d'ordinaire le roi régnant déteste son fils; ce fils fait des dettes, demande au parlement d'augmenter sa pension et se ligue avec les ennemis de son

père. Georges I^{er} tient sa femme en prison pendant trente-deux ans et s'enivre le soir chez deux laiderons ses maîtresses. Georges II qui aime sa femme, prend des maîtresses pour avoir l'air galant, se réjouit de la mort de son fils, escroque le testament de son père. Son fils aîné triche aux cartes, et un jour à Kensington, ayant emprunté 5000 livres sterling à Dodington dit en le voyant sous sa fenêtre : « Cet homme passe pour une des meilleures têtes de l'Angleterre et pourtant avec tout son esprit, je viens de l'alléger de 5000 livres!... » Les anglais se vantent, se glorifient de cet escroc, en rient à cœur joie ! Leur criminalité est sans borne. Verser du sang ! quelle joie, ils s'en égaient !... Ils recherchent ce spectacle comme les espagnols celui des arènes. *Lutèce*, ce paisible paysage, cette petite ville encore au XIII^e siècle a été témoin de cette férocité anglaise. On vit sur les rives si romantiques de la Seine, un roi de la Grande-Bretagne, tirer le corps de son neveu qu'il assomma de ses propres mains comme Pranzini ses victimes, avec une férocité, avec un sang-froid de bourreau. Mais ce sont là des exemples qui me viennent au hasard. Passez l'éponge sur l'Angleterre et pressez : il en sort du sang, le sang qu'ont versé tous ses rois.

Et que dire de leur vénalité, de leurs concussions ?

L'auteur d' « *un Anglais à Paris* » avec cette joie instinctive de sa race, de mettre le doigt aux blessures des autres, avec ce plaisir des Anglais de raconter les défauts des étrangers, surtout de la race latine, n'a oublié aucune expression piquante pour nous mettre à jour la vénalité des français, leur manie de l'argent et pour nous montrer, preuves en mains, que



la plupart des hommes politiques français se vendaient, comme les courtisanes ! Dans tous les détails qu'il rapporte, on reconnaît toujours le français luxurieux, le français qui adore le dieu Argent, le français qui fait tout pour l'argent. Mais quelle différence entre cet amour, amour délicieux, pourrais-je dire, du luxe et du faste latins, et cette soif brutale de l'argent, cette avidité passionnée, bestiale du métal à tout prix et par tous les moyens que l'on rencontre de l'autre côté de la Manche ! La meilleure preuve et la plus évidente de la différence de vénalité de ces deux peuples, naît d'une simple comparaison des types de leurs comédies, ceux des deux avares, l'*Harpagon* de Molière, et le *Volpone* du Ben Jonson.

« Le *Volpone*, dit M. Taine, œuvre sublime, la plus vive peinture des mœurs du siècle, où s'étale la pleine beauté des convoitises méchantes, où la luxure, la cruauté, l'amour de l'or, l'impudeur du vice, déploient une poésie sinistre et splendide, digne d'une bacchanale du Titien. »

Ces vices du Français, sont des vices innocents, des caprices d'enfants, que vous excusez quand les passions s'apaisent ; tandis que ces vices, que nous représentent sur la scène les tragiques anglais, les auteurs dramatiques d'Outre-Manche, ce sont des vices qui font frémir, dresser les cheveux et qui indignent.

Ce sont des stigmates ineffaçables que ces vices britanniques, car ils ne proviennent pas d'une mauvaise condition de vie, d'une mauvaise éducation, d'une morale facile, tolérante ; mais de penchants sanguinaires ! Ce sont des vices qu'on nourrit avec du *beafsteak*, avec des viandes crues et saignantes ; ce



n'est pas là la cuisine délicate, raffinée du Français.

Law n'était pas un français qui amena cette effroyable banqueroute avec sa compagnie des Indes sous la Régence; et dans la grande débâcle panamique on pourrait entrevoir le bout du nez d'un *Gould*... Et faut-il encore rappeler les péchés oubliés du dernier siècle?...

Warren Hastings, par exemple, qui termine sa carrière en paix dans son palais de Daylesford après ses abominables rapines aux Indes?... Et que dire des banknotes de 500 livres glissées par Pitt dans les manchettes des lords récalcitrants: « Il y a des membres écossais, écrit Montesquieu, qui n'ont que 200 livres sterling et se vendent à ce prix. Les Anglais ne sont plus dignes de leur liberté. Ils la vendent au roi et si le roi la leur redonnait ils la lui vendraient encore... »

Walpole, premier ministre, se vantait de savoir le tarif de chaque conscience.

On cite toujours l' « *Enrichissez-vous!* » de Guisot. Mais les Français ne comprendront jamais rien aux *Rotten boroughs* et les « chequards » du Panama pâlissent devant les trafics des voix ouvertement faits comme en 1807 dans le York-shire, où les fonctions de membre de parlement étaient aux enchères. *Treize livres, 325 fr. par tête d'électeur!* Prix-fixe comme aux grands magasins du Louvre! Il en coûta 1,500,000 à lord Milton pour nommer son fils. De nos jours, écrit M. de Varigny, on a vu à Lischester le prix des notes monter à 750 francs!...

Voilà assez du linge anglais! « *Chaque homme a deux besaces* »... Malheureusement les Anglais oublient



celle qui pend par derrière... bien qu'elle soit si pleine et si lourde!...

Les vices des Français sont les vices des Athéniens. L'histoire n'en parle presque pas; elle les regarde comme des futilités d'enfants, de petites filles coquettes; comme des vices qui rappellent les défauts d'Alcibiade qu'on aimait malgré ses crimes et comme dit Aristophane: « Athènes le maudit et le hait mais à tout prix le veut avoir ».

Ποθεῖ μὲν ἐχθαίρει δὲ βούλεται δ'ἔχειν.

Les Normands.

La race mâle, par excellence. Les races latines sont des races de femmes à côté de cette virilité, de cette sobriété du caractère que présentent les Normands.

On croit que leurs muscles sont de fer, leurs nerfs d'airain, leurs traits galvanisés et enduits d'une mixture métallique quelconque! Vous aurez beau, vous, Français, Italiens ou Grecs, Espagnols ou Romains, vous exercer à la gymnastique, vous endurcir dans des sports et au palestre; vous aurez beau cultiver et développer vos muscles, vos corps, prendre des airs d'athlètes!... Vous serez toujours des poètes, des artistes, des savants, des êtres débiles, des créatures féminines, faibles, pathétiques à côté de ces guerriers, de ces barbares civilisés, de ces mâles beautés du Nord, devant ces pirates à qui vous avez dû jadis parler de paix et de soumission, malgré votre énergie, et céder vos provinces, votre terrain, un morceau de vos



cés orateurs, sculpteurs, peintres, littérateurs et poètes qui composent son Panthéon national :

Normands-Anglo-Saxons.

Où se manifeste avec une rare clarté ce caractère mâle des Saxons, c'est dans leur *langue*. Quelle langue forte, quel torrent irrésistible ! Ce sont des obus dans la bouche d'un Shakespeare, d'un Swift, d'un Johnson ou d'un Walpole. Les mots sont pour la plupart monosyllabiques. Pensez donc l'effet qui se produit devant une centaine de ces mots qui se ruent comme un amas de pierres du haut d'une montagne. Il y a des vers, des strophes entières chez Shakespeare qui ne contiennent que des mots monosyllabiques. Chaque mot constitue une arme, une flèche. Ils sont les antipodes des mots italiens. Là c'est la musique, ici c'est la guerre. Comparez ces mots pris au hasard. Ces mots « *Spirito divino, bella ragazza, amico mio, che voi siete gracioso !* » avec ces rebus anglais : *The war, the reck, you are strength, the reek, mettle, hurly, watchcase, sentry-box, cates, puddle, lump, snaffle, etc.*

Ces mots saxons ont horreur des voyelles ; on croirait que les consonnes ramassées avec prodigalité dans le même mot s'efforcent d'expulser cette pauvre voyelle, qui ose encore se tenir entre elles. Elles paraissent comme des loups qui se ruent contre cet innocent agneau pour le dévorer, pour l'engloutir ! Dans son lexique, dans sa grammaire, vous avez l'homme tout entier, fort, robuste, prompt. Se contentant de l'absolu



nécessaire, n'ayant pas de temps à perdre ; car sa devise est « *times is money.* » De même que dans son vêtement, dans son accoutrement il se contente des choses rigoureusement exigées. L'Italien pour chaque mot dépense une quantité de temps. Pourquoi se presser ; est-ce que, sa vie ne sera pas toujours la même sur cette même terre fertile et paisible, sous ce même ciel clair et beau ? Est-ce que le soleil ne mûrira pas les vignes, et le froment ne croîtra-t-il pas tous les jours sur les champs ?... Le temps ! il s'en fiche !...

Le saxon ne raisonne pas de la même façon. Lui, c'est un pirate. Son sol ne produit que très peu. Tacite a remarqué déjà l'indifférence du saxon pour sa richesse du sol. Quant à ces mines, cet or précieux, ce charbon qui sont enfermés dans le sein de la terre, il n'y pense pas encore. Pour l'exploitation de pareils trésors il est encore trop sauvage ; plus tard, oui. Ce sera alors cette richesse cachée, inexploitée jusqu'à ce temps, ces perles, qui se tenaient sous cette apparente stérilité et pauvreté qui feront de l'Angleterre le pays le plus riche et le plus fort, qui lui procureront le charbon de ses vaisseaux. Mais dans ces siècles obscurs il ne lui reste que le métier aventureux du pirate, le rapt, la dévastation du bien d'autrui, le butin... il faut que tous les jours il trouve sa vie par tous les moyens, par la force, par la guerre.

De là son « *struggle for life* » perpétuel, de là son sang froid et son mépris du danger, et sa force musculaire combinée avec une férocité qui croît toujours avec la fréquence de ces violences. Aux yeux de ces hommes froids et brutaux la vie n'est qu'un fardeau ; il faut qu'on s'en venge. Voilà pourquoi encore aujourd'hui



ils nourrissent cette haine contre les races latines; et pourquoi ils se portent avec une telle cruauté contre ces pauvres races de l'Orient, exténuées et affaiblies par le temps et par les invasions perpétuelles. — Voulez-vous des exemples?

Donc, l'Égypte sous la domination absolue de ces barbares, les Mahométans, jusqu'en 1883, ne comptait que très peu de crimes et délits de droit commun; le banditisme n'existait pas. Mais depuis que les Anglais, peuple civilisé, et s'affichant comme la nation libératrice des peuples, depuis, dis-je, que les anglais ont accaparé la police et les tribunaux, on signale une *recrudescence extraordinaire* de méfaits et de malfaiteurs.

En 1884.....	crimes	285	(de la première
En 1891.....	»	1,762	instance).

Et les délits? Ne vous dépêchez pas, le menu est trop riche, surabondant; vous allez vous regorger.

Nous en avons :

En 1884.....	4,846	(délits)
En 1891.....	21,974	

De plus, les contraventions qui étaient de 10,000 en 1884 se sont élevées à 17,000 en 1888 et à... 49,425 en l'année salulaire 1891.

O sainte liberté, et toi majestueuse reine, Civilisation, la teinture de votre grande et magnifique pourpre coûte trop cher!

Faut-il remuer encore les os d'autres ossuaires?.. Oh, laissons la déesse bien-aimée *Léthé*, une divinité bien chère aux consciences frivoles et criminelles, répandre son eau soporifique et léthargique sur la conquête



des Indes, du Nord, de l'Amérique, du Gibraltar, où les Français ont eu leur part de victimes, sur Chypre et le bombardement d'Alexandrie... sur le Canada enfin!

Voilà cette proverbiale Justice britannique! *E pur si muove!* Oui, l'Égypte malgré tout cela n'échappera pas aux griffes de ce vautour d'Outre-Manche. Ils mordent jusqu'au sang et non *dentibus albis*, croyez-le, ces loups de mer!...

Et puis cette terre de l'Égypte est si grasse; une fois qu'on y met le pied, il est si difficile de l'en retirer après!...

Les Anglaises.

Si les femmes sont plus singes que les hommes, malgré leur beauté, tant prisée par les poètes, malgré leur élégance et leur sensibilité peut-être douteuse, à coup sûr discutée avec beaucoup d'esprit et papiers en main, par Lombroso, si donc les femmes sont plus près du singe par leurs instincts d'intrigue, de frivolité, de déguisement et de dissimulation, les anglaises le sont le plus de toutes. Laide souvent, maigre toujours, mâle et virile, vigoureuse, robuste, l'anglaise, c'est l'homme effaminé ou la femme *virilisée*. Voici ce que dit Tacite dans sa description de la Britannia : « *His, atque talibus invicem instincti, Boadicea, generis regii femina, duce neque enim sexum in imperiis discernunt sumpsere universi bellum.* » On croirait qu'il est notre contemporain et qu'il écrit de la reine Victoria.

Les bretons, d'après cet historien, ayant à soutenir une guerre contre les Romains, se réunirent sous la



conduite et les ordres de Boadicea, princesse de sang royal ; « car, ajoute-t-il, les femmes ne sont point exclues du commandement. » Seule l'anglaise pourrait avec raison se vanter que même comme régente elle a fait du bien à sa nation. Dans toutes les autres nations. — L'histoire est là devant nous — les femmes ont été le vrai malheur de leurs peuples quand elles ont été appelées à les gouverner.

Est-il besoin de citer des noms ? Y a-t-il quelqu'un qui se fasse illusion sur les intrigues, sur les fourberies, sur les impudences politiques des reines de France et d'Italie, d'Espagne ou de l'Empire d'Orient ? C'est que les femmes latines sont beaucoup plus sensuelles que celles du Nord. Ces femmes de l'Occident sont si coquettes, si captivées par l'amour, elles se complaisent et ont tant d'amour-propre, elles sont en un mot si « femmes », — et cela à leur honneur, car la femme-homme est un monstre — qu'elles ne peuvent se tenir au niveau et à la hauteur de leurs places, quand il s'agit de régner et de gouverner tout un peuple... Qu'on lise l'histoire de la régence de Catherine de Médicis ; que d'intrigues ; que de fourberies basses d'italienne mal élevée au milieu de cette petite cour de l'Italie où les caquets et les calomnies remplissaient et occupaient ces têtes de gentilshommes, de petits princes, de gens de la cour et des seigneurs féodaux !... « Dans la belle cité de Florence, dit M. Dallington dans son *View of France* en 1598, naquirent trois monstres. Alexandre de Médicis, qui la dépouilla de sa liberté, cette femme qui ruina la France ; Machiavel qui empoisonna l'Europe... » La cour devient un petit ménage avec toutes ces tracasseries, tous ces riens qui brouillent



les personnes du même ménage, mais qui ne regardent en aucune façon le peuple entier qui ne fait que payer les violons et les dindons de la farce!... — Pauvres peuples! Vous courez à la mort pour un drapeau; mais quelquefois aussi pour une jupe!...

Mais cette *singe-femme* de la Grande-Bretagne, cette agile, robuste *Albionide*, qui grimpe sur les Pyramides comme un bédouin, qui gravit avec son « *Alpenstock* » le Mont-Blanc et le Chamounix sans se fatiguer, toujours de bonne humeur, toujours avec un appétit et une faim de loup; ce savant en coiffure de femme, cette acharnée lectrice qui parcourt le monde avec son Boedecker, qui connaît l'archéologie, la botanique, la géologie et la géographie comme les faiseurs des Encyclopédies, cette femme qui laisse des enfants et des petits-enfants, un époux ou des parents chez elle, et va visiter New-York ou l'exposition de Chicago, vieille, ridée, décrépite en apparence, mais avec de vrais muscles, des nerfs et des os de marin, qu'elle a renforcés et exercés toute jeune sur le champ du *lawn-tennis* et du *Cricket* en plein-air, cette bizarre créature encore qui se rend sur une bicyclette de Londres à Munich, qui va seule en Perse et la parcourt d'un bout à l'autre, ou accompagne Stanlay dans les déserts, au milieu de toutes les privations, de toutes les aventures, de tous les dangers probables, ce mâle être féminin est aussi — phénomène étrange — la femme la plus sensible et la plus passionnée, la plus dévouée! Elle aime son mari d'un amour tout autre que la française; elle aime ses enfants, ses parents ou son amant avec une passion qui va jusqu'à la folie.

La scène britannique nous en offre plusieurs exem-



ples. Pareils dévouements comme ces amours *d'Ophé-
lia, de Juliette, de Desdemone* et de plusieurs autres
encore se rencontreraient-ils dans les théâtres des
autres peuples ?...

C'est que la nature anglaise est la nature des gran-
des passions. L'homme qui est fort, qui risque tout,
qui ne craint pas la mort, qui affronte le danger, ne se
passionne pas facilement pour un rien, pour un amour
passager, pour une idée éphémère. Véritable marin
il regarde la mer houleuse, avec un calme que nous
admirons; il trouve tout naturel que le vent souffle,
que les vagues montent par-dessus la proue ou la
poupe... il a déjà vu ça; il a survécu à des tempêtes
terribles; et il rit de cet orage qui nous fait trembler
et qui nous fait frémir jusqu'à la moelle des os. Tels
sont les peuples marins! Ce même sang-froid, vous le
verrez peint sur le visage mâle du marin grec, du dal-
mate, du hollandais et du pêcheur de la Normandie ou
du Pas-de-Calais et de la Norwège...

Mais cet être calme, cette nature froide, experte,
sans peur et paisible, vient elle de subir un grand
affront, une blessure mortelle au cœur; alors c'est
l'Océan qui se soulève, c'est le mistral qui se déchaîne,
ce sont tous les formidables éléments de la nature qui
se révoltent par un cri d'alarme chez lui. Ce n'est pas
un homme avec une raison, avec des pensées dans
la tête, c'est la bête, la brute, l'architype singe qui
surgit soudainement.

C'est le singe encore une fois que nous envisageons,
c'est l'aïeul méprisé; cet exécrationnable animal qui avance
son museau et sa barbe de vieux savant, de pêcheur
saxon.



L'anglaise est laide : son type comme celui de la race slave n'est pas beau. Mais la bonne éducation, l'exercice, la gymnastique en plein air, le développement intellectuel, les voyages, le bien-être et la richesse encore, font d'elle, quelquefois la femme la plus belle, la plus charmante, la plus séduisante du monde. Avec son costume collant, son « *riding-hood* » son chapeau haute forme et sa taille mince, élancée, l'anglaise monteuse de cheval est le type parfait de la *riding* ou *sports-women*. On aura beau ailleurs en faire autant. Ni la française, ni l'italienne, ni l'allemande, ni l'espagnole ne sauront atteindre cette mâle beauté d'amazone. Ce sont ces amazones de la Tamise qui ont fait horreur aux légions des Romains il y a 2000 ans !...

Les Français.

Pour comprendre les Anglais il faut connaître à fond les Français. L'homme du Nord et l'homme du Midi, le saxon et le latin, sont des êtres contraires qui ne se touchent qu'aux extrémités. Si vous obligiez le brusque et maussade John-Bull à vous parler dans le wagon en chemin de fer, il deviendra furieux, il vous regardera d'un œil de tigre et de défi prompt à se ruer et à vous égorger. Quoi ! est-ce qu'il voyage pour parler, pour rire avec ces gens, qui sont en face de lui, qui sont des êtres inférieurs, à coup sûr, n'étant pas des Anglais ? Quoi, lui dont le drapeau couvre les mers et les océans de la Manche au Gibraltar et de la mer Rouge au Canada, lui dont la langue est parlée de



300,000,000 d'hommes, lui à qui appartient une si grande partie du monde, s'abaissera jusqu'à causer au premier venu, à ces compagnons de voyage, que le hasard a mis sur son chemin et qui ne comprennent rien, ni à la nature, ni à l'art? A Dieu ne plaise! Tant que Westminster reflètera sa façade grandiose dans les eaux vertes de la Tamise; il ne perdra pas son amour-propre, ce fier descendant des pirates avec ses joues saignantes comme les viandes crues qu'il dévore trois ou quatre fois par jour !...

Après ce tableau peint à des coups de brosse de peintre de charge; après cette caricature de ces gens qui vivent dans leur « moi », renfermés dans leurs pensées, après ces hommes originaux qui habitent dans leur cervelle, quel soulagement ressent-on devant le Français social, devant cet homme du monde, qui vous parle, vous cause, vous sourit, vous offre de ses cigares, vous demande quel est votre pays, quel est votre métier, quelle direction vous prenez; et qui se regarde heureux dans le cas où vous auriez à parcourir le même chemin que lui!

Vous renaissiez, vous vous sentez chez vous, en famille, vous vous orientez, et il vous semble que vous avez devant vous un ami de vieille date.

Si le Français ne parle pas, ou du moins, faute d'un compagnon, n'a pas une plume à écrire, c'en est fait de lui, il meurt !...

Il faut qu'il parle pour parler, pour dire de belles phrases, pour construire de ces magnifiques châteaux en Espagne, qui le rendent heureux. Après un mot trouvé, après un trait d'esprit, il a plus d'appétit, il mange avec double plaisir.



Clémenceau a dit : « Honneur aux peuples qui parlent ; honte aux pays où l'on se tait ! »

A-t-on jamais dit quelque chose de plus beau et de plus vrai ? Pour les oreilles latines, c'est le suprême honneur de parler, de s'écrier, de mettre à jour tous ses sentiments, d'être franc, de se plaindre, de protester. Voyez au contraire les pays du Nord. Pendant des siècles ils sont écrasés sous le despotisme, sous les plus lourds fardeaux et n'osent lever la tête, ouvrir la bouche, laisser échapper un mot.

Bismarck n'aurait rien fait, n'aurait pu accomplir aucune réforme et aucun crime aussi, s'il n'avait pas eu la sagesse criminelle d'opprimer la respiration des peuples, la presse.

Tout le monde connaît cette terreur qu'il a inspiré à la presse, ce terrorisme qu'il a exercé pendant toute sa dictature sur les journaux allemands. Pendant le temps que je restai à Munich et dans d'autres villes allemandes, je me souviens qu'on ne savait rien dans les cercles de ces villes sur ce qui se passait à Berlin ; les journaux attendaient tous les jours les articles préparés, comme des estampes, qui venaient des rives du Sprée. Il y avait là sous les yeux du Minotaure de ce labyrinthe machiavélique toute une fabrique où l'on façonnait et rédigeait ces millions d'exemplaires d'articles que dictait ce Bouddha de la politique et que l'on répandait sur toute l'Allemagne.

Et la Russie ? faut-il en parler ? Je renvoie mon lecteur à tout ce qui a été écrit sur cette abominable et despotique défense de la parole et de la plume. Le terrorisme russe va plus loin que chez les Allemands



Encore, il y a quelque temps M. *Huret* du « *Figaro* » nous décrivait cet état insupportable. Toutes ces villes lui semblaient comme des cités mystérieuses. On croit comme le Dante se promener dans l'Enfer, parmi des morts. Telle est cette morne et lourde température que crée le silence et le mutisme. Tous les paysans ont l'air effrayé; on croit qu'ils ont peur de leur ombre; si vous parlez un peu haut on vous fait signe de vous taire ! Et toute cette terreur en plein XIX^e siècle, sous les rayons bienfaiteurs de la lumière des Sciences ! Belle France, pays de la liberté et de la *Parole*, je te salue, en sortant de ces cachots du mutisme. Ainsi il y a un siècle, te saluèrent tous les peuples, lorsqu'opprimée, et presque écrasée sous un despotisme sans frein, sous une servitude et un esclavage matériels et moraux tu as poussé de ta large poitrine d'airain ce cri formidable qui a fait trembler tout le monde et fait sauter sur leur trône tous ces pauvres petits roitelets. Comme un Volcan, tu as préparé pendant des siècles cette flamme qui mise entre le *bleu* de ton ciel clair et léger et le *blanc* des neiges chastes et sans tache de tes hautes cimes des Alpes, a produit cet arc-en-ciel tricolore qu'on appelle le drapeau de la République, l'oriflamme de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Tu as fait avec la liberté de la parole, une œuvre si grande, si immortelle, que toute licence t'est permise, que tout abus de ce don ne peut jamais ternir ce grand soleil de 89 ! Aveugle qui ne le voit pas !...

Comme tu étais belle alors, ô France !



Une jument superbe à la croupe rustique,
Fumante encore du sang des rois.
Mais fière et d'un pied ferme heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois !

Parlez donc, ô charmants bavards Français ! On s'amuse à vous entendre, on s'égayé à cette musique de la voix humaine, à ce chant qui rappelle celui des petits oiseaux si légers et si agréables qui volent sur les deux rives de la Seine. Babillez donc, ô Français, et vous charmantes Françaises, dont la silhouette élégante se dessine sur le pavé de Paris !

Henri-Heine a abandonné un beau jour ses ombrageux bois du Harz, où il avait cependant passé des jours si poétiques, et laissant derrière lui tous les points et virgules des pédants philologues allemands, toutes les raves et les choucroutes et la mousse de la blonde bière de son pays, se dépêcha vers ces rives, comme jadis les savants des pays barbares vers ceux d'Ilyssus, pour respirer cet air gai et plein de vie, et pour voir, vos petits pieds, ô coquettes filles de la France, ainsi qu'entendre de votre bouche cette langue de l'amour et de la liberté !...

La Parisienne.

La plus « femme » du monde ! Quiconque voudrait voir à travers cet étrange animal qu'on appelle « femme » n'aurait mieux à faire que venir à Paris. Mais il est trop tard. Une foule énorme d'écrivains, de poètes, de littérateurs, d'artistes l'ont déjà pré-



cédé et se sont pénétrés de cet être sensible, noble et brutal à la fois; ce mélange de l'idéal et du corporel, du physique et de l'intellectuel, la femme française le manifeste au plus haut degré. Ailleurs, la femme ne joue pas un rôle si grand; mais à Paris c'est l'héroïne, le principal personnage de ce multiple drame qui se déroule aux yeux de l'étranger dans cette gigantesque capitale du Monde. C'est que le français aime la femme, comme l'allemand la bière et le livre, comme l'anglais le sport et le gyn, comme l'espagnol le spectacle du Cirque. Toute cette gaieté, tous ces éclats, ces perles, ces rubis, ces éblouissants artifices de l'esprit français sont dus à cet amour pour le beau sexe. Cet amour n'est pas l'amour du mahométan qui aime les formes plastiques, les yeux grands et larges, les cheveux dénoués et tombant sur la taille élancée et sur les épaules d'ivoire d'une charmante odalisque, qui l'enivre par le bouquet de ses lèvres, comme le doux vin de Malvoisie. Ce n'est pas encore cet amour du Nord, qui aime chez la femme le compagnon de la vie, la consolatrice après un rude travail, cet être qui rend joyeux et attrayant l'intérieur de la maison, qui répand le parfum du bien-être dans le ménage et donne à la maison ce que les Allemands appellent la « Gemuetlichkeit », expression intraduisible pour les langues latines, terme qui ne correspond pas à une pareille condition de vie chez les français. Pour les gens du Nord la maison est le vrai foyer, comme les *Lares* et les *Pénates* des Romains, près desquels comme les antiques guerriers après les durs combats sous le ciel couvert et sombre, rentrent chez eux, suspendent leurs armes de travail, leurs outils, se mettant à table,



lisent leur Bible, leurs journaux et prenant du sein de la mère leur petit bébé s'abandonnent à ces joies innocentes du ménage, que seul *Homère* nous a décrit avec toute sa finesse du style et *Rembrandt* immortalisé sur ces toiles dont chacune constitue en elle-même une scène de la vie de ces hommes... Oui, ni cet amour de la femme, ni celui des races tartares, ni celui des peuples sémitiques ne nous donnent la moindre idée du sentiment et du caractère de l'amour des français pour la femme.

Pour le français la femme c'est la poupée, le jouet, son petit bébé, avec lequel il veut toujours plaisanter, passer le temps, s'amuser. C'est son ami, son ombre. Qu'il étudie, qu'il médite, qu'il écrive une page de littérature, qu'il compose un opéra, qu'il compose un drame, qu'il exécute encore une statue, qu'il fasse un tableau, une bataille, qu'il écrive un article politique, qu'il prépare un discours pour la Chambre ou pour l'Académie.. partout et toujours, à toute heure et à tout moment, il faut que sa femme soit près de lui, qu'elle l'inspire, qu'elle approuve, qu'elle critique, qu'elle loue ou qu'elle blâme, qu'elle dise son petit mot, même une bêtise sur tout ce qu'il fait. C'est la Muse, comme Alfred de Musset l'a représentée dans son « *Poète* », c'est cette déesse inspiratrice qui occupe toutes ses heures, toutes ses pensées, tous ses projets, toutes ses méditations, même les plus sérieuses....

Pour moi, singe laid et détesté, qui n'ai pas connu les femmes (n'ayant aimé qu'un monstre et n'ayant été aimé que d'un autre monstre), qui ne sens pas un pareil amour, moi, qui regarde, les femmes avec la même indifférence que les arbres, les journaux, les maisons,



les cure-dents, les quoi-écrire, les pavés, les plumes, les fleurs, les beaux fruits, les betteraves et les céleris... Pour moi donc, animal sauvage, qui ne trouve pas de différence entre la femme belle et la rose, entre la femme laide et le chardon, j'éprouve une impression étrange et bizarre de voir au café, dans les concerts, dans les brasseries, un vieillard, un homme sérieux, un homme qui semble absorbé dans des préoccupations profondes et versé dans quelque problème qui semble le tourmenter; de voir, dis-je, cet homme au front ridé, aux sourcils froncés, tout à coup se mettre à rire, ses traits se dilater comme par enchantement, et sourire comme un enfant! Serait-il par hasard pris d'un accès de folie? Pas le moins du monde. Vous n'avez qu'à tourner la tête. — Voilà la figure mignonne d'une charmante coquette qui penche sa tête par la porte! Notre homme de ce moment n'est plus lui-même... il est perdu: Vous avez beau le chercher; il ne connaît plus ni son nom ni son adresse... C'est un enfant, c'est un écolier, c'est un bébé. Quelle métamorphose! Si un anglais ou un allemand se portait de cette manière, à coup sûr, ce serait une grave maladie; quelque lésion cérébrale. .

Ce Français reprend alors toute sa vivacité, tout son esprit, qu'il cherchait en vain dans ses méditations, à la vue de cette figure gaie et touchante, à ces regards provocatifs, gaulois et de gamin, dans ce rire de taquin qui, paraît là soudainement à la porte entrebaillée!..

Le poète finit heureusement son œuvre, l'auteur dramatique trouve un dénouement, le mathématicien invente une heureuse solution de son problème.



C'est à la vue de sa Muse qu'ils pourront maintenant compter sur un succès, au théâtre, sur une victoire au parlement.

Pouvez-vous donc vous plaindre de ne point trouver de Muses sur la terre ?



ORIGINE DES LANGUES

Singe-orateur.

Le singe acteur, le père du théâtre, c'est encore le père de la parole, le grand ancêtre Cicéron. Coquelin et Cicéron, Aristophane et Démosthène, Molière et Bossuet se touchent. Ils dissimulent, ils imitent tous.

Le singe donc qui nous donna les arts imitatifs au par son frère cadet, le satyre, est le même encore qui nous donna la langue. Ne vous faites pas d'illusion à ce sujet.

La langue est tout simplement un *art imitatif*. Le langage articulé n'a été dans son origine qu'une *onomatopée*.

L'enfant qui est l'homme-singe parfait nous en donne la preuve. Pour parler il ne fait qu'imiter, il s'efforce de reproduire par ses lèvres et la langue tout ce qu'il entend ou voit.

« Le langage est une musique imitative, » dit M. A. de Paniagua dans sa *Genèse de l'homme*. On a imité dans ces temps reculés les bruits et les sons de la nature, et on en a fait des termes pour les indiquer. Il n'y a eu que très peu de mots, les plus nécessaires pour leur vie nomade. Encore aujourd'hui le peuple des campagnes ne se sert que d'un vocabulaire très restreint.

M. d'Orsay assure même qu'un paysan civilisé ordi-



naire ne connaît pas plus de trois cents mots. de sa langue!

Peut-être qu'un nombre de ses premiers mots l'homme les a déjà hérités de son vénéré ancêtre. C'est en ce sens que M. Grant propose de fonder une Académie en Afrique afin d'étudier de près, avec tous les moyens que la science lui procure, la langue des singes. Il croit même et il confirme avoir déjà arraché quelques bribes de mots de leur langage mystérieux, tels que les termes qui indiquent la nourriture et la garde du danger; il affirme de plus que chaque espèce de singe a son dialecte, sa langue particulière.

Le caractéristique de cette langue est la rareté des voyelles. Ne faut-il pas voir là une ressemblance avec l'anglais qui est la langue de la race la plus près des singes?...

L'homme de cette langue primitive et rudimentaire en se développant de siècle en siècle en a fait l'instrument le plus parfait et l'organe le plus séduisant. Aristote considéra cet organe assez exceptionnel pour en définir l'homme entier. Mais il n'oublia pas ce grand philosophe d'y ajouter le mot « bête ». Il a voulu dire par « Ζῷον λογικόν », que l'homme est une *bête* toujours, mais une *bête* de la raison, de la raison qui ne se manifeste que par la *parole*. De la parole à la raison il n'y a qu'un pas. Il a fallu des siècles pour faire des articulations rudimentaires, une langue; il a fallu autant et plus pour faire de la langue la raison, l'éclair qui brille dans sa cervelle, le grand soleil qui le détacha de toute sa basse et obscure origine et le lança d'un souffle divin dans la voûte lumineuse de l'univers et du ténébreux chaos!...



Mais au bout de ce sillon si brillant on distingue toujours, si on y donne attention, un point noir qui se détache dans l'horizon. Ce point noir n'est autre que l'ancêtre hideux, qui malgré tant d'évolutions reste toujours dans le fond, comme le noyau dur et impérissable de votre race fière des hommes.

Et plus l'homme est civilisé plus il est singe. Ce n'est pas le paysan, l'ouvrier, le serf, le soldat romain ou le spartiate, sauvage guerrier, qui fera de la langue la séduisante vipère ou l'appât vénéneux des discours des diplomates, des harangues parlementaires ou les serments des faux dévots... Les hommes ignorants et rustiques, les Catons et les Lacons sont brefs et sobres dans leur langage ; ils disent quelques mots pour se faire comprendre. Léonidas a dit « Μολὼν λαβεί » viens et prends ! Qu'on compare à ce frugal repas du lacinisme, les riches sauces et les raffineries linguistiques des politiciens et diplomates modernes ! Quel labyrinthe de phrases, quels ornements loquaces, quelles insinuations sans fin. On marche, on tourne, on avance et l'on ne vient jamais au bout !...

Gladstone.

Lisez-moi ce texte de ce vieux singe de Gladstone et admirez une fois de plus ces dentelles, ces arabesques, ces chinoiseries du langage, dont se servent ces renards aux fourrures si riches et si belles. Il s'agit de cette fameuse histoire de l'exclusion de M. Labouchère, lors du formement du dernier ministère libéral en



Angleterre. Remarquez avec quels détours le vieux pilote du gouvernail britannique s'excuse devant son ami et ancien combattant.

« *There were, écrit-il, incidents in your case, which, while they testified to your energy and influence, were in no degree disparaging to your honour but which appeared to me to render it unfit that I should ask your leave to submit your name to her Majesty for a political office which would involve your becoming a servant of the Crown* ».

Ce n'est pas là le sabre du cavalier qui rompt en visière ce n'est pas le « *pilum* » droit et fort du légionnaire romain, ni le hardi coup d'un spartiate ; c'est l'épée et le fleuret moderne qui va par mille zig-zag, qui dissimule son coup par d'innombrables détours que vous êtes las de suivre et qui finissent par vous porter le coup droit sur le cœur. Pour le traduire, il faut être Talleyrand, et pour le comprendre on doit posséder la finesse de ces dialecticiens anglais, de ce terrible directeur de la « *Truth* »...

Il y a dans la politique anglaise un dogme, une tradition qu'ils suivent tous comme un évangile sacré. Fox, Pitt, Shéridan, Burke, Salisbury tous ces vieux singes sont de la même trempe. Seule la nation anglaise met au jour ces consommés statistes, ces fins diplomates et célèbres orateurs. Ils y poussent comme des champignons, comme des algues dans les eaux salées de la Manche... Les Anglais possèdent trois armes considérables. *La force, l'argent et la parole*. Avec leur finesse diplomatique ils tiennent l'Égypte et menacent le Maroc ; l'or leur a donné Chypre et une grande partie du canal de Suez ; par la force ils ont arraché cette dent de Méditerranée qui mord si mortellement et qui s'appelle



Gibraltar, puis les Indes, Canada et le reste de leur butin...

On ne sait pas par où il faut les prendre; tantôt c'est la patte pelue, tantôt la main dorée ou le dos au poil hérissé qui vous égratigne les doigts. Défilez-vous de ce singe-Protée ! Dans la diplomatie ils ont surpassé même leurs maîtres, les Français, qui sont comme eux de bons parleurs et de bons combattants. C'est que le français est franc. Sa politique est désinvolte et sans grands détours comme les côtes mêmes de son pays!

La langue française.

L'anglais il suffit qu'on le parle pour qu'il vous blesse... Les mots vous insultent, vous frappent au visage ; ils vous provoquent.

Le français au contraire vous chatouille; les mots français vous caressent. Même en français il semble qu'on vous fait des compliments continuels. Aucune langue dans le monde n'a cette étrange particularité de dire du mal avec des mots qui disent du bien. On vous blesse poliment comme un escroc qui vous ôterait la montre et l'habit en vous répétant : « Excusez bien, monsieur, mille pardons, monsieur, ce que je fais, monsieur, ce n'est rien, je vous soulage, monsieur ! » Et à la fin vous vous croyez très poliment traité et vous le remerciez par dessus le marché !...

C'est à Paris, spécialement dans les grands magasins, dans les splendides restaurants qu'on éprouve un peu urement ces enveloppantes et magnétiques câlineries



de la langue française, et cela n'arrive nulle part ailleurs qu'à Paris. Les marchands sont des cagliastros, des charmeurs, des hypnotiseurs. Avec deux ou trois mots, ils font de vous leur *medium*, et dès ce moment vous obéissez aveuglément, vous ne pouvez que mettre et tirer la main de votre poche.

Que de fois je les ai maudits ! Ecoutez plutôt et voyez si ma rancune, rancune de singe pauvre, il est vrai, n'a pas sa raison.

J'entre un jour dans un de ces magasins. J'avais tout d'abord fait mon choix dans la vitrine. Sûr du prix, je me crois satisfait d'avance et en cinq minutes, je m'adresse au premier venu : « Monsieur, je voudrais cette cravate-là à vingt sous ! » Vous voyez j'indique la chose pour ne pas me laisser traîner... « Très bien, Monsieur, passez par ici, Monsieur, s'il vous plaît à droite, Monsieur ! » Me voilà lancé dans ce labyrinthe ! Un autre monstre s'avance et m'attrape ; dès ce moment je sens que mes pieds chancellent, je commence à perdre connaissance ! Me voici dans les régions des « *Invisibles* » de la comtesse de Rudolstadt !

On m'emmène devant une table où se trouve des milliers de cravates. Je cherche en vain celle que je voyais dehors. On m'en montre quarante espèces. Je chuchotte... je risque de dire tout haut que ce n'est pas ce que je voudrais... On m'en apporte toujours on m'explique, on me fait des théories sur les belles cravates, on ne cesse de parler en apportant toujours d'autres et d'autres encore plus chères!...

Le sang me monte à la tête... il faut que ça finisse, que je me décide ! il vient d'autres acheteurs, j'ai



honte. Eh ! puis, ces gens-là ont mis tant de peine à me servir, à me contenter ! Je suis presque enchanté de ce service princier ! Et plein d'orgueil et joyeux je tire enfin de ma bourse comme un seigneur une pièce de cent sous que je laisse sonner sur le comptoir.

Pauvre pièce de cent sous !

Une fois dehors j'étais furieux ; l'air frais m'avait rendu mes sens et je voyais clair : « Comment donc, me disais-je, cent sous !... Est ce possible !... » J'étais hors de moi ; je maudissais tout. Le soir j'ai eu une indigestion et une insomnie qui m'a tourmenté jusqu'à l'aube ! Peste soit des marchands de Paris ! Ce sont des voleurs fin de siècle ! Mais pourtant si aimables, si gentils !... On les maudit, mais on les aime !...

Oh ! ces marchands français qui écorcheraient même un pou pour en avoir la peau !

Les langues.

Croyez-vous que ces marchands de Paris gagneraient dix sous par jour s'ils parlaient par exemple le *latin*?... Dès le premier mot, soyez-en sûrs, on leur montrerait les talons !... Cette langue inflexible, à grands morceaux, en gros, comme ces murs cyclopéens, ces pierres gigantesques des murailles des Mycènes, qui reposent l'une sur l'autre sans l'intervention d'aucune matière cohérente, par aucune cohésion, mais qui se tiennent comme des remparts grâce à leurs propres poids ! Pareille à ces murailles, cette langue latine, ne se sert d'aucune de ces innombrables particules, dont regorgent les langues moder-



nes à cause de leur faible structure. Les mots reposent comme des pierres bien et correctement taillées, comme des marbres carrés l'un à côté de l'autre sans aucune conjonction. S'il y en a, c'est alors par l'extrême nécessité. Ainsi dans cette langue sobre imposante, vous ne pouvez dire des choses n'ayant pas d'importance, des bagatelles. Il faut dire des mots qui pèsent.

C'est l'organe d'un peuple guerrier, sérieux, brutal, qui ne comprendrait rien à ces licences de nos phrases, à ces causeries sans rien dire, à ces articles de deux ou trois colonnes où l'on écrit pour écrire, où l'on construit des phrases, où l'on trouve des expressions heureuses. Le romain n'a pas le temps de discuter, de causer, de se perdre dans ces arabesques linguistiques. Il n'est pas le subtil, le fin, le sophiste, l'artiste, le bavard Athénien, dont Aristophane dit :

« λέγετον, ἔπιτον, ἀνὰ δ'ἔρεσθον
τὰ τε παλαιὰ καὶ τὰ καινὰ
κάποκινδυνεύετον λεπτὸν τι καὶ σοφὸν λέγειν. »

ni ce parisien à la langue déliée qui demande toujours des nouvelles, qui va quatre fois par jour au café pour en entendre et pour se soulager un peu de cette flamme loquace qui lui dévore les entrailles.

Là encore où il a peu de rhétorique, dans les sciences les plus pratiques et positives il trouve moyen de parler, de parler avec ces éclairs de l'esprit français. A l'école de Médecine, où vous ne vous attendiez pas à entendre de la rhétorique, vous êtes stupéfaits de la loquacité. M. Dieulafoy, par exemple, tient dans chaque séance un discours si éloquent, une conférence si remplie de son talent de la parole, que l'on pourrait



se croire sur l'antique Pnyx ou devant la tribune de la Chambre des Députés. Sa voix sonore, pleine de chaleur et d'élan, ses gestes vifs mais modérés, son maintien, sa pose d'orateur, vous éblouissent, vous entraînent. La science coule dans votre tête comme l'eau limpide d'une source; c'est la véritable Callirhoée que cette science française !...

Les Allemands sont des Romains à côté de cette race bavarde, subtile, qui se perd dans ces dédales des ornements vocaux, dans ces dentelles fines, que vous avez peur de toucher. — Ce sont des tissus, de belles étoffes de soie, qui coûtent si cher et exigent tant de peines, tant de fatigues, de dépenses; à quoi tout cela sert-il? — à rien, bien entendu. Est-ce qu'une simple reproduction sur l'étoffe ne fait pas le même effet? Pareille à ces dentelles ou à ces Gobelins si prisés, la langue française se plaît au luxe, à la richesse, à la finesse extrême. Pour la plupart des littérateurs français la langue est un but, non pas un moyen. De là ces beaux-esprits, ces hommes qui se perdent dans la phrase, qui construisent de magnifiques palais pour y enfermer une fée invisible. De là, ce penchant des philosophes français à la poésie, à la caquetterie littéraire. Il n'y a qu'un *Descartes*, qui ne se laisse pas influencer par cette parfumerie de l'esprit, il n'y a qu'un *Zola* qui reste mâle, viril avec sa phrase sobre, maîtrisée, coupée en brèche, avec ce style de Romain, avec cette allure de la phrase qui fait l'effet d'un régiment de spartiates ou de légionnaires. Ce sont là des forces qui écrasent, qui ne se laissent pas détourner par les encens ou par les fleurs qui jonchent le chemin. Au contraire, *Voltaire*, *Renan*, *Hugo*, d'autres

encore qui ont voulu faire de la philosophie n'ont fait qu'écrire des pages immortelles de littérature, des pages pleines d'esprit, de génie encore, mais vides d'arguments sérieux, de théories mathématiquement prouvées.

La langue française n'est pas faite pour ces hardies-
ses, pour ces virilités philosophiques. Elle ne se prête pas aux expressions crues, âpres, sans parfum et sans aucune saveur. C'est le latin qui joue ce rôle sans pareil. Voyez toutes ces locutions, tous ces dictons latins; ils sont simples mais forts comme des matériaux pour bâtir une forteresse. Avec deux, trois ou quatre mots ces locutions nous disent tout. Ecoutez toutes les sentences prises au hasard dans ma mémoire.

Honos alit artes. Labor improbus omnia vincit. — Gloria victis! Caveant consules! Cedant arma togæ. Ad rem, ad libitum, statu quo, ad usum, et tant d'autres encore! Traduisez cela dans une langue moderne; vous n'y donnerez plus d'attention!.. »

Et même ces langues anglo-germaniques qui semblent si mâles, si âpres, des montagnes escarpées, on les peut comparer au latin, mais encore quelle infériorité!...

Il faut dire aussi que les problèmes, les nœuds gordiens de leur politique, les romains les tranchaient d'un coup simple et fort, d'un coup d'épée. Aujourd'hui l'épée c'est la parole, qui comme disent les anglais « *A blow with a word strikes deeper than a blow with a sword.* » c'est-à-dire un coup de langue blesse plus grièvement qu'un coup de sabre.

C'est la diplomatie qui a dépouillé les armures des guerriers; ce sont les congrès maintenant, qui com-



me jadis les portes du temple de Janus, indiquent la paix ou la guerre aux peuples.

Le singe-diplomate.

Après l'artiste-singe, le diplomate-singe. Lorsque je regarde un diplomate je crois voir sous son habit collant et luisant les pieds d'un gorille. Il est toujours d'ailleurs trop discret.

« *La Diplomatie*, dit Balzac, *veut des hommes discrets ; elle permet aux ignorants de ne rien dire, de se retrancher dans des hochements de tête mystérieux.* »

« *Diplomatie !* s'écrie-t-il ailleurs, *science de ceux qui n'en ont aucune et qui sont profondes comme le vide.* »

Quand l'histoire nous dit que la Diplomatie est une création moderne ou qu'elle la fait remonter jusqu'aux Romains elle nous en renseigne trop mal... C'est encore ici le singe-ancêtre qui se fait jour avec toute sa coquinerie maligne... Alexandre Dumas l'a deviné, il a bien su voir la racine profonde de la diplomatie quand il en disait : « *La Diplomatie, vous le savez, ne s'apprend pas : c'est une chose d'instinct.* » Et l'*instinct*, ce mot dont les physiologistes se servent comme d'un sceau conventionnel pour estampiller et étiqueter tout ce que ne peut pas flairer leur nez, l'*instinct* qu'on nie à l'homme et qu'on donne aux bêtes, n'est que la bête même, le singe, la nature, la force brutale qui se pourvoit d'elle-même. L'*instinct*, c'est la nature qui agit spontanément, c'est la force automatique. C'est le *singe* chez vous qui remplit toutes les fonctions, c'est le singe qui est la force brutale, le côté animal, qui est la réaction, la malice, la ruse, le



mal; le démon, le renard, qui fait l'œuvre, la besogne de la police, de la défense individuelle chez l'homme. Le premier homme a été le premier diplomate. Les feuilles du figuier qu'Adam et Ève se mettent sur eux pour dérober la nature c'est là le premier art de la diplomatie... N'est-ce pas là l'instinct en pleine évidence, le singe, la bête, la nature spontanée qui agit comme un *Automate* de vos Boulevards?...

*Mercur*e n'est-il pas le dieu-diplomate, l'ambassadeur de Jupiter, le messenger d'Olympe pour réconcilier, pour intervenir, pour arranger bien des affaires obscures et malpropres quelquefois de son grand maître?... L'hellène de même que son Dieu-modèle, son idole Hermès, est resté le type du plus fin diplomate des temps anciens. Il a toujours la patte de velours, ce singe loquace, sophiste et consommé, acteur de la Pnyx. Ce créateur du théâtre, des jeux satyriques, ne pourrait être qu'un diplomate hors ligne. Dans Homère on trouverait les plus parfaits Talleyrand. C'est toujours par des tours d'esprit qu'ils l'emportent. *Ulysse* c'est le grand diplomate de l'époque. Il faut surtout l'entendre parler. Tout le *jus gentium* est là-dedans. Quel singe, quelle dissimulation de femme! On pourrait dire de lui ce que Lannes et Murat ont dit de Talleyrand: « *Son derrière recevrait un coup de pied, que sa figure n'en dirait rien.* » Il est toujours si évasif dans ses discours, si divagant. Et ce monstrueux Thersyte n'est-il pas encore un modèle achevé du rusé diplomate à qui on pourrait appliquer ce dicton que la « *parole n'a été donnée à l'homme que pour déguiser sa pensée* »?... Et que dire encore de Thémistocle qui joua un rôle si parfait de diplomate vis-



à-vis de Xerxès ? Il le traitait de jouet, il le trompait en se montrant ouvert, comme aurait fait un disciple de Talleyrand. Mais le plus habile, le plus fin de tous a été Philippe de Macédoine. Il faut lire attentivement les discours de Démosthène avec les lettres de ce roi ci-incluses pour avoir une idée exacte de la haute faculté diplomatique de ce monarque et de son génie plein d'ambages et de détours. C'est la politique anglaise en pleine antiquité. C'est Disraeli, Salisbury, Peel, Rosebery.

Les Athéniens avaient trouvé cette fois leur maître, ils sont tombés dans le traquenard du grand singe de la Macédoine.

Le diplomate moderne.

Ce renard raffiné, ganté, aux vêtements étriqués, ce renard des temps modernes qui mord plus mortellement que le serpent; c'est l'animal qui cause tant de ravages aux nations, qui leur arrache d'innocentes victimes pour les mener sur les champs de bataille!...

La diplomatie moderne est née en France. C'est le roi-singe, *Louis XI*, qui en est le père. C'est l'Ulysse français qui accomplit la victoire par la ruse, par le cheval de bois, et fonda la monarchie française. C'est ce renard extra-fin Richelieu, le plus consommé des diplomates qui la rend plus grande et puissante encore.

C'est enfin le diplomate modèle, qui discute à Vienne et à Londres, c'est Talleyrand.

Quel renard encore que ce terrible Talleyrand! Il faut voir son portrait, cette figure de singe poli et parfumé, du singe grand seigneur, il faut voir encore cette cari-



cature de son temps, où il est représenté la plume en main et derrière lui le diable (renard, singe, diable, c'est le même démon toujours) qui lui inspire ces mots sinistres : « Les puissances déclarent que Napoléon s'est placé hors des relations civiles et sociales. Comme ennemi et perturbateur du repos du monde, il s'est livré à la vindicte publique. »

Mais voulez-vous connaître aussi le portrait qu'il fait du diplomate, de notre singe, en jargon ? Je le relève des Mémoires que vient de publier avec un certain parfum de bon goût le bien compétent en matière diplomatique M. le duc de Broglie de l'Académie. Ecoutez donc : c'est M. Talleyrand qui parle : « Il faut au diplomate la faculté de se montrer ouvert en restant impénétrable, d'être réservé avec les formes de l'abandon, d'être habile jusque dans le choix de ses distractions : il faut que sa conversation soit simple, variée, inattendue, toujours naturelle et parfois naïve. Cependant (c'est ici qu'il se souvient de sa profession ; même en s'efforçant en bon écrivain de nous dire la vérité et seule la vérité, il laisse entrevoir la queue du renard.), toutes ces qualités pourraient n'être pas suffisantes si la bonne foi ne leur donnait une garantie dont elles ont presque toujours besoin. *Non* (hear hear !) *la diplomatie n'est point une science de ruse et de duplicité.* Si la bonne foi est nécessaire quelque part, c'est surtout dans les transactions politiques, car c'est elle qui les rend solides et durables. *On a voulu confondre la réserve avec la ruse.* La bonne foi n'autorise jamais la ruse, mais elle admet la réserve : et la réserve a cela de particulier qu'elle ajoute à la confiance. »



J'ai souligné les phrases qui vous regardent, blonds renards, diplomates anciens et modernes vivants ou morts ! Mais s'il remontait simplement ce renard de la Restauration à la source où l'on boit de l'eau un peu plus limpide et plus claire ! S'il demandait par exemple qu'est-ce que ce mot *diplomatie* et qu'il apprenne que ce mot est grec, de cette race des fins diplomates, et que sa racine, ô révélation inattendue, renferme ce *dualisme* dangereux, qu'il a voulu avec toute la finesse du vieil ambassadeur, avec tant de réserve écartier et expulser de son métier ?

Horreur ! Διπλοῦς, d'où vient le mot diplomate, signifie *double*, Et dire encore que ce n'est pas l'art de la duplicité ! Mais ce qui vous étonnerait et l'étonnerait lui-même s'il pouvait l'apprendre, c'est que les médecins après de minutieuses estimations et une appréciation phrénologique de son crâne, en résumant leurs nombreuses indications nous annoncent que c'est surtout la *ruse* et la *circonspection* servies par une haute intelligence qui dominent les autres qualités et les sentiments de ce diplomate. On ne doit certes donner beaucoup de foi à ces explications un peu hardies de la phrénologie ; mais il est toujours curieux qu'on ait trouvé la ruse prédominant en cet esprit !...

Toutefois, il faut l'avouer, la diplomatie a fait honneur au génie moderne. C'est le drapeau blanc qui couvre le drapeau rouge ! Mais que dire si cette peau si admirable, si molle et polie du renard, vient d'être foulée sous les fers du cheval de Napoléon ou salie et maltraitée par les bottes toutes crottées, par la bouche berlinoise d'un Bismarck ! Oh ! que cette peau si



chère devient alors laide et malpropre ! Que le monde a horreur d'elle et la maudit !...

C'est en parlant de la diplomatie qu'on pourrait mentionner cette phrase de Goethe dans son *Faust* « *Am Anfange var die Luge* ». Oui, en vérité, c'est par le mensonge qu'elle a commencé et c'est là qu'elle aboutira toujours.

Qu'on réfléchisse seulement et qu'on se rappelle ces heures néfastes pour la France des Traités de Paris et d'Hubertsbourg en 1763 !

Tous ces renards qui étaient réunis là autour du tapis vert ce n'étaient pas à coup sûr ces types de la bonne foi, que Talleyrand nous retrace avec une plume d'écrivain consommé... Oh ces renards-là qui ont dépouillé cette malheureuse mère France, de toutes ces filles mariées dans les terres lointaines, aux indigènes noirs ou jaunes !... Canada, Indes, Floride et Louisiane, furent râlées par ces corbeaux très corrects, du reste, qui portaient des habits et des cravates blanches, toutes blanches comme la neige qui couvre leurs cœurs !...

Mais cette magnanime mère n'a poussé aucun cri, n'a pas sangloté, ni fait des gestes de désespoir ; toute calme, toute grande et magnifique comme la grande Dame qu'elle se montre partout dans l'histoire c'est à peine si elle a essuyé une larme !... Elle est restée là debout comme une Niobe de marbre ; car elle avait d'autres grandes passions dans son sein qui la bouleversaient. Elle nourrissait, elle fécondait dans ses flancs un germe, un *germinal*, qui lui causait des douleurs atroces et qui s'agrandissait aux dépens de ses forces, de sa sève, de sa vie...



La France alors était en gestation. Dans son sein, qui paraissait si calme, si paisible : qui ne montrait la moindre trace d'un trouble quelconque, elle couvait cependant un singe terrible qui devait un jour faire trembler le monde et plonger la vieille France dans le sang pour la sauver !

La révolution française.

Une situation monstre, exigeait un pareil monstre pour la maîtriser et la terrasser. Ce sont les monstres qui combattent entre eux. Les *Centaures* et les *Lapithes* contre *Jupiter*, le *Satan* contre *Dieu*, *Hercule* contre l'*Hydre de Lerne*, *Thésée* contre *Minotaure*, *Danton*, *Robespierre*, *Marat*, *Mirabeau* contre ce monstre terrible que l'on appelle *Féodalité*. La révolution française, il n'y a pas à le contester, en a été un ; mais un monstre-héros comme *Hercule*, qui était appelé à écraser d'autres forces monstrueuses, fléaux véritables qui fouettaient et dévastaient l'humanité !

Athènes et *Paris* sont les deux saints lieux, où deux fois déjà la cause de l'humanité a été sauvée... Là, c'étaient les barbares qui menaçaient de ruine en un clin d'œil. Si les poupes des Athéniens battaient en arrière c'en était fait de la lumière et de la liberté ! L'ouragan noir et atroce des Perses aurait enseveli dans son linceul froid cette vierge rose et blanche. Ici c'est le sang bleu, vert, blanc, le sang avili de ces insectes pernicioseux qu'on appelle la Noblesse ; c'est l'équilibre détruit de la machine sociale, c'est la mauvaise circulation du sang, la pourriture des quelques

membres au profit des autres, la perte d'une main, d'un pied, d'un doigt, d'une jambe, pour l'hypertrophie, pour la nutrition abondante, exagérée d'autres parties du corps. C'est un organisme qui ne fonctionne partout de même. Tandis qu'une partie se nourrit bien, l'autre meurt d'inanition. Quand les historiens nous racontent ces grands événements historiques, ils oublient toujours les côtés *physiques* de ces actions humaines ; ils s'absorbent trop dans leur étude morale ; ils approfondissent trop dans les causes intellectuelles, sociales, politiques.

Pourtant derrière ces idoles, ces mannequins quelquefois que nous représente l'histoire, derrière ces acteurs grands ou petits, bons ou mauvais qui jouent des rôles si différents et si contraires à la fois, se tient en cachette, dérobée, une géante figure d'une force extraordinaire, une femme amazone, que nous appelons *Nature*. L'histoire a beau l'oublier, se passer d'elle, éviter de mentionner son nom. Elle méprise ces réclames de ces petits nains, qui tracent avec leurs plumes des noms et des chiffres si petits, si minuscules qu'à peine parvient-on à les lire.

Pareille à ces gigantesques machines des théâtres modernes, à ces mécanismes grandioses d'un grand opéra, elle prépare, dirige, accomplit et met en mouvement tout ce qui se passe sur la scène. C'est elle dans l'ombre, dans le fond des souterrains, dans ces obscures caves des théâtres qui change les paysages, qui ruine les châteaux, qui détruit en un clin d'œil des palais somptueux, qui soulève les vagues ou déchaîne les vents. C'est elle encore qui nous jette la lumière, qui nous éclaire les personnages, qui les aide



à monter aux cieux ou les jette aux enfers !... Pourtant nous tous, spectateurs curieux et ignorants, nous applaudissons et nous couronnons les acteurs, nous leur offrons des bouquets immenses et des lauriers verts !

Devant ce spectacle grandiose et superbe qui se déroule à nos yeux, devant cette scène terrestre sur laquelle se jouent tous les jours des drames sanglants ou gais, sérieux ou ridicules, des farces ou des tragédies, nous tous, vous les hommes ainsi que nous les bêtes, ne sommes que des badauds simples, qui remplissons l'air de nos critiques interminables qui n'arrivent jamais jusqu'aux oreilles de cette géante Nature.

Nous condamnons ou nous glorifions, nous couronnons ou nous maudissons, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Nous les plaçons sur un piédestal et nous les renversons de nouveau. Tous ces grands génies, tantôt nous apparaissent comme des esprits malicieux, comme des représentants de l'enfer, tantôt comme des héros, des dieux, des anges bienfaiteurs ! Périclès, Socrate, Démosthène, Colomb, Copernic, Mirabeau, Napoléon, Bismarck ont bu de la coupe du nectar des dieux et de la coupe de fiel des condamnés. Ils ont vu leurs pieds d'airain sur des piédestaux superbes entourés d'adorateurs et baisés par les peuples, mais ils se sont vus aussi traînés comme des misérables, ou à la prison pour y boire la ciguë, ou aux chaînes pour en mourir, ou sur l'échafaud ou le billot pour y laisser leur tête comme rançon de leurs crimes !

Ces hommes sont si grands, leur taille est si colossale, chacun d'eux a été le produit des forces si gran-



des et multiples, leur stature est si supérieure à nos tailles de nains pour nos petits yeux et nos sens bornés, qu'ils n'apparaissent qu'à des distances relatives à leur grandeur, correspondant aux dimensions de leur corps, de leurs membres.

Ce sont des statues géantes, approchez : vous voyez le sabot du cheval ou la botte du guerrier. Pour voir la tête il faut les voir d'un siècle de distance !

Condamnez tant que vous voulez, Zoïle ou Burke, de tous les temps, de toutes les nations, ces géants, que la géante Nature munit de ces forces énormes pour accomplir les grands changements sociaux, pour amener l'équilibre perdu ou pour ouvrir le chemin à sa marche ininterrompue, répandez à profusion votre encre et barbouillez du papier ! Malgré vos encres répandues à flots, malgré vos papiers qui encombrent la terre, elle est encore si grande, si vaste, si immense cette terre que les fronts d'un Napoléon, d'un Danton, d'une révolution française refléteront à jamais la lueur du soleil et serviront de phares à l'humanité !

C'est la génération qui succédera à la nôtre qui sera à distance voulue pour voir ces statues. Nous ne les voyons pas encore ces fronts. Eux, ils verront les têtes et jugeront ! Attendons ; ne dépensons pas notre encre ! *Bismarck*, c'est un singe, un monstre, un bandit, je le veux bien, sa figure m'apparaît comme le type criminel que Lombroso cherchait dans les obscures cellules des prisons. Oui, c'est un bandit, un monstre politique, il n'a hésité devant aucun crime ; il n'a rougi devant aucun mensonge, il n'a pas tremblé, le faussaire à rédiger une dépêche sinistre qui devait



envoyer à la mort 500,000 âmes toutes jeunes, héroïques. Cependant qui sait!... peut-être que ce monstre est un Hercule, peut-être que ces crimes étaient nécessaires, que la nature exigeait à haute voix cette saignée fatale!

Peut-être que cette brute qui a fait tant de mal a été un bienfaiteur de l'humanité. C'est cette saignée qui a relevé l'Allemagne avec ses génies et ses sciences, ses arts et ses talents, mais qui a produit en même temps la renaissance de la France, plongée dans la corruption, dans la dépravation, dans l'engourdissement, cette France qui était comme une odalisque énivrée, nonchalamment inclinée sur son lit de roses, qui ivre, troublée, sommeillait sous les parfums impériaux et sous les vapeurs du champagne périssait, se décomposait, s'anéantissant de jour en jour... C'est cette saignée miraculeuse qui a changé ces lits de roses en rudes planchers de casernes, ces parfums en fumées suffocantes, en ces odeurs énivrantes de poudre à canon... qui a changé les habits brodés contre des draps durs et des pantalons rouges du soldat, ce pain blanc et délicat contre ce pain noir, contre ces biscuits que l'on a appris à casser avec la pierre sur ces sinistres champs de Sedan et de Metz... Ah! Oui... il faut le répéter avec votre grand philosophe Zola que :

« La guerre, c'est la vie qui ne peut pas être sans la mort! »

Et Zola n'a fait que répéter cette magnifique théorie de naissance et de mort que Platon développe dans son Phédon, ce chef-d'œuvre par lequel s'il n'a pas su sauver l'immortalité pour tout le monde; du moins l'a-t-il sauvée pour lui-même. Platon, l'immortel Platon!

La mort et la vie.

Oui, Platon nous a enseigné que les choses contraires se produisent simultanément. La douleur n'existe qu'après la joie; un moment vient-elle celle-là encore à disparaître nous voilà aussitôt gais et joyeux !

Ainsi la mort n'est que l'absence de la vie. Mais est-ce qu'il y a une véritable ruine de cette vie, de cette force, de ce qui constitue notre être ? Pascal a déjà déclaré dans peu de mots une grande vérité.

« Rien, a-t-il dit, ne se perd-il dans la nature. »

Il n'y a dès lors qu'une transformation continuelle un changement, une vie qui renaît par la mort, une mort qui ne fait que continuer l'œuvre de la vie... Ces deux phénomènes qui paraissent si contraires, si adversaires, des ennemis si irréconciliables, ces deux forces telles qu'on ne peut s'imaginer des lutteurs plus acharnés et plus hostiles, se trouvent être le plus intimement liées, le plus sœurs.

Elles poursuivent le même but, elles travaillent de commun au même œuvre, vers le même point fixe, que leur mère nature leur a prescrit...

C'est vous, mortels, avec vos langues, avec vos analyses, avec vos créations intellectuelles, avec vos fictions philosophiques, imaginaires, artistiques qui élevez ces brèches insurmontables, ces frontières infranchissables, entre ces actes si simples, si homogènes, si similaires de la Nature. La Nature, elle, n'en sait rien. Elle ne comprend rien à vos philosophies, à vos systèmes, à vos théories !...



L'immortalité.

La mort d'un homme, d'un individu quelconque, d'un animal, d'un singe, d'une bête... qu'importe à la Nature ? Est-ce qu'elle donne attention à ces détails ? Un homme, un animal, un mollusque, un arbre, une pierre, n'est-ce point pour elle la même chose ? Est-ce que nous ne vivons pas tous. Les animaux n'ont-ils pas d'âme comme vous ? ne sentent-ils pas comme vous ? Chaque jour les naturalistes ne nous révèlent-ils pas de nouveaux détails sur l'intelligence des animaux, sur leurs sensations, sur leur état d'esprit ? Tous ces mystères du ménage des abeilles, ces institutions, ces gouvernements qu'ont examinés chez elles les apiculteurs, tout ce que nous savons sur les fourmis, et tous ces précieux détails que nous a transmis Darwin, ne sont-ils pas une preuve éclatante que cette idée si grande que l'homme a de sa supériorité n'est qu'un égoïsme ridicule ?

Si je vous citais par exemple que nous, les singes, avons de même que vous un goût prononcé pour le thé, le café et les liqueurs spiritueuses, que nous fumons le tabac avec le même plaisir que vous, qu'en diriez-vous ? Si je vous disais encore, comme Brehm l'a déjà remarqué, que ces habitants du Nord-Ouest de l'Afrique attrapent les Mandrilles, une de nos espèces, en exposant à leur portée des vases contenant de la bière forte, dont ils s'enivrent ?...

Qu'un d'entre nous, dont le nom s'est immortalisé dans notre race, et qui s'appelaît Ateles, a été considéré



comme le Socrate des singes de ce qu'il ne voulut jamais boire d'eau-de-vie, après s'en être enivré une première fois ? Avez-vous, hommes si fiers, de pareils exemples à alléguer pour votre élévation morale, pour soutenir la défaillance continuelle d'une âme que vous dites si forte, si immortelle ? Quel mot ! Eh ! oui l'immortalité existe, mais pas l'immortalité de Platon, non plus que celle des philosophes allemands ou celle de Descartes ; non plus encore que cette nouvelle immortalité des anglais (il y a des nouveautés partout) qu'on appelle là-bas *conditionnelle* ; non pas même cette dernière que développent si bien les *Problèmes* de M. Petard-Olliff. La Nature ne connaît ni le bien, ni le mal. Pour elle les méchants, les criminels, sont aussi nécessaires que les bons. C'est par la réaction que se constitue son équilibre et qu'elle ouvre sa route en avant. Toutes les grandes questions sociales, c'est dans les mains rudes et brutales de criminels, de nihilistes et d'anarchistes comme Marat et Ravachol, qu'elles reçoivent le premier maniement.

Mirabeau. Danton. Ravachol. Bismarck.

J'entends déjà le grincement de vos dents... Ne vous emportez pas cependant ! Vous avez raison de vous étonner, de vouloir m'écraser pour cette rudesse. Avoir mis des noms si différents l'un à côté de l'autre ! Les scélérats à côté des hommes éminents ! Mais je jure qu'il y a bon nombre d'entre vous qui ne sauraient faire cette besogne, savoir : séparer la *paille de l'ivraie*... Voyons, franchement, quels sont les scélérats et quels sont les grands hommes ? Pauvre



humanité! Toi-même tu ignores à qui élever des statues, à qui bâtir un piédestal d'airain! Vous vous égorgez, autour de ces cadavres glorieux, autour de ces morts, qui pour les uns sont des criminels, pour les autres de grands bienfaiteurs de l'humanité!

Arrachez-vous les cheveux, élevez ou renversez vos idoles; vous ne parviendrez jamais à abattre ce que la nature a mis en haut, ni à élever ce qu'elle a mis en bas! Elle se moque de vous, faibles et légères créatures dont les cris et les hurrah ne dépassent pas les couches supérieures de l'air que vous respirez! Elle fait son œuvre immortelle! Elle produit toujours selon les circonstances ces grandes bêtes humaines qui apparaissent, tantôt comme des criminels, tantôt comme des héros!

Je ne connais pas l'histoire. Singe hideux et détesté, parcourant les rues, flânant sur les boulevards, je n'attrape que quelques bribes de noms historiques, je ne saisis que par la queue les événements. Ce nom *Ravachol* m'est venu je ne sais comment; je l'ai retenu comme d'un animal qui a fait de grands crimes pour une idée fixe qui roulait dans sa cervelle, et qui est monté sur l'échafaud pour payer sa dette de ses idées qui feront monter d'autres encore sur le billot jusqu'au jour où ce rejeton social poussera des feuilles — et il en poussera!... *Bismarck*, voilà un nom encore! encore une bête, un homme de fer, un front d'airain, un visage qui effraye les nuages même! Lui aussi un singe qui pour une idée fixe, pour un caprice pour le bien peut-être de son pays commet des crimes, écrase des hommes et suivant le *Comte Vasili* « Plus habile que Riche-lieu il dédaigne de faire tomber la tête de ses adver-



saires politiques, mais se borne à les discréditer dans l'opinion publique ; il a fait périr Lasker, tomber Delbrueck, éloigner Bennigson » et Windthorst ne s'est sauvé que par miracle. Mais ce que le Comte Vasili n'a pas pu dire, c'est que ce gros cerbère de l'Union pan-germanique attendit patiemment la mort de Guillaume I^{er} pour le discréditer *lui-même* devant tout le monde, en prouvant par des brouillons qu'il tenait dans la poche de sa robe de chambre hier encore, que l'œuvre grandiose, le chef-d'œuvre de son règne qui a fait l'Union, la guerre franco-germanique, n'a été que son œuvre propre, que le résultat d'un faux qu'il avoue publiquement.

Mirabeau! encore un nom ! Si Bismarck a dit que la force prime le droit, Mirabeau a encore mieux dit : « *Tuez la conscience, s'écria ce sinistre Cicéron, si vous voulez réussir dans le monde !...* » Et cet homme-là était supérieur à des milliers, à des millions d'autres ! Non, cette éloquence, ce feu céleste, cette foudre, ces ouragans, que seul un Bethowen aurait imités avec son art génial, ces éclairs de rhétorique, ne se voient plus, ni à la Chambre des Députés, ni sur les places publiques ni dans les amphithéâtres !... Pourquoi donc ?... Mais sans doute parce que c'était un singe et que vous vous êtes des hommes !.. Et *Danton* ?.. Que faut-il dire de lui ? Passez par la place ou plutôt le boulevard, où on l'a érigé en bronze, métal digne de sa chair de lion et regardez-le ! Il suffit. Monstre ou géant, bon ou mauvais, héros ou satan, c'est lui ! Toute une force surhumaine que la nature a mis au jour, pour accomplir son œuvre immortelle, son éternel progrès. Certes des êtres malades, des corps exténués de philosophes, ces estomacs



ces muscles, ces membres surmenés par le travail intellectuel, n'étaient pas les organes propres à accomplir cette œuvre de géants. Il fallait des mains de bouchers, des muscles de bourreaux, des nerfs de paysans pour soutenir ce fardeau formidable ; il fallait un *Atlas* pour tenir sur les épaules tout un monde nouveau ; il fallait un *Hercule* pour nettoyer les écuries d'Augias. Lisez les *Origines de l'ancien régime* et la structure de cette société avant cette année salutaire de 1889 dans *M. Taine*, pour vous persuader si ce n'étaient pas là les vraies *écuries d'Augias* !

Les 3000 bœufs qui paissaient là-dedans sont une bagatelle en comparaison de ces milliers de gens de cour avec tous ces bœufs, toutes ces vaches, tous ces chevaux d'élevages qui se regorgeaient et s'engouaient là-dedans jour et nuit dans des festins, des banquets et des fêtes sans fin !...

Et le pauvre peuple payait, payait, se saignait, se laissait ouvrir les veines pour donner son sang à toutes ces bêtes raffinées de la Cour ! Il était alors le *bouc-émissaire* ! On se moquait de lui, on le gouaillait...

Et puis s'étonner que Danton ait été un criminel ! Mais que voulez-vous qu'il soit dans cette criminelle situation.

Maintenant on s'entend avec les grévistes avec des termes de salons. On les traite comme des seigneurs ! O grévistes, prosternez-vous devant celui qui vous a relevés de la boue !...

Et *Ravachol* ! Nous en parlerons encore ! Les forces sociales deviennent de plus en plus brutales !...



Vive la Ré...

C'est son dernier mot. Lorsqu'on le jeta sur la bascule et comme le couteau tombait sur son cou Ravachol s'écria :

— Vive la Ré!

— On a prétendu — M. Cornély! dans *le Matin*, qu'il voulait crier : « Vive la République! » Voilà des gens qui n'entendent rien à ces choses! La République! La République c'est le Panama, c'est le capital mangé en commun, c'est l'argent qui ne porte pas le poinçon d'un roi, mais de centaines de rois, de petits tyrans, qui sucent le sang du peuple, de l'ouvrier...

Ce sont les noms et le nombre qui changent, la boutique produit toujours les mêmes articles. C'est leur rubrique et les couleurs de la devanture qu'ils modifient.

Qu'on se rappelle l'histoire de ce tyran, haï de tous ses sujets, qui vit un jour avec le plus profond étonnement une vieille femme qui priait pour lui. Interrogée sur les motifs de ce souci de la santé du prince, elle lui répondit : « Votre prédécesseur était meilleur que vous; votre successeur sera plus mauvais sans doute, voilà pourquoi je désire que vous viviez le plus longtemps possible. »

Les peuples font comme ce renard de la fable d'Esopé qui couvert de tiques ne laissait pas le hérisson les lui arracher : « "Αν γάρ τούτους, ἔφη, μεστούς ἀπαλλάξης, ἕτεροι προσίασι πεινῶντες. » Le renard le remercia de son humanité, mais le pria de ne pas exécuter son



projet, attendu que les tiques qui étaient attachées à sa peau étaient repues et le piquaient moins; tandis que chassées, elles seraient remplacées par d'autres affamées qui le couvriraient de terribles piqûres.

L'anarchiste est donc ennemi de la république ainsi que de tout autre régime, « Non, dit l'auteur des *Coullisses de l'anarchie*. Ravachol, en véritable anarchiste, considérait la République comme une institution bourgeoise, à peine différente de l'Empire et de la Monarchie. Il a voulu crier, il n'a pu vouloir crier que : *Vive la Révolution!* »

La Révolution.

Il y en aura certes une. Ce sera encore du sang versé, l'horizon est trop sanglant pour n'y pas croire... Tant qu'il n'y a pas un équilibre le fantôme d'une Révolution effraiera toujours le monde. Il y a toujours une victime, un esclave, un serf, un tiers état qui gémit, qui meurt d'inanition, et qui un jour ou l'autre sort de sa cave pour arracher par la force le pain qu'on lui refuse... C'est le cas de l'ouvrier. Ses Danton, ses Robespierre sont pour le moment Pini, Duval, Ravachol, etc.

— Travailler ? disait Duval. Pourquoi ! pour enrichir un patron ? ce serait trop bête.

« Il se montra ferme devant les juges, ferme pendant l'instruction et pendant le procès. A un magistrat qui essayait de lui arracher des révélations, il riposta par ce mot d'une belle concision :

— Vous n'aurez ma langue qu'avec ma tête ! »



Voilà de quelle trempe sont les hommes avec lesquels tu auras demain à régler ton compte, ô bourgeoisie !...

Ces hommes sont parfois la logique froide. Pini est un orateur, un dialecticien consommé ; on le dirait élève de Gorgias, assidu des écoles des sophistes...

C'est l'homme de la théorie du droit au vol. Dans le parti ces nuances existent.

Pini, dit M. Flor O'Squarr, est le type achevé du voleur théorique.

Dans l'atelier du typographe Stefano Calderini qui lui donne un franc par semaine, l'enfant vole un jour dix francs. On le surveille, on le prend ; mais sur les prières de son père, on lui pardonne. Il a conservé une impression profonde de ce jour où il a vu son père humble, en larmes, devant le patron, rougissant d'avoir pour fils un voleur. » Voici comment plus tard Pini lui-même discute le fait dans ses documents, écrits pendant sa détention à Mazas... à Mazas où il aurait maintenant la chance de rencontrer ses détenteurs mêmes...

« Maintenant, écrit-il, qu'il me soit permis d'établir un juste parallèle entre l'honnête industriel et le gamin larron. Et ici, il me semble logique de vous demander par quelles lois d'équité et de justice il est permis d'appeler *honnête homme* l'individu qui vit et s'engraisse des sueurs d'autrui et *voleur* et *canaille* l'ouvrier qui, produisant toutes choses, se voit dépouillé de la plus grande partie de son produit et condamné à la misère, source d'esclavage et d'abrutissement ?

Et je vous demande si un franc pourrait être l'équitable rétribution de huit jours de travail et si, avec cette somme je pouvais satisfaire à mes besoins ? N'est-il pas évident que, dans ce cas, de nous deux, le véritable voleur était mon



patron, puisqu'il me volait le produit entier de mon travail et que moi, l'expropriant de la somme de dix francs, je n'avais que repris une minime partie du montant de mon labeur *bravement* encaissé par l'honnête patron?

Est-ce que les lois de la nature ne me faisaient pas éprouver les mêmes besoins qu'à mon patron, et n'avais-je pas autant que lui le droit de les satisfaire?

Mais à lui, en récompense de son oisiveté, les lois de votre organisation sociale lui permettaient de jouir des doux plaisirs d'une vie bourgeoise, et mon travail, ajouté à celui de trente autres ouvriers, formait affluent dans sa *très honnête* caisse. Et cet homme qui dans sa jeunesse, ne possédait pas un sou, sut, moyennant le travail d'autrui, mener une existence béate et mourir propriétaire foncier, pendant que la plupart de ses ouvriers vécurent et moururent dans la misère ».

Et ces idées sont si justes, si logiques ! Autrefois on considérait le socialisme comme une folie ; aujourd'hui on l'accepte comme une forme, comme un parti politique, gouvernemental !... Des crises financières et politiques comme celles qu'a provoquées le procès panamique ont amené les esprits les plus sérieux dans le journalisme français à voir sous un nouveau jour les partis socialistes. Ainsi *Francis Magnard*, un des plus forts en matière de politique intérieure, écrivait dans un filet du « *Figaro* » : « A qui profitera donc la grande lessive de Panama ? Je crains que ce ne soit au socialisme et à l'antisémitisme. Leurs partisans y trouveront des arguments puissants pour démontrer que cet état social, dont le maintien est considéré comme essentiel, ne protège rien de ce qu'il est censé défendre et sauver. Le crack de l'Union générale a drainé les gros capitaux dans l'aristocratie ; ceux du Comptoir



d'Escompte, de la Société des dépôts et comptes courants, etc., ont frappé les fortunes moyennes de la bourgeoisie. Panama a atteint surtout les petites bourses. Le capital contribue donc lui-même à se suicider, à se volatiliser.

Les tripotages parlementaires ont laissé entrevoir d'un autre côté que le Tiers-Etat est passablement corrompu et même un peu faisandé.

C'est ouvrir la porte au quatrième Etat et justifier les haines qu'on attire contre ceux qui possèdent en mettant en doute la validité de leurs titres de possession ».

L'anarchiste-singe.

Voilà donc que le singe apparaît. Aussitôt que la faiblesse et la corruption s'emparent du corps social, le singe avance son museau et montre son rictus sarcastique... Le singe c'est la nature chaste, pure, saine, qui n'est pas fardée, exténuée, corrompue, empoisonnée.

L'argent c'est un métal, et, comme tous les métaux pris à grandes doses, un poison. La bête-ancêtre, l'architype père de l'espère apparaît juste au moment critique où l'espèce lutte contre la mort. Le Tiers-Etat, le serf, Danton, Marat, Saint-Just, M^{me} Rolland, étaient les singes du passé. Les socialistes, les anarchistes, Pini, Ravachol, Proudom, Krapotkine, Elisée Reclus, sont les singes de l'avenir. Les trois mots qu'on lit à chaque pas, Liberté, Egalité, Fraternité, à travers votre civilisation, sont ternis, sont presque éteints. Il faut que le singe avec sa brosse de peintre original, de



père artiste, les repasse avec une couleur plus vive, celle du sang.

Entrez dans les catacombes de la misère, descendez dans les caves, insinuez-vous dans les coulisses de tous ces misérables que vous condamnez, de tous ces parias, ces singes déshérités que vous immolez sur l'échafaud, approchez-vous sans peur de ces bêtes fauves dont vous vous défiez tant et essayez de les connaître à fond, d'approfondir leur âme, de mettre le doigt sur leurs plaies, d'écouter leurs plaintes, leurs sanglots, leur râle, de les voir de près, de sentir leur pouls, de respirer l'acide carbonique des mansardes où ils grelottent, où ils grouillent pendant l'hiver et se rôlissent pendant l'été!...

« Triste égalité d'un peuple libre ! C'est encore Pini l'anarchiste qui parle ainsi, les parias, les ouvriers, je les comptais par milliers, pendant que par milliers aussi je comptais les panses ventrues des gros bourgeois qui, aux terrasses des cafés, prenaient leur *apéritif* pour se préparer à bien digérer et passer ensuite une joyeuse soirée avec quelque fille de meurt-de-faim.

Comme la vie parisienne est belle pour ces gens ! Musique, bals, cafés-concerts, jeux, théâtres, femmes ; et pendant que, des somptueux édifices et des salles illuminées, s'envolaient les échos de ces fêtes, le policier, sur la voie publique, à chaque instant arrête les victimes de l'opulence, inculpées d'avoir l'estomac vide et d'être privées de domicile. *Un vagabond pour la relégation est une bonne note pour le policier.* Voilà la morale de vos lois et de la liberté d'un peuple républicain.

Puis, le matin, pendant que le bourgeois, sur la douce plume, se délassait des souleries nocturnes, je voyais arri-



ver par bataillons ces ouvriers qui avaient tout produit et qui, mourant de faim, attendaient pendant trois ou quatre heures à la devanture de ces restaurants pour manger une soupe confectionnée avec des os dépouillés et les restes que la bourgeoisie rassasiée et soule abandonnait en pâture aux chiens. J'en ai vu qui, pour être des premiers, dès quatre heures du matin, stationnaient pour la distribution de huit heures. Quatre heures ; l'estomac vide, en plein hiver, pour recevoir une soupe que le chien du bourgeois aurait dédaignée ! Et comme la distribution n'arrivait qu'à moitié colonne à cause du grand nombre de miséreux, ceux-ci se jetaient alors sur les caisses aux immondices gisant devant les maisons et disputaient aux chiens sans maître cet horrible repas. Et cela, je le voyais en plein boulevard, au restaurant Bréband et sur cent autres points de la ville sur le seuil de ces grands magasins remplis de toutes les belles choses de la nature et du produit des fatigues du travail. — *Oh ! fraternité du régime démocratique !* »

Je cite beaucoup de son carnet d'anarchiste. Mais est-ce qu'on trouverait ailleurs une peinture plus fidèle, plus navrante de ces drames de la misère ? Ce sont de vrais tableaux de Rembrandt, tant leur réalisme est écrasant, tant la nature saute aux yeux, tant l'homme-singe apparaît avec tous ses os, sa chair et son squelette !... *Ibsen* n'aurait pas décrit une scène plus réaliste que celle-ci... Oh ! cette misère que nous ignorons, que nous apprenons par bribes, que nous entrevoyons dans les courts récits et les reportages des journaux !...

Et dire que Zola est un malfaiteur, que ses livres sont infectieux, puisqu'ils disent la vérité, puisque dans un de ses chefs-d'œuvre, dans *Germinal*, il nous décrit tout ce monde qui vit dans les cavernes, dans



les cloaques, dans les ténèbres, près des morts! Non, vénéré *Père Cornut*, qui avez écrit les « *malfaiteurs littéraires* », ni la presse, ni le roman, ni Zola, ni Monpassant, ni Bourget, ni la Philosophie, ni Renan, ni Fabre, ni Havet ne sont des malfaiteurs et des corrupteurs!

Notre époque a le virus dans le sang, c'est l'âge avancé, c'est la vieillesse de l'Europe, c'est la décadence de la race latine plutôt que ces hommes, qui honorent ces jours derniers et qui jettent la lumière dans les ténèbres qui nous envahissent; la vraie cause de vos malheurs, de cet état lamentable de votre société!...

Ce ne sont plus les curés et les cardinaux, les archevêques et les papes, les seuls représentants du Christ et du christianisme, la presse, la philosophie, les universités, les littérateurs, les professeurs, les romanciers, tous sont des prêtres et des éclaireurs, tous répandent la *lumière*!...



ORIGINE DES RELIGIONS

La lumière

La lumière c'est la vie ; la mort ce sont les ténèbres. Antigone et Iphigénie ne pleurent que la lumière en se séparant de la vie... Notre science de la lumière est bien faible. Qu'est-ce que cette lumière ? par quelle matière se transmet-elle ? Voilà ce que nous ignorons. Newton, Laplace, tant d'autres grands esprits se sont perdus dans des conjectures... dans des théories : du *calorique*, des *ondulations* ! On nous dit un *fluide* ! *l'éther* !

Des noms, rien que des noms !

Voyez pourtant ce beau soleil, cet astre lumineux qui nous éblouit tous les jours ! N'est-il pas le vrai père de la nature, le foyer permanent du mouvement et de la vie ? Un rayon suffit pour répandre partout la vie, pour dissiper les ombres... — Les ombres ! mais est-ce qu'il y a des ombres ? La lumière une fois écartée il n'y a plus rien. C'est cette même lumière qui éclaire nos pensées, qui nous exalte, qui nous verse dans la tête les idées, les conceptions, le génie même. Un jour la science parviendra à saisir cette influence secrète de la lumière, ce mystérieux phénomène qui s'opère chez l'homme au contact de ces rayons réchauffants et lumineux du soleil... Tous les grands hommes constatent cette heureuse influence de la chaleur sur leur



génie. Ne compare-t-on pas toujours l'esprit à un rayon rapide et lumineux? le génie n'est-il pas comme un foyer de lumière, comme une étoile splendide qui éclaire le monde? Sont-ce là de simples comparaisons, de rides images qui ne reposent sur aucun phénomène réel, sur aucune secrète influence de cet élément subtil, invisible, transparent, qui nous transmet la lumière?... Nous ignorons tout cela. Pendant combien de siècles l'humanité ignora la composition de l'eau, de l'air, de tant de corps, dont aujourd'hui nous connaissons à fond les moindres éléments, que nous pesons, que nous ramassons dans des cornues, dans des flacons? Il n'y a pas un siècle que l'homme se sert de l'électricité qui a suppléé à toute autre force, qui a supprimé tous ces ouvriers, qui a exilé cette vapeur même avant qu'elle ne fêtât son centenaire!...

La civilisation elle-même, par où commença-t-elle sa carrière? Son point de départ, l'Ἰσπληγξ, comme aurait dit un jeune coureur de l'ancien stadium, a été l'Orient. L'Orient n'est-il pas le « lever » du soleil? Ni le « *fog* » de la Britannia et ses côtes inaccessibles, ni les ténébreuses ombres et les chênes ou *tannenbaumen* des *Scharzwaelden*, ni les bois obscurs et mystérieux où les *Druides* sacrifiaient et cueillaient le *gui* sacré, n'étaient les lieux propices et favorables à développer l'esprit, à créer des sciences, à produire des génies, à faire des arts le plus glorieux trésor de l'homme, à fonder les bases enfin de tout ce qui honore le génie humain. C'est là-bas dans ces contrées où le soleil luit du plus vif éclat, dans ces régions où la température est si douce, où l'air vous caresse, où l'atmosphère vous enivre les



sens et vous excite à produire, à imiter, à improviser, à créer !... Le Saxon, le Celte, le Germain, le Goth, se passe de toute élégance de forme, de toute finesse de ligne de la coupe où il boit le vin qui l'enivre où la bière qui le réchauffe. S'il a froid, il n'a qu'à tuer une bête, lui arracher la peau et s'en couvrir les membres ; il se passe de tout ornement, de toute couleur. Quoi?... avec un froid terrible, avec ces neiges permanentes, avec ces orages, s'occuper à tracer des fleurs sur son vêtement, à dessiner des animaux ou des plantes sur son épée, sur sa lance ! Tout ceci, c'est de la coquetterie féminine dont on le raillerait et qu'il ne comprend pas. Voici l'homme du Nord !

Quel contraste avec ceux des contrées ensoleillées ! C'est là la féconde rêverie de l'imagination. Même à l'état barbare les peuples du midi s'occupent à perfectionner toujours les formes de leurs vases, de leurs robes, de leurs chaussures. Ils imitent tout ce qu'ils voient. Sur leurs épées voilà toute une scène joyeuse de chasse. S'ils portent des habits, c'est plutôt pour ornement, pour montrer leur rang, leur supériorité. Vous n'avez qu'à parcourir toutes les salles d'antiquités de l'Orient, dans le Louvre et dans le British-Museum et surtout les fouilles des Mycènes dans le musée d'Athènes. Voyez toutes ces lettres, tous ces chiffres, tous ces hiéroglyphes ! On les prendrait pour des images, pour des ornements ! Et ces tombeaux, ces images des dieux, ces symboles, avec quel sens artistique ne sont-ils pas reproduits ? C'est ce grand soleil, cet élément inspirateur par excellence qui a créé tout cela. En vain les pays du Nord s'efforceront de reproduire de pareilles merveilles, en



vain s'efforceront-ils de créer des statues si parfaites ! Malgré son réel progrès dans les arts, malgré ses milliers de peintres, malgré ses museums, l'Angleterre n'a jamais produit les madones de Raphaël ni le Moïse de Michel-Ange...

Elle ne produira jamais un *Hermès de Praxitèle*. Elle le sait bien d'ailleurs, et c'est avec avidité qu'elle a arraché du front du Parthénon et s'est appropriée tous ces chefs-d'œuvre, dont elle se sent incapable ; c'est quand on est privé de diamants qu'on force les boutiques des bijoutiers.

Gardez-les, ô fiers pirates d'Outre-Manche, ces bijoux, ces perles de la Grèce, gardez-les bien dans vos musées... Dans quel but un cœur élevé et enthousiaste comme Harrison ferait-il la propagande pour les rendre à leur chère patrie ? Ces marbres, ces blocs de pierre mêmes ne ressentent pas la défectueuse influence de votre climat, le mortel contact de ce *fog*, que vous absorbez comme le gin !

Gardez-les, comme ces jaloux sultans leurs beaux harems, ces belles grecques aux seins palpitants, aux membres pleins de vie, où circule une sève immortelle, cette *ambrosia*, qui n'a aucun rapport avec votre amère « pale-ale!... » L'Orient a son soleil encore, et tant que ce soleil parcourra avec ses blancs coursiers sa carrière dorée sur ce ciel limpide et pur, toujours y germera la plante artistique ; toujours y vivra l'amour du Beau ! La civilisation fait beaucoup ; certes la nature seule ne produit pas un Phidias ; mais par contre, la civilisation, si grande qu'elle soit, ne peut jamais accomplir de chefs-d'œuvre qui exigent des conditions climatologiques toutes particulières.



Le Soleil-Dieu.

Spencer, philosophe anglais, ou plutôt phraséologue, — un philosophe, qui, sollicité avec toute la courtoisie possible par un journal français de vouloir bien donner son avis sur l'œuvre de Renan, répond qu'il n'a jamais vu ni lu les ouvrages d'un philosophe sous ce nom, un philosophe comme cela ne doit pas être pris au sérieux... — *Spencer* donc a écrit tout un volume qu'il intitule « *Culte des ancêtres* » pour nous prouver que le sentiment de la religion n'a son point de départ que dans le culte, dans les honneurs et l'amour, que les hommes de tous les temps ont manifesté pour les morts. De ce qui devait être une déduction de sa thèse, *Spencer* en a fait la proposition principale. C'est à cause de la religion, à cause de l'idée de l'immortalité que les hommes honorent leurs morts, leurs ancêtres. Qu'on enseigne à l'humanité une doctrine contraire, le mépris du corps et de l'âme, qu'on lui impose une religion qui n'admet pas l'immortalité, et l'homme renoncera presque à toutes ces mœurs, à tous ces cultes. Les animaux et plusieurs sauvages en sont des preuves évidentes. Au contraire, que voyons-nous dans l'histoire ? Que l'homme, dès son premier jour, que les peuples les plus barbares, les plus primitifs ont adoré la nature non comme renfermant les cendres des morts, mais comme la nature Déesse, la force créatrice, la bienfaitrice, celle qui nous donne la vie, le feu, la lumière, la chaleur, la pluie. Et parmi tous ces éléments favorables à la vie c'est le *Soleil*



avant tout qui toujours, presque dans tous les peuples, a été l'objet d'un culte fervent.

Tous les peuples de l'Orient l'ont adoré. Les Indiens sous le nom *go*, les Egyptiens sous celui d'*Osiris*, qui sous la figure de Râ brillait au ciel pendant les douze heures de la journée. C'est encore l'*Osiris Khent-Ament*, osiris infernal, soleil de nuit qui venait comme le soleil au matin, sous le nom d'*Harpechroud*, Hor enfant, l'*Harpocrate* des Grecs.

Osiris, le dieu-soleil est l'ennemi éternel de *Let*, le dieu des ténèbres et de la nuit.

Le *Krishnaïsme* ancien a été, dit M. E. Lemaître dans sa traduction du *Prem Saga* (océan d'amour), une religion solaire et il en a été de même du culte d'un assez grand nombre de peuples de l'Inde. Cette adoration commune du Soleil a réuni tous ces peuples en une seule religion, qui a fini par être admise par les Brahmes et dont ils ont fait naître *Vishnou*, la grande divinité solaire ». *Kern* soutient que le *Bouddhisme* même est un ordre religieux qui a eu pour fondateur Bouddha et pour Dieu le *Soleil*.

Et que faut-il dire des Dieux des Grecs? Tous presque sont l'incarnation, la symbolisation de la lumière ou des autres forces physiques. Ce nom même de la Grèce *Ἑλλάς* n'est-il pas de la même origine que *Ἥλιος* (*ἔλιος*), le soleil (*σέλας*, sol, hell all., etc.)? Jupiter n'est-il pas le dieu-lumière par son nom même « *Ζεύς* » *Dias*, *dies-jour*? *Apollon* n'est-il pas aussi le Dieu-Soleil par excellence? *Artemis*, la Diane, n'est-elle pas la lune? *Astarté* la Vénus de Chypre n'est que la déesse-Lune. *Iris* c'est l'arc-en ciel. *Hermès* lui-même, votre Mercure, tire son origine aussi des étoiles, comme



un savant allemand vient de le prouver par des études sérieuses sur la Caducée, dont il explique la forme primitive par la ressemblance avec les symboles d'Astarté. Les serpents du Caducée n'ont été imaginés que lorsque Mercure devint le dieu par excellence du commerce, de l'éloquence (peut-être de là son nom Ἑρμῆς *Sermo*, parole ; il me semble au moins le plus probable). Aussi toutes les épithètes qu'Homère lui accorde ont rapport à sa qualité d'étoile ; comme διάκτορος (δια-dia-jour) ἀργειφόντης, λευκός, φαιδρός, εὔσχοπος, πανώψ, Διὸς τροχίς καὶ λάτρις ; χαριδότης, προσέληνος, νυκτὸς ὀπωπῆτωρ, etc., tous ces noms désignent la lumière.

Mais nous n'en finirions pas si nous traversions ainsi par tous les peuples de tous les âges.

L'homme n'a pas seulement divinisé la lumière mais même des temps les plus reculés jusqu'à nos jours rend un amour, un culte véritable à toute matière qui brille. L'or, l'argent, le diamant, toutes ces pierres précieuses, qui deviennent l'objet d'une religion de la part de tous les hommes, ne constituent-ils pas la plus grande religion de nos jours ?

L'argent.

« L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile ;
La vertu sans argent est un meuble inutile ;
L'argent seul au palais peut faire un magistrat ;
L'argent en honnête homme érige un scélérat. »

N'est-ce pas que dans ces vers du grand Boileau se cache une triste, une terrible vérité ? Tout ce qui



brille, qui étincelle, devient l'idole de l'humanité. Les animaux eux-mêmes n'ont-ils pas le même sentiment ? Si M. Spencer était un plus profond psychologue il n'y aurait certes pas risqué son hypothèse si malheureuse de ses religions humaines basées sur le culte des morts. Pauvre et chancelante assertion !... Si elle reste encore debout c'est que personne ne l'a touchée... On passe sans la couvoyer ; on n'y donne pas attention. Pourtant qui m'empêche de citer au philosophe anglais certain rapport d'un voyageur des pays lointains. Pourquoi ne lui mettrais-je pas sous les yeux ces lignes de M. Duvaucel ? Les *Gibbons* ce sont des singes *nota bene* !... Donc ! « les gibbons de Soumatra, dit l'explorateur, réunis tous ensemble, *saluent le soleil* à son lever et à son coucher par des *cris épouvantables* qu'on entend de plusieurs villes. » Ce fait seul suffit pour réfuter toute sa théorie du culte des morts basée et bâtie sur le sable. Est-ce que par exemple les singes font des funérailles et enterrent à grande pompe leurs semblables ou leurs aïeux ? J'avoue que, même en ma qualité de singe, je ne possède aucun document pouvant nous édifier sur cet usage. Ainsi dans le singe on découvre déjà *l'origine du culte*, les traces du sentiment de la religion. *C'est le sentiment de la reconnaissance*. La bête même, ce singe avec son museau brutal et sa tête d'idiot, éprouve un sentiment profond à la vue de cet astre splendide qui lui donne la lumière, qui lui réchauffe l'échine, devant cette étoile bienfaisante qui ranime tout, qui répand la vie et la joie sur la terre ?

Y a-t-il quelque chose de plus naturel, de plus spontané pour lui que de considérer cet être magnifique



là-haut, qui est si beau, si glorieux, cette véritable divinité ?

Pour ce qui est des oiseaux, ne remarque-t-on pas que c'est précisément au lever du soleil qu'ils entonnent leurs plus joyeux hymnes, leurs plus touchantes mélodies!... Toute la nature, les roses, les feuilles, ne s'épanouissent-elles pas au premier rayon de cette étoile divine? N'est-ce pas à ce moment d'une beauté sans égale que toutes les fleurs répandent leurs plus enivrants arômes, n'est-ce pas à ce moment du réveil de la nature entière que tout semble comme prosterné devant l'astre du jour l'adorant, lui adressant les chants les plus pathétiques ?

Voilà donc encore une fois que dans le domaine le plus relevé de l'âme humaine, dans sa religion, dans son entretien sublime avec le Créateur, là encore, au milieu de ce paradis, de cette extase, de ce mirage nous attrapons encore cette bête, ce singe indiscret et malpropre, qui pénètre partout, qui le poursuit et le persécute jusque dans les plus sacrés actes de sa vie...

Oh cet aïeul ennuyant et grossier, qui vous suit partout de son œil malin, n'est-il plus insupportable qu'une belle-mère pour une jeune mariée!...

Il faut être comme ces philosophes modernes ensevelis dans leurs paperasses, absorbés dans leurs bouquins du siècle passé, le nez collé contre ces pages jaunes et vieilles et rongées des vers, pour ne pas sentir ces images de la nature, ces éloquents révélations, ces moments, où comme par miracle elle ouvre ses lèvres et laisse échapper quelques syllabes mystérieuses sur les secrets qui l'enveloppent. Oui, défiez-



vous des philosophes modernes; ce ne sont plus eux qui connaissent les mystères ni même ceux qui les approfondissent. Regardez autour de vous et vous découvrirez les fronts qui méditent!

L'homme-nu.

Espinal, Darwin, Vignoli, Charcot, Lambroso, Broca, Rabbens, Houzeau, Zola, Taine. Voilà la vraie Pléiade des étoiles, voilà les prophètes qui nous indiquent déjà la grande science de l'avenir! C'en est fait du temps où les philosophes faisaient de la philosophie et s'occupaient à résoudre les grandes questions qui tourmentent l'humanité. *Kant, Hegel, Leibnitz, Schlegel* closent comme des clous dorés cette philosophie du passé, qui parlait en latin et qui s'écrivait et se rédigeait dans des chambres encombrées de livres, sur des tables couvertes de papiers. S'il y en a encore comme *Spencer*, privés des ailes de l'aigle philosophique contemporain, ils ne réussissent qu'à atteindre les nuages pour s'y perdre comme lui; ils ne font que préparer à nouveau dans leurs fourneaux obscurs et refroidis ces viandes bouillies et faisandées de la philosophie moderne, qui donnent aux passants l'idée qu'il y a quelque chose de pourri, le : « *something is rotten* » du poète...

Je veux bien qu'il y en ait qui aient rendu leurs sauces appétissantes, que *Voltaire*, que *Renan*, nous aient agréablement chatouillé le palais de leur douce cuisine philosophique, mais ce n'est point chez eux qu'on trouvera la réponse à la question du jour.



Ni les mets indigestes des uns empruntés à l'algèbre et à la géométrie, ni les délicieux plats aux enivrants parfums des autres ne sont aptes aujourd'hui à satisfaire nos oreilles blasées par toutes ces théories et nos estomacs surmenés par toutes ces sucreries.

Ce que demande le monde, c'est une nourriture saine, un plat de résistance ; car la vie est difficile et le strong for life plus âpre et acharné que jamais.

De même que jadis, l'antiquité fatiguée par les sophistes, absorba comme l'eau d'une source céleste la philosophie de Socrate, de même aujourd'hui l'humanité demande un nouveau Socrate, qui foulant aux pieds tous ces volumes pleins de mots et rien que le mots, écrasant sur le pavé des places publiques toutes les théories, montre une fois encore aux peuples ce mot prodigieux de l'oracle des Delphes : *Γινώσθαι-σοι-σοι-μέμω !*

ΓΙΝΩΣΘΑΙ ΣΟΙ ΣΟΙ ΜΕΜΩ !

Voilà le cri profond et mystérieux qui sort des avernes des Delphes ! Prosternez-vous, peuples, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, grands ou petits, devant cette voix qui déchire les voiles des siècles, éclatant au-dessus des ténèbres de milliers d'années perçant les ombres comme un rayon qui s'échappe d'un feu qui ronge et dévore les entrailles de la terre, cette voix, qui ressemble à la flamme d'un incendie qui menace de mettre en cendres la terre entière vous dit d'un ton qui vous désarme vous : « Homme, roi des bêtes, le plus parfait des animaux ! En bas l'habit, en bas la chemise ! en bas les badèmes et les pourpres ! Jette par terre tes lauriers



et foule sous tes pieds les titres, les dignités, les diplômes et tes décorations ! Et nu, sans habit, avec la peau seule sur la chair, mets-toi devant le miroir à côté de les semblables, d'un paysan, d'un ouvrier des mines aussi nu que toi ! Etudiez-vous alors, mortels, remarquez-vous, l'un l'autre, tracez vos limites, vos capitaux, vos distinctions, comparez-là vos sangs bleus, verts ou vilain rouges !... Vous rougissez, ô dégénérés nobles, ô aristocrates ramollis ! — Vous essayez d'esquiver ce misérable calomniateur, cet insolent miroir, qui a l'audace de vous dire la triste vérité ?... Elle monte, elle monte toujours comme l'huile cette *vérité*, à la surface de ce maudit miroir, elle surgit avec une lenteur calculée, avec une patience sans égale !... Elle va apparaître un jour sur cette surface luisante et splendide, cette humeur grasse, que vous vous efforcez de tenir comme une lie dans le fond du tonneau social !...

Vous vous sentez désappointés devant cette bête à côté de vous, qui avec son poil un peu plus dur, avec sa peau plus âpre et ses cheveux mal peignés, devant cet animal qui lui aussi a une tête comme vous, une langue, des oreilles, des pieds, des mains, une poitrine comme la vôtre !... — Et des dents ! des dents toutes saines et bien rangées, qui ne sont pas pourries par les pâtisseries ou par une cuisine raffinée. Et cet animal-là ! le paysan, le mineur, l'ouvrier, le vidangeur, le forgeron, peuvent mordre ; ils n'ont mangé que des croûtes, ramassées dans les boîtes de vos ordures des restes de vos somptueux repas ! Pourtant voyez les dents de ce monstre et n'en détournez pas la tête ! A quoi bon ? Un jour ou l'autre vous en sentirez dans votre



peau la morsure mortelle ! D'autres avant vous, il y a cent ans, ont senti cette saignée... à votre tour...

La nature dans ses profondes cavernes, dans les bas-fonds obscurs de la société, gronde et fait tourner avec un fracas énorme sa gigantesque machine... Il faut de l'huile dans les roues ; désormais elles se couvriront de vert-de-gris ; elles seront rouillées... L'huile, la graisse sont dans le fond ; il faut qu'elles montent. Le lard réside dans les classes grasses, malpropres, qui ne se lavent pas deux et trois fois par jour dans leurs *bathing-rooms* avec des savons et des parfums ; aux essences et aux arômes de l'Arabie ; aux opoponax, à la violette, au muguet, au jockey-club, à la glycérine, tous ces parfums qui vous enlèvent cette mauvaise graisse, ce fard de la grossièreté, ce vernis du paupérisme !...

Les ismes.

Oh ! exécrables terminaisons en *ismes* qui causez l'apoplexie du monde et la terreur des bourses ! Tant que ces *ismes* se multiplient, la maladie se répand et gagne du terrain ! *Pasteur* et *Koch* n'ont découvert que les bacilles des corps ; il s'agit de trouver, d'isoler, de séparer ceux de l'âme et de l'esprit... Il viendra un jour, que dans les musées, dans de petits flacons on nous montrera les microbes du paupérisme, de l'anarchisme, du socialisme, du collectivisme, du nihilisme !... On les cultivera comme ceux du choléra et de la rage ; on en fera des solutions et les riches en feront des collections et peut-être des injections aussi !...

Je ne plaisante pas... Je ne vois aucune différence entre la rage et le nihilisme. Il y a dans tous les deux



des microbes. Si quelqu'un il y a mille ans eût parlé des microbes de la rage ou du choléra, on l'aurait pris pour un fou. Et comme en ce temps-là on ne plaisantait pas avec ces fléaux répandus par Dieu, on l'aurait jeté à l'eau, noyé, pendu au gibet...

L'hypnotisme nous réserve de grandes surprises. Toutes ces forces, toutes ces idées, les pensées, surtout les mauvaises... la raison même ne sont que des forces secrètes qui se transmettent, se développent, et se répandent dans des microbes infiniment plus petits que ceux des maladies et qu'on ne parviendra à découvrir, à isoler et à observer qu'après des perfections énormes des microscopes. Mais rien n'est impossible. *Nil actum reputans si quid superesset agendum.*

Rien de fait tant qu'il reste à faire !

« *Age quod agis !* » voilà la devise que tu devais avoir, homme ! C'est la devise que prit un des grands citoyens de la France, un des plus éclairés esprits de notre siècle, j'entends, *Proudhon*. Combien d'années se sont écoulées depuis sa mort ?... Si je ne me trompe il y en a plus de cinquante. Que le monde a changé depuis ! Si on lisait de nos jours sa biographie, on croirait un martyr des temps de Dioclétien, une victime de l'inquisition, un hussite de Bohême !... Quand il fut appelé devant la justice et qu'il tint tête sur la tribune devant tout ce monde des lettres et du droit, il fut surpris de leur effroi, il écrivait plus tard lui-même :

« J'étais un passe-Robespierre, un Ante-Christ ! J'ai vu une jeune et jolie personne de seize ans fuir à ma présence par la terreur que je lui inspirais ; une dame de cinquante ans manquer à une soirée où elle apprit que je devais me trouver ! »...



Pauvre Proudhon ! Que, de ton temps, le monde était encore bon chrétien et naïf ! Comme ces jours semblent un crépuscule en face de la lumière qui nous éblouit et nous... aveugle ! Pourtant ces faits sont bien naturels. La nature suit partout les mêmes voies. Dans le moral ou le physique elle se manifeste de même ; c'est que dans tous les deux elle n'agit que par des procédés similaires, par des matériaux égaux, par des bacilles, microbes, bactéries. Appelez-les comme vous voulez. L'ignorance crée des noms. L'ignorance même de la grande et principale, de la fondamentale maladie qui ronge la société moderne, crée des noms, produit et invente tous les jours de nouveaux *ismes* faute d'une nomination générale. Le monde un jour ne saura qu'une grande maladie physique qui fera disparaître tous ces milliers de microbes. On croit après tant de discussions, de luttes, de batailles sur le champ social qu'on est arrivé à toucher la bête dans sa cachette, dans son obscure retraite. Cette bête n'est peut-être qu'une toute petite bête comme la *pinnotère*, ainsi que les anciens appelaient ce crabe, ce crustacé de l'Océan. C'est cet animal merveilleux qui attaché là sur le sommet de la coquille, la *pinne marine*, comme une sentinelle, garde l'entrée et, sorte d'éclaireur en cas de danger, se précipite pour l'avertir de fermer les portes de sa forteresse.

Oui, derrière le *capital*, ce monstre, sous la *Bourse*, ce Minotaure, il y a là grande bête qui se retranche derrière ces énormes et inattaquables brèches, qui désespèrent les adversaires et exaspèrent la patience des assiégeants !

Quelle est cette bête ? Est-ce encore ce singe hideux



et poilu qui nous pousse et nous étreint continuellement ?... Qui sera l'heureux éclaireur, le vaillant champion qui la découvrira et lui portera à l'improviste le premier coup mortel ?

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Faut-il espérer que nous y arriverons ? Pourquoi non ? Avançons toujours ! Le champ est ouvert, la carrière est libre. Peut-être que l'homme qui écrasera cette bête marchera sur des cadavres... Que sous ses pieds craqueront les os des morts !... Oh ! oui ! Il faut nous y attendre. La voie du progrès est semée de cadavres.

La machine souterraine tourne, tourne, toujours. Elle a besoin d'une huile pour tourner. Cette huile c'est le sang !



LA TERRE

Le sang

Moi singe, je l'avoue mon ignorance, je n'entends rien à vos lois morales, à vos théories sociales. C'est là peut-être la faute d'une mauvaise éducation. Là-bas en Guinée on n'enseigne ni la pédagogie ni la morale, ni la philosophie de l'histoire. Nous sommes plongés, pauvres diables, dans la plus parfaite ignorance.

C'est pour cette raison que nous les singes et les bêtes nous mettons la queue où notre tête ne passe pas, et nous procédons comme dit le proverbe italien par :

Mettere la coda dove non va il capo.

Nous expliquons tout par les voies physiques. Les révolutions ne nous apparaissent que comme de simples résultats d'une mauvaise circulation du sang social. De même *Shakespeare* qui était un singe de génie, ne voyait dans l'amour, ce sentiment si idéal et si noble, qu'une congestion du cœur... Nous essayons de trouver où affluait le sang et où il venait à manquer. Le moral et le physique sont si différents et pourtant si près l'un de l'autre. Les physiologues et les médecins expliquent ces étranges hallucinations dites *unilatérales* par des lésions constatées dans les orga-



nes correspondants et les appareils périphériques qui sont en jeu dans la production de ces phénomènes. Il y a un fil invisible qui joint ces extrémités du monde, physique et morale. Telle essence provoque chez un individu endormi tel phénomène. L'encens lui suggère des idées religieuses et le fait tomber à genoux, tandis que l'odeur de la poudre le fait croire se trouver sur le champ de bataille. Il y a des moments où ces mondes se confondent au point de ne rien pouvoir discerner. Il y a des sentiments qu'on se trouve en embarras à localiser. C'est un mariage si intime qu'on n'en aperçoit qu'une douce et charmante harmonie... Nos sens sont très bornés. La terre même entière avec les mugissements des vents, les tempêtes, les vagues, les bruits des voix et les chants des êtres vivants, avec le tonnerre, les tremblements de terre, les éruptions des volcans avec le fracas des débâcles glaciales et le grondement de tous ses éléments, n'est-elle pas comme un instrument de musique animé, comme une harpe gigantesque dont la symphonie sublime se perd dans le chaos et dont nous ne saisissons qu'un vague et très confus bruit?...

Ouvrez une carte de géographie et remarquez toutes ces nations, toutes ces villes, ces lignes, ces routes, ces chemins ferrés; ne sont-ils pas comme le corps d'une bête, d'un homme, d'un animal, d'une plante? N'y a-t-il pas là des veines, des artères, des tissus, des poumons, un estomac, des intestins? Prenez cette France que vous regardez partout; sur tous vos cahiers, dans vos bureaux, dans vos salles de lectures, jusque dans les « quoi-écrire » des cafés. Regardez ce grand animal que vous appelez nation, cette bête



énorme qui s'étend là devant nous comme un corps disséqué, comme ces chairs écorchées, sanglantes, saignantes, que les bouchers vous étalent chaque jour dans leurs boutiques. Voyez ce grand Paris, ce grand cœur qui bat! N'est-il pas un vrai cœur, un cœur comme celui des hommes avec ses artères, avec sa grande aorte, la ligne P. L. M. qui porte le sang et l'âme continuellement de Paris à Marseille, a ses pieds là-bas qui sont plongés dans l'eau froide de la Méditerranée, mais qui se réchauffent sans relâche, jour et nuit par ce grand cœur qui bat toujours?

Voilà la curieuse géographie qu'on enseigne chez nous aux enfants des singes infortunés! Chez vous on dit tout ceci dans des images poétiques pour revêtir les objets froids, ces lignes sèches des cartes d'un peu de chair et pour les rehausser de ces couleurs apprêtées sur la palette abondante de l'imagination. Chez les singes tout ceci c'est une croyance, une véritable conception du monde. Pourquoi en vérité la nation ne serait-elle pas une grande bête?

Est-ce que les *cellules* qui sont dans les tissus de l'homme ne forment pas toutes ensemble cette nation que vous appelez *le corps humain*? Visitez un de ces jours d'hiver *M. Duval*, qui doit en savoir quelque chose, priez-le entre deux bonnes tasses de thé, qui vous éclairciront les idées et vous feront disparaître les brouillards de l'égoïsme humain, priez-le donc, de vous expliquer ces petites machines, leur vie, leurs luttes, leurs histoires, leurs constitutions. Je vous assure que vous vous amuserez beaucoup... Vous verrez qu'après tout ce n'est pas l'homme seul qui vit sur l'écorce mince de cette terre; que peut-



être lui-même est aussi invisible que ces animalcules dans des chairs qu'il ne voit pas. Est-ce que *la Terre* ne serait pas une grande bête, elle aussi?...

La terre-animal.

Voyez ce Paris comme il apparaît tout à fait semblable à un cœur! Et Londres et Berlin et Rome, Constantinople, Vienne, Pétersbourg, New-York, Chicago? Une grande bête telle que cette Terre, que nous sommes à peine parvenus à connaître depuis sept mille ans qu'il y a des hommes lettrés, une bête si énorme est-ce qu'un seul cœur lui suffit? Les mêmes lois qui produisent chez l'homme, chez tout animal, tous ces phénomènes d'hypertrophie ou d'anémie, de surabondance ou de manque de sang, ne seraient-elles pas rigoureusement en vigueur pour cette grande bête même que nous appelons Terre? N'a-t-elle pas aussi, elle, sa peau, ses cellules, ses tissus, ses organes, ses cœurs, ses intestins, sa circulation, son sang, ses microbes, ses poumons? La mer, le grand Océan ne sont-ils pas des véritables poumons qui respirent, qui purifient le sang des veines, qui purgent cet élément vital, qui passant de nouveau par le cœur se répand dans les artères comme une sève pure et nutritive pour apporter dans les cellules les plus éloignées et les tissus les plus petits et les centres les moins grands la chaleur, le mouvement, la vie?

Vous dites des comparaisons que tout cela? Peut-être... peut-être avez-vous raison, peut-être les sin-



ges n'ont-ils jamais vu clair, mais qui sait ! C'est l'avenir qui jugera qui des deux est dans la vérité.

La terre anémique.

Ainsi que les races, les hommes, les bêtes et les plantes, la terre même se dégénère et dépérit après une grande civilisation. L'Égypte, l'Asie Mineure, la Grèce, les îles de la Méditerranée, ne sont-ce pas les plus éclatantes et tristes à la fois, échos de la dégénérescence, de la fatigue, de l'anémie qui s'empare d'elles ? Est-ce dans le sang du juif de n'avoir pas une patrie ? La patrie ainsi que la religion sont des sentiments enracinés dans toutes les races humaines. Non ! Le juif abandonne son sol natal, la terre de ses ancêtres, pour chercher ailleurs la richesse, le bien-être et l'argent. Elle a donné trop depuis des milliers d'années. La Syrie, la Judée, toutes ces contrées de l'Asie Mineure sont réduites dans la stérilité ; elles sont surmenées, anémiques. M. *Anatole Leroy-Beaulieu*, dans une étude fort intéressante sur les *Juifs et l'antisémitisme*, nous démontre avec toute l'évidence cette tendance des juifs vers les terres vierges et nouvelles. Ils courent tous vers l'Occident et vers l'Amérique surtout.

« Ce n'est pas vers l'Orient, dit-il, et les arides collines de Judée, que sont tournés les yeux de nos israélites d'Occident. Même dans les sordides juiveries russo-roumaines, la masse regarde moins vers la Syrie que vers les pays du soleil couchant ; aux terres épuisées, aux populations appauvries de l'Asie, le juif préfère les riches campagnes de l'Amérique. »

7.



Voilà d'où dérive ce cosmopolitisme des sémites ; voilà pourquoi ils circulent comme une fausse monnaie parmi les nationalités les plus variées du monde pour s'en emparer des richesses et des gains des Bourses.

Et ce qui arrive aux juifs commence à se faire jour maintenant chez les Grecs. Ils ont toujours parcouru le monde comme des experts et habiles commerçants. Du temps d'Homère déjà la *Piraterie* était une profession honnête et qui n'apportait pas affront. La nature, ces côtes, où ne croît que la vigne et l'olivier avec son feuillage argenté, les y poussaient, les contraignaient au pillage. Mais cette pauvreté, cette stérilité du sol, s'aggrava depuis à un degré surprenant. Qu'on pense à toutes ces catastrophes, à tous ces incendies, les dévastations, les ruines, les dégâts qu'a causé le défilé sauvage et barbare de tous ces arides conquérants qui ont pendant des siècles passé par là ! C'est un miracle s'il y reste encore de la terre sur les montagnes et de l'eau dans les rivières !...

L'œuvre de la nouvelle Grèce est immense ! Il s'agit de refaire toute une contrée. On n'y trouva après la guerre de l'Indépendance que du sable trempé de sang ! Et c'est dans ce moment qu'*Edmond About* s'y rendit pour ramasser des beaux mots, des picoteries et des traits de charge pour égayer et divertir les gens des cafés de Paris et les grisettes des boulevards !... C'est très mal rire que de rire aux dépens d'une martyre !

Il devait découvrir sous la cendre l'étincelle de la vie, sous le sable le germinal de la nouvelle floraison... Il y a même là un phénomène bien singulier à



constater. C'est la persévérance de l'homme-enfant près du chevet de sa mère expirante, à la sauver, à la conserver à la vie. La terre grecque mourait, mais les hellènes ne voulaient pas qu'elle mourût. C'est là un combat, une lutte surhumaine contre la Nature ! Le juif abandonne sa mère moribonde et fuit pour se nourrir au sein des contrées lointaines. Le grec ne se résigne pas à laisser cette sublime mourante, qui a tant de feu encore dans les yeux!...

Si on parcourt la Syrie, l'Égypte et la Grèce, on sent à tout pas la stérilité et l'appauvrissement du sol. Tous les voyageurs de Grèce sont frappés tout d'abord par cette grande *aridité* de ses montagnes !

Certes dans l'antiquité partout il y avait de grandes forêts et des plantes. Tous ces lions que nous décrit Homère n'étaient pas la fiction de son imagination, non plus le fameux lion de Némée qu'Hercule avait réussi à vaincre et de faire de sa peau sa toge de héros.

Les lions disparaissent quand de grandes villes se fondent et les bêtes fauves ne trouvant plus d'asile dans de ténébreux et obscurs bois s'enfuient, se dispersent et peu à peu dépérissent, et un jour disparaissent entièrement. Le sable vient s'étendre là où jadis florissaient des roses et des jasmins. Le sable c'est la mort, c'est la cendre, la dernière relique de la vie !

La destinée du Sahara se réserve à plusieurs autres contrées. La terre se refroidit comme l'homme mourant. La mort s'empare d'elle progressivement, lentement, sans conscience.

L'Orient est mort depuis longtemps. Les fumées et les flammes qu'on y voit par moment ce sont des vol-



cans. Les bruits qu'on entend par intervalles sont des tremblements de terre. — L'Occident résiste encore, mais tôt ou tard il va rendre aussi l'épée.

La nature lasse et délassée ressemble dans ces pays comme à la vertigineuse danseuse de l'Opéra à la folle fée des ballets qui le matin pâle et exténuée se laisse emporter par le sommeil, et toute gantée, décolletée, fardée et avec le rire aux lèvres et l'extrême fatigue sur la figure, tombe comme un corps inanimé sur son lit de soie !

L'aurore a beau jeter sur cette figure livide sa pourpre et ses lueurs roses... malgré cette pourpre et ses rayons vermeils la fatigue et l'anémie rongent le corps de la riante danseuse !... Folle danseuse, la race latine elle-même dit son dernier mot par la bouche riante de la France ! Le Nord, ce Nord aux sinistres sourcils, au front nuageux et froncé, au nez brûlé par le froid, frappe à la porte, gronde et menace d'abattre la forteresse où si longtemps folâtrait ce papillon gréco-latin !... C'est le *Nord-Singe* qui réclame ses droits ! c'est la Russie !

Ce spectacle navrant et brillant à la fois, que se réserve l'avenir, me fait rappeler cette image si belle des *Trophées de M. de Heredia* :

« Le quadrigé céleste à l'horizon descend
Et voyant fuir sous lui l'occidentale arène,
Le Dieu retient en vain de la quadruple rène
Les étalons cabrés dans l'or incandescent.
Le char plonge... La mer, de son soupir puissant
Emplit le ciel sonore où la pourpre se traîne,
Tandis qu'à l'Est d'où vient la grande nuit screine,
Silencieusement s'argente le Croissant »



La Russie monte.

Hélas ! L'Est et l'Ouest ont eu l'or, le génie. Le Nord a le nombre. Et le nombre c'est le sang, et le sang ce sont les enfants qui font des soldats et les soldats sont les armées, qui font les conquêtes !...

Quand on vient de la Russie en France on est frappé de la pâleur des hommes qu'on rencontre. Là c'est la chair rose et épanouie ; c'est la fraîcheur, la vie, les muscles développés, les formes pleines. Ici c'est la pâleur, la nervosité, la débilité, les mouvements spasmodiques, la luxure, la lascivité des femmes, la faiblesse, la défaillance, la dégénérescence. La vie de Paris est plus éclatante, mais cette vie est apparente, elle est fausse, alcoolisée. C'est la vie que donne la morphine, l'éther, le vin spiritueux. C'est la vie de la nuit, de la lumière électrique, des salons éclairés aux mille becs de gaz ; c'est la fièvre, la fantasmagorie, le vertige des sens, l'imagination dérégulée sans frein qui emporte et entraîne tout !... C'est la vie de l'esprit !

Le génie qu'on y voit, que possède en un si haut degré la race gréco-latine, ne doit point nous illusionner. Le génie ne réside que dans des organismes dégénérés, faibles, déréglés, débiles. Les races de génie ne sont pas les plus fortes. L'esprit tue la chair ; la pensée se développe aux dépens de la force organique. Ni les Juifs, ni les Grecs, ni les Italiens de la Renaissance, ni les Français du XVII^e siècle, ni les parisiens de nos jours, ne sont les hommes forts, les redoutés,



les *boxers* et les athlètes incomparables des sports et des palestres. Ne me parlez pas de leur héroïsme et de leurs victoires dans les guerres. La victoire s'emporte par l'enthousiasme et par le génie militaire. L'exaltation, le fanatisme, le patriotisme, l'emportement sur le champ de bataille sont des sentiments qui s'expliquent mieux dans les conférences de M. Charcot que dans les écoles militaires. Les hommes hystériques ont des forces latentes, qui peuvent dans un moment donné se manifester et faire de ces hommes de véritables athlètes, d'Hercule invincibles.

Les barbares qui n'ont pas de génie ni d'hystérisme, qui ne s'épuisent pas le cerveau, ont la force musculaire et la virginité de la chair. Les Russes ne sont ni très intelligents, ni une race très géniale, ils n'ont rien découvert, rien créé de grand. Mais les Russes montent, les Russes fourmillent sur la terre, les russes s'ils ne créent pas de grandes œuvres, ils créent des hommes. Ils produisent des enfants; les Russes sont le peuple le plus *prolifique* et peu à peu s'étendant comme une tache d'huile, couvriront un jour la terre entière, l'embrasseront, l'étoufferont, et sous leurs pieds s'écraseront tous les faibles rejetons de petits arbrisseaux!

Les Russes montent, ô latins ! Rends le sceptre, ô vieux singe décavé et ramolli des Alpes, des Pyrénées, des Apennins et des Balkans !! A chacun son tour.

La terre c'est le grand Restaurant. Payez votre addition, ô Latins aux estomacs surmenés, ô dyspeptiques philosophes, et cédez votre place à l'ours affamé qui veut se rassasier, car le froid est trop rude chez lui et il ne peut résister avec un estomac vide. *L'ours, dit un proverbe oriental, ne danse pas quand il a faim...*



Il lui faut de la graisse, du lard, des choses grasses, bien réchauffantes. Il lui faut du porc, du cochon, il lui faut de « *Scheinshaxen* » dont la cuisine allemande regorge. C'est là qu'il trouvera sa première pâture. En France ils ne trouveront rien à manger ces ours du Nord. Il n'y a que des sauces, des « *nids d'hirondelles* », des « *coulis japonais* », de « *moka* », des glaces, des raffinements, des parfums, des vins délicats, des desserts et des pâtisseries extra-fines; mais c'est là pour égayer un estomac de loup et des bêtes affamées! En Allemagne! Voilà *le plat de résistance*, ô Nord affamé des Ourals et de la Vistule! Voilà ton affaire!

Le Nord-singe.

La nature réclame ses droits, le singe oublié, méprisé, bafoué, vilipandé, remonte, se relève et montre de nouveau sa gueule et sa barbe hideuses.

Le singe qui hait la lecture, qui maudit l'esprit, qui méprise la philosophie, qui renverse par sa queue les encriers et écrase sous ses pattes les plumes!...

Le singe qui ressemble au renard est l'ennemi des plumages et des plumes d'oie... Ils ne sont beaux ces gens du Nord, ces russes, ces scandinaves, ces finlandais, ces cosaques. Les lignes des races latines, les lignes serpentine sont des chiffres hiéroglyphiques pour ces paysans aux visages carrés, aux figures boursoufflées, avec des mains rudes, gonflées et pleines de durillons à cause de leurs besognes des laboureurs et des semeurs. Ils traînent la charrue ces russes-là. Des temps les plus reculés c'est le Pont-Euxin qui donne



le blé aux Athéniens, c'est la Russie qui alimente les peuples de l'Occident et du Midi avec ses riches et abondants greniers.

Ce Nord qui longtemps dormait se redresse et redoutable ours enjambant par arpents la terre, va la posséder et la maîtriser toute tremblante et humiliée sous ses pattes ! L'Orient a brillé, l'Occident aussi. De nos jours ce sont les Anglo-Germains qui tiennent les sceptres du monde. L'avenir c'est aux Slaves. Le soleil a mis bien du temps à fondre les neiges, mais une fois fondues, ils vont couvrir et noyer la terre entière.

Le nouveau-sang.

Quand Rome tombe vous dites : voilà la dépravation, la corruption, la pourriture qui a rongé ce géant ! Nous disons : Voilà que le cœur de cette bête « la Terre » avait absorbé tout le sang de l'humanité, que ce sang se corrompait là-dedans, la circulation devenait toujours de plus en plus embarrassée, et voilà un jour que ne pouvant plus fonctionner, travailler et accomplir la circulation, voilà que sourdement ce cœur éclate en mille morceaux ! Et ce mauvais sang qui avait commencé à se décomposer, a débordé et s'est répandu sur toute la terre pour laisser sa place libre à un nouveau sang plein de vitalité et sain.

Voilà alors *l'inondation des peuplades barbares* ! J'avais vu des filles malades, gravement malades. Leur teint était blême et pâle ; à peine une nuance de rose apparaissait sur les joues décharnées et creusées.



Leur bon tempérament à l'aide d'une thérapeutique raisonnée a réussi à écarter le danger et à sauver ces êtres fragiles de la faux de la Mort.

J'ai vu depuis ces mêmes filles à la promenade dans les concerts, dans les bals. On ne les reconnaissait plus. Quelles couleurs sur les joues ! Quel teint de rose, quels éclairs dans les yeux, jadis si mornes et si livides ! Quel épanouissement dans tous ces corps si fanés, si exténués, de ces moribonds d'antan ! La médecine nous explique avec une netteté parfaite ces phénomènes. Lorsqu'il s'agit de la Terre, pourquoi ne suivez-vous pas les mêmes voies, les mêmes procédés d'explication et vous vous perdez dans des termes métaphysiques, vous parlez de morale, des mœurs, d'idées de religion ? Le fait est pourtant si simple, si évident !

La nature, de même que dans ces corps malades, le virus qui corrompait les tissus et ramollissait les organes, une fois écarté, reprend avec toute sa force, et même d'après les lois mécaniques, avec une force accélérée à cause de l'obstacle qui la tient si longtemps en échec, et remplit rapidement tous les organes d'une nouvelle sève, avec des matériaux qui portent toute la vigueur et la virginité encore de leurs éléments. Ce sont les mêmes lois auxquelles obéit cette jeune malade, l'*Europe*, dont les organes n'étaient que tout jeunes encore et qui pleine de vie et de force s'élançait dans le progrès et dans la civilisation. Elle reçoit à pleins poumons ce nouveau sang qui vient comme un torrent se fondre dans ses artères, circuler dans ses veines, se répandre dans tous ses tissus, ses organes, ses membres ! Voilà le miracle de la *Renaissance* ! C'est la jeune fille malade qui toute jeune encore, une fois



le danger esquivé et le sang vénéneux expulsé, reprend ses forces avec plus d'avidité; et la vie se reconstitue chez elle beaucoup plus largement.

Les barbares.

Ils ont le sang, eux, les barbares. Vous n'avez que le progrès. L'homme savant c'est l'homme physiquement *manqué*. Il lui manque le sang. Les sauvages ne sont pas des érudits, ni des raffinés. Ils ne boivent ni ne lisent autant que les civilisés. Les corps des races blanches sont fatigués; il leur manque le sang. Une nouvelle inondation des barbares ne serait pas hors de toute probabilité. Un jour on verra de nouveau ce spectacle dont l'empire romain a déjà été le triste témoin et spectateur. C'est la loi inéluctable de la Nature. C'est un corps que cette grande Terre, un petit animal isolé dans le système solaire, un grain de sable dans la nébuleuse de la voie lactée, à qui appartient, comme un tout petit clou, notre soleil, un rien, un microbe, un atome invisible dans le chaos où voltigent et planent des millions d'autres nébuleuses!... Ce géant et nain tout à la fois, la Terre, ne peut vivre, du moment que sa circulation vient d'être arrêtée, choquée, heurtée dans son cours, pendant sa marche régulière... Voilà alors des révolutions, des égorgements, des asphyxies de quelques membres au profit des autres qui s'atrophiaient depuis longtemps : voilà alors des torrents de barbares, qui ne sont vus de loin, d'une autre étoile que des microbes qui s'écoulent, qui se fondent comme un fleuve pour remplir les vides,



fortifier les côtés faibles, soutenir les parties qui se plient, comme une armée de réserve !

Et chose étrange ! Ces barbares comme obéissant à une force supérieure, comme ressentant leur salutaire destination, au lieu de lever les armes et de mettre le feu aux croix du crucifié, tous par une suggestion suprême de la mère nature, s'inclinent et jetant en bas leurs boucliers, leurs lances, leurs peaux d'ours et leurs flèches enduits du venin des serpents, plient le genou et entonnent un air de soumission et de respect profond en l'honneur de ce symbole sublime de la Fraternité des peuples ! Phénomène singulier mais phénomène physique. Ce sang que portaient ces barbares dans leurs veines n'était-il pas destiné à reconstituer ce moribond ? Cette nouvelle force qui venait de si loin n'était-elle pas appelée à raffermir et fortifier ce phlétique monde romain ? Comment donc combattre cette autre force suprême, ce torrent du spiritisme que l'on appelle *Christianisme*, lorsque tous les deux étaient appelés à agir de concert, à coopérer, à collaborer dans la production de cette nouvelle génération, de l'homme moderne, de l'homme chrétien ? Le sang et l'esprit venus des deux côtés opposés de l'horizon, comme deux fluides électriques des deux pôles contraires, se sont rencontrés, mêlés, unis, et de leur fusion après une gestation séculaire, après une fermentation si longue, si obscure, si latente, est sorti enfin ce précieux métal, cet or que nous appelons *dix-neuvième siècle* !...



Le christianisme.

C'est le spiritisme. (Nous avons encore des *ismes*). Au fond il n'a été qu'une très grande réaction. « *En bas la chair ! en bas le domaine des sens ! en bas la nature !* » Voilà les cris de cette religion. Une lutte contre la nature, lutte abominable pour d'autres temps, pernicieuse pour nos jours, funeste pour les générations modernes ; salutaire, favorable, sacrée, sublime pour ces temps reculés, pour ces mœurs barbares, pour ces corps corrompus, pour ces âmes pétries de cruauté, pour ces têtes vides du temps de la décadence romaine ! C'était un souffle céleste sur cette terre couverte d'épaisses croûtes de gale morale, sur ce sol de l'Europe durci sous ces pieds rudes, sous les soles des *procuratores Augusti* qui parcouraient les provinces et les campagnes sous les ordres des *pro-prætores* et des *censores* et des Empereurs même, pour toucher les *decima*, la dîme des produits en nature, ou le *stipendium* et le *vectigal certum*, qui s'augmentent de jour en jour !...

C'est alors que les peuples ont poussé ce cri mémorable « *Montons au Calvaire !* » Quelle résignation, quelles mœurs vraiment sublimes, que de cette époque où l'on était plus avant enfoncé, enseveli, noyé dans la boue !... Et la *CROIX* là-haut sur le calvaire, qui est apparue soudainement comme un soleil, soleil bienfaiteur pour ces temps de pourriture physique et morale, qui vient ranimer le moribond, lui souffler la vie, lui inspirer l'amour de l'âme, de l'idée, de l'esprit, et la haine, le mépris de la chair !...



Cette chair qui est le singe, la nature, qui constitue la vie et le véritable progrès des espèces, avait le virus en elle, et c'est dans la mortification et la flagellation volontaire que désespérée elle alla chercher le salut. Elle demanda à la mort la vie, aux ombres la lumière!... C'est après les ravages de la peste noire en 1349 qu'apparaissent les *flagellants*. La nature malade, empoisonnée se procure elle-même pour se guérir les herbes vénéneuses...



LES TEMPS MODERNES

La chair.

Oui ! La chair qui a créé *Vénus de Milo*, la chair qui a fait *Hermès de Praxitèle*, la chair qui a créé les déesses immortelles du Parthénon, qui a produit tant de chefs-d'œuvre sculpturaux ; cette même chair à la vue de la Croix se décompose, se dérobe, s'évapore, s'éteint !... Avec le lever de la nouvelle Religion coïncide le coucher de l'empire du corps ! L'esprit prend le dessus ! Dorénavant l'homme doit mépriser sa chair, mépriser ses os, ses veines, ses artères, se mépriser lui-même ! Maudire sa bête, l'animal qu'il cache sous son habit, maudire le singe qu'il couvre sous sa peau, qu'il tenait là en cachette et le couvait en le traitant avec les soins les plus complaisants, le dorlotant comme un enfant gâté. Désormais :

« Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu ;
L'esprit retourne au ciel, dont il est descendu. »

Alors commencent ces tourments corporels, ces avilissements de la chair, ces martyres, ce mépris du sang versé et l'amour de la mort... On les persécutait, il est vrai, les chrétiens. Mais d'autre côté n'y avait-il pas aussi de leur part, une recherche du martyre, un désir d'être sacrifiés, un penchant à être crucifiés et



maltraités comme lui là-haut, l'Homme-Dieu, le sublime Sauveur ?...

Les romains n'avaient qu'à tendre les bras pour ramasser les victimes. Elles se donnaient elles-mêmes ; elles entouraient les échafauds, les gibets, les potences, les croix... Plusieurs fois les assistants d'une pareille scène effroyable, au lieu de se rétracter, d'avoir le frisson, au lieu de tenir fermées les lèvres, s'exhaltaient, protestaient, voulaient être eux-mêmes sacrifiés, désireux de cette mort glorieuse !

C'est surtout les chroniques des martyrs d'Angleterre qui abondent en pareils phénomènes. Peut-être ne faut-il pas les plaindre ? L'histoire est sage, mâle, héroïque lorsqu'elle raconte la mort de Léonidas et de ses 300 héros. Elle est héroïque quand elle raconte la mort de Socrate, la mort de Jeanne d'Arc, la mort de tant de vaillants défenseurs de leur foyer... Pourquoi se laisse-t-elle fondre en larmes comme une faible femme, pourquoi devient-elle sensible et pousse-t-elle des cris de colère et des malédictions lorsqu'il s'agit des sacrifices des chrétiens ? Leur vertu ne fait que diminuer et s'affaiblit sous ces cris, ces plaintes et ces protestations !

Non, ces victimes n'étaient pas des victimes. C'étaient des héros ! ils ont couru tous à la mort ; ils sont tous montés au Calvaire d'un désir spontané. C'était pour eux le désir sacré que cette persévérance dans la mortification, c'était leur mot d'ordre « *demeurer sur le Calvaire !* » On ne les forçait presque pas. Ils se laissaient prendre. Tel est l'esprit de cette religion. L'antiquité ne connaissait pas les cloîtres et les monastères. Pour eux la mortification n'était considé-



rée que comme un crime. S'enfermer dans les déserts, loin des hommes, dans les pays inhabitables, sur les sommets des montagnes pour tourmenter le corps, pour se priver de toute jouissance, pour blesser, maltraiter et cicatriser cette belle chair humaine qu'ils adoraient, qu'ils regardaient comme le plus précieux don, comme la cire, dont l'esprit peut produire des chefs-d'œuvre !

Voilà des idées étranges pour ces hommes de l'ancien régime, voilà des mœurs inconnues pour eux, qui élevaient des temples à Vénus, à Cérès, à Junon, à Bacchus, à toutes les forces créatrices, à toutes les divinités de la fécondation !

Quels contrastes d'idées et de mœurs ! Quelles luttes bizarres et terribles à la fois !

Une force secrète les poussait tous à la mort. Le fanatisme du sacrifice s'emparait de toutes les âmes.

Une mystérieuse voix les inspirait et les exaltait dans cette lutte contre la chair, contre la vie même. Cette voix n'était autre que le cri infernal de la nature qui voulait écarter les cadavres qui empêchaient les roues de son colossal char à avancer dans la route du progrès ! Ce sang répandu à flots des martyrs chrétiens a purgé les ornières et nettoyé le chemin. Il a pu dès lors reprendre sa course en avant. Ce quadrigé splendide qui a été forgé avec l'or des mines antiques, avec les métaux précieux des temps passés, et travaillé par des mains d'immortels forgerons, tels que Socrate et Platon, portait une Déesse calme et sereine, mais grandiose et éblouissante.

Les peuples se prosternèrent, les barbares tombèrent à genoux, les chrétiens découvrirent leurs têtes, et les



rois, les empereurs et les grands de la terre descendirent du haut de leurs trônes pour la saluer de près.

Le char avança. La grande déesse sourit doucement et de sa main droite élance sur les foules prosternées un faisceau de rayons...

Cette déesse; c'était la *Grèce* !

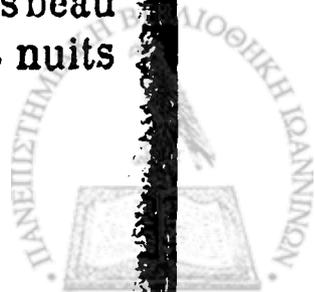
Sous sa pourpre royale elle cachait ce singe méprisé et banni qu'elle emmenait en triomphe de nouveau sur la terre, qui dans un moment de délire, d'exhaltation spirituelle ne voulut pas de lui... La chair si longtemps mortifiée, baffouée, fustigée sur les croix, sur les calvaires à coups de verges revenait rajeunie pour créer de nouveaux chefs-d'œuvre sous le souffle des génies de Raphaël, Michel-Ange, de Rubens, Murillo et Rembrandt !...

La Grèce.

Mère des sciences, mère chérie des arts ! Soleil fécond qui a donné la lumière aux peuples ! C'est toi qui es le Prométhée lui-même, toi patrie de tous les peuples civilisés, qui pour avoir osé arracher au foyer céleste la torche lumineuse du progrès, qui, pour avoir réussi à voler le feu sacré de l'Olympe des Dieux, a été condamnée aux chaînes et traînée sous le joug pendant tant de siècles ! Aucune nation ne l'a égalée dans le domaine des arts, aucun peuple comme toi n'a aimé, adoré et réalisé même, L'IDÉAL. Le monde après tant de siècles, après tant de progrès accomplis dans toutes les sciences, les arts et les métiers, après tant de génies qui éclairent son nouveau firmament et jet-



tent leurs rayons dans tous les siècles passés, le monde que tu as connu jeune, enfant encore, adolescent plutôt, ce monde que tu as laissé, quand tu expirais, ô sublime mère, à l'âge d'un éphèbe, pareil à ceux que tu couvais dans tes palestres, ce monde vieilli déjà, avec des neiges sur la tête, avec des mains raidies et la peau ridée, les yeux enfoncés et éteints, le dos courbé et décrépité malgré ses richesses, ses palais somptueux, ses enfants nombreux, ses filles richement dotées et dispersées de tous les côtés de l'horizon, malgré sa sagesse, ses lumières, son bien-être, son aisance, son luxe, ses maîtresses qui le flattent, ses *Clowns* qui l'égayent, ses Triboulets qui le font rire aux éclats, le monde actuel, ce vieillard vénérable et fou, triste et gai, ce penseur morne avec des rires et des larmes, n'est que le malheureux *roi Lear*, le superbe et grand roi maniaque qui devant ta jeunesse toujours virginale, ô Vestale sacrée des temps éloignés, chaste Antiquité hellénique, se fond en larmes de pénitence et sent ses membres frissonner d'un charme inouï ! Ce vieillard, ce monde, roi des temps modernes, ressent une douleur poignante qui lui perce les entrailles et lui bouleverse le cœur et l'esprit, car il reconnaît que malgré tous ses trésors, tous ses plaisirs, tous ces triomphes il est trop vieux, trop décrépité, trop âgé... O cette virginité, ce chaste regard de Diane, ce front sublime et ces lèvres riantes d'Hermès d'Olympie, de ces éphèbes qui marchent comme des filles et ces vieillards de la procession de Panathénées, qui sourient comme des enfants, cette chasteté le monde ne la reverra jamais ! plus jamais ! Cette virginité humaine *vixit* !... Tu as beau rire, t'égayer dans les théâtres, danser, passer des nuits



d'orgie et folâtrer comme une hétaire de l'antique Corinthe, ou comme un jeune adolescent, tu as beau porter des pourpres, de riches vêtements, des rubans qui éblouissent les yeux ! Tes couleurs ô monde, ne sont que le fard et le plâtre, tes rires ne sont que des spasmes nerveux, tes joies ne sont que des contractions hystériques, les orgies et tes gaietés ne rappellent que la *danse macabre* !... Est-ce la mort, le cimetière, ou bien la vie, les danses, les fêtes de ce siècle, de ce monde, qui t'ont inspiré ce sublime chant funèbre, Saint-Saëns, enfant chéri des Muses gauloises ?...

L'alcool.

Le vieillard, dont les coffre-forts sont pleins d'or et regorgent de bank-notes, ce vieillard, richissime banquier ou grand seigneur, qui ne se prive de rien et fait sonner ses écus d'or, c'est en vain qu'il se croit heureux à l'apparence du vrai bonheur ! Au fond de son être il sent par moment une piqûre qui le brûle, il sent son cœur saigner à la vue de la jeunesse folle et gaie, à la vue de ses joues roses et de ses lèvres qui détestent le fard et que la nature seule colore. Oh ! Quelle mauvaise humeur, quelle secrète rancune ne le prend-il pas quelquefois devant cette fraîcheur d'une jeune fille qui ne le regarde pas, qui ne se soucie pas de lui, qui se moque de ses millions, quand son cœur bat pour un jeune !...

De même le monde a passé par là ! Ce temps ne reviendra plus. *L'alcool* ne rend pas aux corps la virginité ni aux âmes la candeur ! *L'alcool* ! Voilà le



monstre qui se cache sous les roses! Voilà l'épine empoisonnée qui pousse sous les fleurs de votre civilisation!... *L'alcool!* Voilà le serpent venimeux, la couleuvre, que nous avalons au lieu des sources candides, cristallines, pures et chastes dont s'enivrait le monde antique.

Le poison a remplacé le nectar. Le « petit verre » a succédé à la coupe de l'*Ambrosie!* C'est à la source de Callirhoée qu'Homère a bu avant d'écrire son Iliade; c'est aux cabarets, aux débits des boissons, dans la petite boutique de la ruelle des Noyers, que Musset entraît pour exciter sa verve et stimuler les forces créatrices de sa pensée!... Voilà les deux civilisations! L'homme moderne naît avec les rides au front, avec les fatigues et la courbature dans les membres. Il vient dans le monde brisé, cassé, vieilli. Lorsqu'il a atteint les vingt-cinq ans il est déjà blasé. Il a tout vu; il sait déjà tous les mystères de la vie. La plupart de ces aptitudes, de cette expérience, sont chez lui héréditaires. L'expérience n'est à la fin qu'un microbe elle aussi. Remarquez cette précocité énorme des enfants de votre temps! Ils vous parlent d'un ton d'homme âgé. Cet air déplacé vous énerve, ces grimaces d'un âge avancé sur une figure sans moustache vous paraissent ridicules! Voilà des jeunes hommes qui n'ont aucun scrupule, aucune pudeur, qui ne rougissent plus; et qui « *s'embêtent* » de tout en ce monde.

La jeunesse.

Oh, l'on entend ce mot partout: « *Je m'embête!* » Du matin au soir. Le soleil, les oiseaux, les arbres, l'eau



qui coule l'*embéte*nt horriblement!... de même qu'une jeune fille candide qui n'a pas l'air cocotte... La campagne, la poésie, les classiques, Homère, Pindare, Tacite, le font mourir d'ennui... il se moque de tout. Quel scepticisme que celui de la jeunesse contemporaine! Elle veut rire à tout prix. Si elle n'a rien qui l'égaye, elle vous enfonce le chapeau jusqu'aux oreilles et voilà de quoi rire jusqu'au soir. La cigarette, les liqueurs, l'absinthe, la bière, le bock, les grisettes, sont les idoles du parisien. Un énorme cigare, quelques cicatrices et contusions faites par l'épée ou le sabre sur le visage, et qui ont plutôt l'air d'égratignures de chat, une pose, quelques dizaines de titres sur la carte de visite; surtout le « *säufen* », de la bière buë par litres d'un trait sans reprendre haleine, voilà le suprême bonheur de l'étudiant Allemand! voilà le « *Studentenleben* » de la jeunesse dorée de Leipsig, de Bone, de Munich et de Dresdes. Et les Anglais? On ne peut pas les aborder ceux-ci. Ce sont des bêtes fauves. Leur plus noble préoccupation, c'est la gymnastique en plein air; mais que Dieu vous en garde!

Gymnastique brutale où l'on se bat, où l'on saigne, où l'on doit se considérer heureux de n'y laisser aucun membre... Cet exercice qui au lieu de les ennoblir les rend plus maussades, plus égoïstes. Ils font un cercle, ils ôtent leurs vestons, se dévêtissent pour nous montrer leurs muscles avec ce snobbisme insolent des descendants des Normands. Alors vous vous souvenez des Français et des Allemands et vous retournez chez eux pour retrouver au moins un rire factice, pour vous égayer d'une coupe de vin de Champagne



ou d'une choppe de bière. Là au moins l'image riante de Bacchus et de Gambrinus, ou encore de la belle Cypris vous réchauffent, tandis que le froid des brumeux champs du *cricket* vous glacent le cœur et les membres.

C'est çà la jeunesse dorée dont vous parlez chaque jour? Et pourtant cette jeunesse-là peut-être qu'un jour ou l'autre elle va résoudre de grands problèmes; peut-être que les rudes jours de crises sociales que nous passons exigent des rides sur les fronts et une humeur froide. Ce n'est plus une fougue, un emportement qui se rendront maîtres des circonstances. C'est la raison froide, les caractères calmes qui décideront des destinées des peuples; Napoléon dans sa jeunesse était froid et mélancolique.

Lui n'a répondu qu'au sourire de la fortune...

Lui.

C'est son nom ! Qui est-ce que ce LUI ? Il y a tant de génies. Est-ce Aristote, Thémistocle, Pindare, Périclès, Pompée, Auguste ? Est-ce Bismarck ou Gladstone ?... Eux, ils ont tous leurs noms, les poètes les ont chantés ou maudits par leurs noms. Est-ce peut-être Lamartine, Hugo, Goethe ou Schiller ? Comment ?... Ni Kant ni Hegel ni Spinoza non plus ? Ni Alexandre le Grand qui se proclama le Dieu Ammon ? Ni César encore qui conquiert la Gaule et la maria au grand sceptre de Rome ? Qui est donc ce *lui* qui a méprisé tant de noms pour revêtir ce simple et pauvre pronom ?



— Lui... C'est *Napoléon*!

Jamais poète n'a trouvé un mot plus humble et plus commun pour parer un héros : Victor Hugo ramassa ce métal méprisé et le mit sur le casque de son Achille dont il éla t l'Homère. Là sur le crâne d'un géant cette matière mesquine, ce caillou, qu'on foulait aux pieds, brilla comme le diamant le plus rare de la Terre! Jamais pronom n'a servi pour une si riche parure. Jamais pourpre de roi n'a été plus ordinaire et plus simple! *Lui*, c'est un drap de quelques sous l'aune qui sur les épaules d'un géant comme Napoléon devient la pourpre la plus précieuse du monde.

Et ce singe Napoléon quelle ombre ne projette-t-il pas sur la terre et de quelle lumière n'éblouit-il pas encore les yeux des historiens! On n'écrit pas sous la lueur du soleil; on s'aveugle...

Il ne faut pas enfoncer trop le scalpel. Je craindrais dans ce cas que la Vénus de Milo n'apparaisse un vrai laideron!... Cratine aussi trouvait la tête de Périclès fort ridicule. Il faisait même rire les gaillards d'Athènes par cette étrange comparaison de la tête de l'amant d'Aspasie avec les racines de l'oignon, en l'appelant « *συνοκέφαλος*; » (*tête d'esquille*). Périclès cependant dérobaît ce défaut sous son casque comme Napoléon sa petite taille sur son beau coursier.

Ne regardez ces géants que du faite des siècles qu'ils dominant. Leurs pieds touchent les crêtes des montagnes. Les fourmis seules parcourent leurs corps et trouvent qu'il y a des défauts, des fentes, des gerçures sur les mains, sur la peau! Laissons ces glorieux exploiters, ces minuscules Colomb ramasser là leurs lauriers et leurs couronnes. Il en restera toujours



assez pour couronner tout un peuple ! On a beau arracher à cette tête gigantesque de Napoléon les feuilles de ses couronnes. Zoïle ne fit que se couvrir des palmes qu'il avait arrachées de l'immortel chantre de Troie. Ainsi les détracteurs de ces géants grimpent lentement sur leurs torsos de Titans pour que le monde puisse les voir eux-mêmes....

Entonnons lui plutôt un hymne avec *Barbier* dans ces lambes enflammés :

« Ô Corse à cheveux plats ! que ta France était belle
Au grand soleil de Messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans freins d'aciers ni rênes d'or !...

Oui, on a dit que Napoléon s'est servi de la France comme d'un cheval, qu'il a monté. Mais on oublie qu'il faut être Alexandre pour dompter *Bucéphale* !... Le monde cependant n'en voit que les têtes ! Dans la guerre de Troie, Achille et Ajax, Ulysse et Diomède. Dans Salamis, Thémistocle. Contre les Perses seule la mâle figure de Léonidas !... Dans un siècle d'or, dans un espace de cent ans de gloire et de grandeur, c'est une tête qui éclipse toutes les autres, un soleil qui efface toutes les étoiles... C'est le casque de Périclès. Cependant ce n'était pas lui qui fit toute cette gloire, qui répandit toute cette lumière !

Une grande force physique, morale, intellectuelle, parcourt toujours une ligne courbe, ogivale plutôt. Elle a ses deux extrémités toujours sur la terre et au milieu son point culminant. Les passions humaines, les crises sociales s'élevant toujours, atteignent un point très élevé et retombent lentement en pentes douces et unies, graduellement vers le niveau de la plaine. Il y a des



passions qui sont comme escarpées et abruptes avec des pentes saccadées et âpres semblables aux montagnes des côtes, des contrées boréales. Ces passions n'en suivent pas moins pourtant les lois fondamentales de la nature, les règles générales. Pareille à ces grandes et immenses montagnes, abruptes, escarpées est *la Révolution Française*, dont le point culminant, le faite plein de flamme, comme un volcan, est Napoléon.

Regardez le groupe de Laocoon. Si vous brisiez, si vous vouliez abattre cette main qui relève le serpent et s'efforce de l'arracher de son corps, vous auriez tout d'un coup détruit l'œuvre, vous auriez brisé toute cette pyramide intègre. Ce groupe est comme un fait physique; il suit les lois de la nature. Sans ce point culminant le groupe serait incomplet, la force apparaîtrait comme manquée. Une fois élancée, cette force doit parcourir librement tout son chemin, prendre toute son allure, se développer dans sa pleine portée. Alors notre œil est satisfait, notre âme se sent désaltérée. De même dans la tragédie si vous laissez le sujet ou la fable se développer dans toute sa force et son intensité le spectacle devient intéressant et fixe les esprits des spectateurs. Il y aura là toujours un même point culminant, un faite qu'on appelle « la catastrophe ». Cette grande tragédie de la Révolution, semblable à une pièce qui se joue sur toute l'Europe, ne pourrait qu'aboutir à une catastrophe, à la débâcle finale, qu'on appelle dans l'histoire, *Waterloo*. Ce dénouement n'attire pas notre pitié mais notre plus grande admiration. C'est quand Œdipe se crève les yeux, et les orbites vides et sanglantes se présente, misérable vieillard, aux spec-



tateurs, qu'un frisson s'empare de tout le théâtre et qu'on comprend la puissance de l'œuvre et la taille de ce roi. Là-haut, sur le sommet, près des nuages on ne voyait pas nettement la statue du héros ; une fois en bas, tous étonnés et stupéfaits, ahuris, regardent les membres du géant et n'osent l'approcher. C'est le rôle du lion qui fait peur aux animaux et qui remplit les bois environnants de terreur et de frisson !...

Lorsque Napoléon tomba ses vainqueurs étaient plus effrayés qu'aux jours de ses victoires. C'est sur la pointe des pieds que tous ces fins renards, tous ces vieux singes diplomates de l'Europe entière se réunissent au congrès de Vienne pour partager les lots de l'empire français. Vous avez beau dépouiller le héros ! De son cœur, de son âme, vous ne vous en emparez pas ! Ainsi les barbares dépouillèrent et dévastèrent toutes les pierres, les marbres, les bronzes et les statues d'or et d'ivoire de la Grèce ; pourtant elle brille toute nue plus qu'avec ses pourpres ; c'est en déchirant sa robe que Phryne fit perdre la tête à ses juges. Enlevez, voleurs, les provinces pour que le monde voit le cœur ! Arrachez, allemands, Alsace et Lorraine, afin que les peuples voient Paris, ce grand cœur qui bat depuis tant de siècles pour tout l'Univers. C'est ce cœur que Napoléon a fait magnanime comme le cœur d'un lion. La terre, le corps, que lui importe ! Qu'ils les prennent donc ces affamés !

Son Œuvre.

Et son œuvre ? a-t-il laissé quelque chose sûr ce chemin semé de membres humains et souillé par le sang



de milliers de soldats, du sang de toute cette jeunesse, qu'il recrutait chaque année sous ses drapeaux et ses aigles?... C'est à *cinq millions* que s'élève le nombre de ceux qui reçurent la balle mortelle sur les champs des batailles qu'il a engagées pendant son règne?... La France en souffre encore. Une des causes sérieuses de la dépopulation, qui se fait encore sentir, est due à ces guerres désastreuses.

N'en pleurez cependant pas, bons Français! Ce sang était nécessaire. Ce sont ces milliers de victimes qui ont engraisé le sol et qui l'ont fécondé afin qu'un jour un nouveau rejeton pousse là où semblait pour toujours être ensevelie la vie nationale. Ce scion nouveau et tendre qui a poussé au milieu des os et des chairs mitraillées et déchiquetées, et dans ces membres coupés en morceaux et tailladés, ce scion vert et arrosé par l'aurore de la liberté des peuples, le soulagement des pauvres, l'affranchissement des serfs n'était que la *République*. Il fallut encore d'autres petites révolutions, de nouveaux engrais, du sang encore pour grandir et se développer; il a fallu de plus une guerre désastreuse, exécrationnelle: on a exigé le sang d'un demi million d'hommes encore afin que ce rejeton devînt un grand arbre, pour qu'il poussât des branches énormes et se couvrit d'un feuillage épais et effu. C'est cet arbre merveilleux, robuste, c'est ce chêne dont les racines sont entrelacées parmi les sements de tant de morts, ce chêne inébranlable qui méprise les vents et qui s'appelle la *troisième publique*!

C'est sous son ombre que les peuples se réunissent pour chanter la « *Marseillaise* », c'est sous son feuil-



lage bienfaisant et salutaire que les nations envoient tous leurs produits en 1839, toutes leurs merveilles et leurs inventions, et coopèrent en concert à l'accomplissement de cette Exposition Universelle pour laquelle les meilleurs hymnes ont été entonnés par les ennemis mêmes de la République française. Peut-être l'humanité ne s'est-elle jamais sentie après l'abolition des jeux olympiques plus fraternisée, plus sœur, plus ranimée par des sentiments si nobles et des inspirations si hautes !

Peut-être pour la seconde fois l'*idéal* s'est-il réalisé avec tant d'éclat et de grandeur ? D'Olympie à Paris une voie lactée d'étoiles étincelantes, décrivant un arc grandiose par dessus les siècles obscurs qui les séparent, apparut pour un moment rapide et vint éblouir les peuples pour les jeter après dans la profonde obscurité et les nouvelles ténèbres qui s'accumulent sur l'horizon !... Seul la face morne et froncée du penseur reste debout et forme une ombre gigantesque qui remplit de frisson les malheureux ouvriers qui creusent la terre pour extraire l'or, l'argent ou le coke, le paysan qui attelle ses bœufs au chariot pour la nouvelle semence, et les écoliers gais, et qui le chant sur les lèvres, se dépêchent à l'école pour apprendre à lire...

C'étaient deux étoiles filantes que l'humanité avait entrevues comme dans un rêve !...

L'Olympie.

Jadis je t'ai visité sol sacré que baignent les eaux sablonneuses d'Alpheus ! J'avais admiré alors ces lignes



harmonieuses, comme tracées par la main d'Apelle, des montagnes et des riantes collines qui couronnent la vallée la plus glorieuse au monde !...

D'autres vallées, d'autres sols et terrains sont aussi célèbres; mais leur gloire est tracée avec le sang, leurs renommées sont entourées de fumée et des lueurs des glaives!... Ta gloire est toute différente, ô vierge Olympie ! On a encore peur de souiller de son pied profane ton sol qu'effleuraient à peine ces beaux éphèbes qui luttèrent pour un simple rameau d'olivier...

Mais quelle tristesse s'empare du pèlerin qui vient te voir et t'admirer ! Il n'y a plus là une trace de cette jeunesse qui remplissait le *stadion* et luttait joyeuse et stimulée par la plus noble émulation, aiguillonnée constamment à la vue de la figure céleste de « ἄγωνιος » Hermès, le « *courotrophe* » de Praxitèle!...

Et toutes ces luttes, toute cette rivalité pour l'olivier, pour un scion vert de laurier ! Cette jeunesse sobre et abstème ignorait l'ivresse du gain, de la spéculation, des richesses jouées et gagnées dans un moment par une heureuse chance. Il était inconnu pour ces cœurs chastes et ces âmes candides, ce *virus* qui circule dans vos veines, ce poison qui remplit les artères de cette jeunesse en goguette et fin de siècle !

Peut-être est-ce cet arbre là-bas que je vois encore cet olivier, cette « *νοστή* » sacrée de Minerve... où l'on arrachait les branches de la victoire?.. De même que la jeunesse, les arbres mêmes semblent étiolés, privés de cet air de la liberté antique, privés de ce soleil qui réchauffait la terre entière.



Et cette pierre là-bas n'est-ce pas le socle sur lequel le vieux Hérodote déclama son immortelle histoire ? Près de cette pierre, à cette colonne peut-être accoudé, le pensif fils d'Olore s'est inspiré de la divine Muse Cléio... L'historien d'Ionie ne reçut pour prix de sa vertu et pour tant de fatigues aucune somme considérable : la même branche d'olivier, le même « κότινος » lui fut décerné... Mais cette branche prodigieuse avait la force singulière d'abattre les murs des villes. A la vue du vainqueur qui la portait à la tête, les murailles les plus solides se démolissaient à sa gloire ! Tristes débris des temps de gloire !.. La mélancolie nous saisit devant ces ruines !

Je n'entends plus les voix sonores des « κηρύκων », des hérauts, qui à l'entrée de l'aire sablonneuse du stadion appellent les jeunes combattants. On n'entend plus ces noms glorieux, immortalisés par la lyre des poètes dans des dithyrambes mélodieux...

Mais non !... Je crois qu'une voix retentit dans le fond du Stadion... Est-ce un nom que j'entends ?... Dieu, quelle joie ! Oui, c'est le nom de *Psamidès* de Camarine ! C'est un nom chanté par Pindare, qui de ses ailes d'aigle élève à des hauteurs sublimes, jusqu'aux nues, les victoires des mortels !... Encore un nom ! Cette fois c'est *Agésias de Syracuse* qui, plein d'ardeur s'adressant à son écuyer, l'exorte d'atteler le plus vite son char, car le temps presse : Ne parlez pas ; écoutons ce qu'il dit !...

« ὦ Φίντις, ἀλλὰ ζεῦξον ἤδη μοι σθένος ἡμιόνων,
ἃ τάχος, ὄφρα κελεύθῳ τ' ἐν καθαρᾷ
βάσομεν ὄλγον, ἴκωμαι τε πρὸς ἄνδρων
καὶ γένος ! »



Que cela résonne bien sur les cordes tendues dans l'écaille de la tortue qui servait de lyre au chantre de Béotie !...

Mais le silence vient de nouveau dominer toute cette merveilleuse plaine. Les petits feux qu'on voit au loin ne sont que des bûchers allumés par les bergers qui, près de leurs troupeaux qui dorment, étudient les étoiles et se disent l'un à l'autre leurs histoires et leurs fables....

Étoile pareille, brillante et splendide, tu restes dans le firmament toi-même, ô belle O ympie ! Tu avais trop vécu sur la Terre, Jupiter l'a envié ta gloire et d'un coup de son sceptre l'a arraché de la Terre et fixé près d'autres mondes lumineux sur la voûte du ciel. De là-haut tu nous regardes et tu souris, ô riante fille de la Grèce !

Le singe là-bas avait trop attendu ; tu avais, ô Grèce, absorbé toute la lumière et l'humanité en dehors de ton enclos s'égarait et s'étouffait dans la plus profonde obscurité. Tu avais ramassé toute la sève vitale, tout le génie répandu dans l'air, dans l'enceinte de tes murailles. L'équilibre était perdu, le monde était borgne, l'humanité entière boitait... Hermès était très beau. Ce corps voluptueux, élégant, cette peau suave et molle, ces cheveux en boucles d'ivoire, ce front qui égalait le soleil, c'était trop pour la chair. Le singe grondait dans les cavernes, la nature entière enviait ce dieu ! Tous conspirèrent contre cette image angélique.

Les barbares dehors poussaient des cris de protestation, ils s'écriaient, ils voulaient abattre cet idole divin qui au milieu de cette vallée semblait charmer et



hypnotiser quiconque s'approchait d'elle. Par un jour pluvieux ils l'assiégèrent, l'enceinte fut prise d'assaut, les barbares se ruèrent comme des bêtes fauves, les temples furent brûlés, les sanctuaires démolis, les statues décapitées, les arbres arrachés, les autels souillés. A ta figure seule, ô fils de Maïa, beau Mercure, la main des barbares n'a osé porter coup : Ta beauté les a pétrifiés. Ils sont restés stupéfaits devant ce dieu de marbre !...

L'art l'avait emporté, cette fois avait triomphé la force morale de la force physique. Jamais le monde n'avait été témoin d'un pareil spectacle ! Le paladium de l'Olympie était destiné à survivre pour reparaître comme une image divine après tant de siècles au premier coup de pioche pendant les fouilles que les savants d'Outre-Rhin avaient entreprises. Le 8 mai 1877 est la date heureuse de l'excavation de ce chef-d'œuvre de l'antiquité. C'est une date importante pour la Grèce qui a retrouvé son idole, son paladium, son Dieu par excellence.



HERMÈS-SINGE

Mercure-grec.

Dans aucune divinité le grec n'avait tant incorporé son individualité, son caractère, son type, que dans Hermès. C'est le hellène-Dieu où le Dieu hellène. Hermès bien que Dieu a toutes les vertus et tous les vices de la race grecque, qui, depuis ces temps glorieux reste toujours la même, bien qu'elle ait passé sous le joug de tant de tyrans et subi la servitude la plus impie et la plus maudite : celle des Ottomans.

Le grec n'est-il pas le type de l'homme commercial, de l'homme qui parcourt le monde, fonde des colonies, recueille des produits étrangers, exploite les terres lointaines, traverse les mers dans une barque fragile, toujours vif, élégant, poli, avec des manières mondaines, le sourire aux lèvres ?

Mercure de même n'est-il pas le dieu du commerce, de la marine ? N'est-ce pas lui qui est le protecteur des colonies ?... Les colons en parcourant leurs longues routes, lui élevaient des « tumulus » et des piliers, carrés la plupart, avec son médaillon, qu'ils appelaient « Ἑρμᾶ; ». Son nom rappelle aussi, comme nous l'avons remarqué ailleurs (le mot latin *sermo* discours), le caractère du dieu. Là encore, nous avons un trait caractéristique des hellènes. Y a-t-il eu dans l'an-



tiqulté un peuple plus bavard, plus loquace, plus éloquent que les grecs? N'ont-ils pas joué à leur temps le rôle que les Français jouent dans l'histoire moderne?

C'est le peuple qui a fait de la parole une sorte d'art, de sculpture, de broderie. Les Grecs maniaient les mots comme les filles la soie et le lin pour en faire des belles dentelles... Quelles belles et fines arabesques que les dialogues de Platon, ces peintures vivantes des scènes des stoas et des palestres, où les philosophes et les sophistes se réunissaient et discutaient avec les jeunes gens et les éphèbes. Leur vie était une sinécure. Point de souci du lendemain. D'ailleurs peuple frugal, simple et sobre, ne buvant que pour exciter un peu sa verve dans les banquets, un peuple jamais préoccupé de toutes ces raffineries culinaires dont l'Occident, du temps des Romains, et aujourd'hui encore, fait toute une science particulière.

Le Grec encore aujourd'hui se contente de son pain, de ses olives, de son eau limpide et cristalline mêlée à un peu de vin blanc léger qu'on appelle retzinato (résineux). Comme on pense, il est bien naturel qu'un peuple si sobre et abstème n'ait pas connu ce nom horrible et barbare, le *struggle forlisme*, qui fait rage dans votre civilisation et dans la société moderne. Pour eux la vie était un rêve et l'homme même, selon Pindare, *οἷα ὄναρ*, le rêve d'une ombre; ils se croyaient des acteurs qui tous les jours devaient en se perfectionnant réciter et déclamer leur rôle.

Ils sortaient de chez eux, se rendaient aux places publiques, dans les temples, dans les jardins, et là s'adonnaient à des discussions sans fin sur Dieu, sur l'amour, sur la morale et surtout sur la politique.



Leurs maisons petites, simples, froides, sans aucun confortable n'étaient pas celles des peuples du Nord qui y placent leur bonheur, leurs richesses, leurs plaisirs, qui y puisent la joie, la gaiété, la vie. La maison n'appartenait qu'aux femmes ; les hommes n'y rentraient que pour manger leur repas frugal et la nuit pour reposer.

La parole, on le comprend, pour un peuple vivant de la sorte est la seule occupation, le plaisir suprême, le vrai bonheur. Les Grecs s'efforçaient de rendre leur style toujours plus élégant, les mots plus subtils et plus décents ; leur voix même ils la travaillaient à toutes les nuances les plus harmonieuses. Ce sont des oiseaux qui chantent plutôt que des hommes qui discutent. Aristophane répand toute sa verve diabolique à railler ces raffineries et ces subtilités de l'esprit des jeunes gens de son temps, qu'il appelle « *βιτομάμμος* » et « *μαμμάχους* », c'est-à-dire des enfants gâtés, de la mamelle ou comme disent les anglais des « *milksop* » ou « *mothersbaby* ».

Aristophane a raison d'attaquer cet abus. Il a vécu dans la décadence et il n'a vu que la maladie où aboutit cette verve merveilleuse qui a fait des hellènes les créateurs des sciences, de la logique, de la morale, de la dialectique, de la rhétorique, et qui a produit cette littérature grecque, cette mère littérature de tous les siècles qui reste la plus classique, la plus originale et la plus morale et artistique. Le monde entier n'a fait que marcher sur leurs traces. Voilà donc encore Mercure, avec son symbole de la paix, Hermès qui favorise et développe les arts, les sciences, le commerce et l'éloquence, mère de la diplomatie, devenu le plus vrai



représentant de cette race, qui, de tous les temps, a excellé dans ces facultés.

Grec-Juif.

La ruse et la finesse, l'artifice, cette faculté adroite et fine de tromper, le rire aux lèvres, en plaisantant est restée une tradition dans l'esprit des grecs. Ce n'est point cet astuce, plein de méchanceté, cette finesse hypocrite des juifs, qui trompent toujours pour en tirer quelque profit de leurs dupes. Derrière le grec fin adroit, Ulysse, Thémistocle, Alcibiade, Agésilas ou Colocotroni, Coletti et Coumoundouro de nos jours se cache la figure fine et rusée, riante et moqueuse d'Hermès, de ce jeune et aimable Mercure; tandis que derrière le juif marchand ou banquier s'avance la maussade et hideuse figure de l'avarice, du *Lucre*. Le lucre hargneux et bestial, le désir fiévreux du gain, du profit par tout moyen, ce sont là les instincts de la race juive qui la distinguent de la race hellénique. C'est en raison de cette différence de la morale des deux races qu'il n'y a jamais eu un *anti-hellénisme*, tandis qu'il y a eu, il y a et il y aura toujours un *anti-sémitisme*. Les Grecs ont gagné et gagnent encore aujourd'hui des millions dans tous les pays du monde; mais jamais ils n'ont été haïs. Au contraire, ils s'assimilent si bien aux indigènes, ils sont si soumis, si bienveillants, si peu égoïstes, ils ont l'amour des autres races à un si haut degré, qu'ils deviennent les colons les plus aimables et les plus aimés.

Le juif reste toujours maussade et soupçonneux. On

le regarde de loin, on a peur de lui... S'il vous approche c'est toujours une arrière-pensée qui le contraint, qui le pousse. Ainsi malgré les hautes qualités intellectuelles, malgré les génies financiers, politiques, artistiques et littéraires qui sont dus à la race juive et qui ont contribué à la civilisation moderne, elle n'en subit pas moins depuis des siècles une réprobation toujours croissante, sans trêve, sans apaisement.

Juif-Singe.

Les juifs s'infiltrèrent dans les sociétés modernes comme des aliments d'épargne. De même que le thé et le café n'apportent dans les tissus du corps humain et les centres nerveux qu'une excitation, qu'une vie momentanée, une force passagère. Ils stimulent les forces vitales ; mais en s'en allant ils emportent avec eux un riche butin, les substances les plus nécessaires et nutritives de l'organisme des sociétés. Mais malgré ces défauts la race juive est une race privilégiée. *M. Jacobs* dans sa *distribution comparée de la capacité des Juifs*, nous en fournit des chiffres très intéressants.

On y voit que sur 100 000 habitants de l'Europe occidentale, il y a 21 européens et 34 juifs comme acteurs de génie, 23 européens et 26 juifs, comme antiquaires, 24 européens et 40 juifs avoca's ; 31 européens et 49 juifs médecins ; 12 européens et 43 juifs marchands ; 13 européens et 123 juifs, philologues, etc. A rebours comme hommes d'état, voyageurs, militaires les européens ont le dessus.

Les architectes, artistes, législateurs, naturalistes et



savants s'égalisent dans les deux listes. *Lombroso* aussi parlant des génies sémitiques dit ce qui suit : « Il faut remarquer que presque tous ces génies sont radicalement créateurs ; révolutionnaires en politique et en religion comme dans la science. Au fait, chez les juifs naquirent, ou du moins furent initiés, d'une part le nihilisme et le socialisme, d'autre part le christianisme et le mosaïsme. Le commerce leur doit la lettre de change ; la philosophie, le positivisme, la littérature le néo-humorisme. »

Le juif acteur, le juif humoriste, positif et railleur, le juif Henri Heine, Saphir, Yung, Camerini, Gozlans, le juif Offenbach ; cet homme avec son visage maigre, ridé, la tête poilue, ce profond fouilleur de la nature, qui pénètre dans les mystères de l'âme humaine, ce Meyerbeer, Rubinstein, Halevy, ce terrible Joachim qui nous ravit l'esprit par les cordes de son violon ; ce juif Shylock qui le couteau à la main avec son atroce regard et sa mine maussade et le sang-froid d'un maudit huissier qui veut à tout prix son morceau de chair qu'il réclame au nom du pacte contracté, ce juif-là est bien le type le plus parfait du singe, de la bête railleuse et subtile, qui avec son regard vif et malin semble se moquer de tout le monde.

La race la plus géniale est aussi la plus folle, la plus dégénérée, la plus près du singe. Singe, homme de génie, fou et dégénéré se touchent. Il n'y a qu'un pas d'une de ces stations à l'autre.

Et ces juifs qui font étouffer l'Europe entière ne sont plus que 5.400.000!...



Le levain.

Le sang des juifs est très fort. Il y a des races qui ne sont pas nombreuses, mais qui résistent singulièrement. Il ne faut pas trop abuser des théories évolutionnistes. M. Novicow le prouve avec beaucoup d'esprit dans son récent ouvrage : *Les luttes entre sociétés humaines*.

Il y a du sang qui agit comme le levain. C'est peu, mais c'est précieux. Les grecs, les juifs, les latins sont le levain, qui relève et fait remonter la pâte des autres peuples. L'histoire est là pour le prouver. La chimie un jour nous en donnera la raison. Y a-t-il dans ce sang quelques éléments différents, plus forts, plus résistants?... Certes, il doit y en avoir, mais pour le moment ils nous sont inconnus. Voyez ce sang juif, quels prodiges il accomplit inoculé dans la chair des autres peuples. Rien de plus merveilleux que de poursuivre les résultats brillants qui s'opèrent par ces combinaisons prodigieuses. Quels hommes éminents se sont produits par ces assimilations des juifs avec des Français, des Anglais, des Allemands, des Russes, des Hollandais ! Gambetta, Disraeli, Spinoza, Meyerbeer, Henri Heine, Lassalle, Halevy, Mendelsson, John, tant d'autres qu'il serait long d'énumérer... Et que dire de la Grèce ? Toutes les nations modernes la proclament comme la mère unique et universelle. Ici c'est l'idée plutôt que le sang, mais l'idée est aussi forte que la plus solide matière. L'inoculation de l'idée s'opère avec une vivacité, avec une rapidité, avec un éclat qui ne se rencontrent presque pas dans le monde maté-



riel. L'idée grecque a envahi à tel point l'empire romain que les latins ont poussé des cris de protestation comme si le fléau se déchainait sur Rome, comme si la peste sévissait l'*orbis romanum*.

Les latins sont un levain tout nouveau et toutes les nations civilisées qui vieillissent et se réduisent de nombre le deviennent aussi. *Le phallus*, qui dans l'antiquité se portait comme le symbole le plus éclatant de la fécondité pendant les cérémonies des fêtes dionysiaques, ce φαλλος que les femmes jadis exemptes et libres de toute idée d'obscénité et de superstition obscure, portaient comme une broche à leur cou, ne convient qu'aux anglais de notre temps. C'est une des races les plus prolifiques. Dans les théâtres français, dans les « revues » qu'on y fait, on a beau gouailler ces mères anglaises avec leurs chapelets d'enfants qui les suivent et les tiennent par la robe. Ces *mioches* là sont des soldats, des nombres, des cartouches : ils sont tant de « Martini » ou des « Manlicher » ou des « Lebel »...

Napoléon ne les regardait que sous cette forme. M^{me} Stael s'en est bien vexée, mais si les françaises ne faisaient pas d'enfants, après Sedan la France ne reconstituerait pas si vite ses forces écrasées sur ce champ funeste. *Voltaire* a dit aux perruquiers « faites des perruques, faites des perruques ! » Napoléon a dit aux femmes « *Faites des enfants !* » Et que ce mot est grand et sublime !

Napoléon, ce grand singe, a bien senti que le nombre c'est la vie, que les enfants sont la nation, que les mères qui font plusieurs enfants sont les créatrices fécondes de l'avenir de leur race. *Françaises faites des*



enfants ! Les anglaises, les allemandes et les slaves en font plus que vous !

Hermès-Singe.

Voilà le Dieu suprême, peuples, à qui il faut élever des temples et ériger des autels ! Cette divinité n'est qu'une au fond. C'est un monstre à deux têtes. Quelle beauté chez l'une, quelle laideur chez l'autre ! Là c'est le suprême symbole de la Nature. Laid ou beau... La nature ne s'en soucie guère. Nous les aimons tous les deux malgré ces contrastes. Nous aimons le laid et nous l'admirons chez Rembrandt, chez Shakespeare, chez Zola. Ils nous peignent la nature très laide, et cette nature nous plaît, nous grise, nous enivre. Le beau n'est que le singe, qui sous un ciel plus serein, chez un peuple plus heureux, plus sain et athlète dans des conditions favorables et sous un soleil créateur et sculpteur des formes classiques, s'ennoblit, s'embellit, et de jour en jour se lavant le cou, le visage et le dos, devient blanc, poli, frais, joyeux, brillant, beau, devient le dieu Mercure, et sous la main de Praxitèle l'immortel Hermès qui porte son nom ! Hermès ou Singe n'est que la même nature, la même force brutale, lascive féconde, créatrice qui produit l'homme, et dans ces heures des luxures amoureuses et d'impudiques lascivités, ces enfants naturels, ces dégénérés qu'on appelle les *génies*!... Tout grand homme cache dans son sein cette double divinité. Homère qui chante Achille nous représente le monstrueux Thersite aussi, Shakespeare qui crée Desdémone, crée



Iago, ce venimeux serpent. *Verlaine*, le poète-satyre, est aussi le poète-christ. Avec son pinceau satanique il nous peint tantôt comme *Rubens* les lascives nymphes et la voluptueuse Sapho, tantôt comme *Cimabué*, les souffrances du chrétien et la prière de l'innocent ! Dans toutes les grandes natures il y a ces contrastes éclatants. La lumière et l'ombre sans aucun crépuscule envahissent les âmes de tous ces hommes de génie. C'est dans l'abîme ou près du soleil que voltigent ces aigles immortels.

Hermès et Singe sont le symbole de la fécondité. Et dans les temps les plus obscurs de l'existence de l'homme on retrouve ce culte de la fécondité. La divinité même s'était transformée en une conception obscène. C'était un phallus image de la reproduction animale. Les statues d'Hermès portaient ce même symbole. Les dieux Scandinaves, Thoth, Tuiston, Dison, Teutalès doivent être identifiés, écrit M. *Paniagua*, avec le Mercure grec, divinité absolument impudique, dont on promenait des statuette obscènes pendant des fêtes solennelles, ainsi que le rapporte Hérodote. Leurs enfants Mendes, Mamchs, Manch, Pan, étaient les personnifications de l'attribut fécondateur, et à ce titre étaient représentés sous une forme phallique. Et *Pan*, cette divinité mystérieuse qui représentait la nature entière et la fécondité, Pan, qui est fils d'Hermès et frère des Satyres, n'est-il pas ce même singe ancêtre, ce dieu laid et malpropre qui a donné le jour à l'homme, son enfant de génie ? Voilà donc que Hermès et Singe sont au fond la même divinité, et les hellènes qui en ont fait leur Dieu-modèle sont des singes dégénérés.



L'enfant-singe.

Le génie qui est singe ressemble à l'enfant. Hermès-Pan-Satyre est encore un singe, mais Hermès est aussi le dieu-enfant, donc l'enfant est un singe.

Vous n'avez qu'à l'étudier et le pénétrer, vous y décèlerez la bête qui vous est déjà si bien connue. L'enfant artiste, l'enfant qui imite tout, l'enfant-coquelin, l'enfant-railleur, gouailleur, avec sa mine de petit satyre, avec ses membres maigrelets, son front qui recule et des yeux pétillants, l'enfant encore lascif, qui est si voluptueux et chez qui l'inversion sexuelle, l'uranisme et l'onanisme ont été l'objet de tant d'attention de la part des médecins et des moralistes, l'enfant encore avec ses instincts destructifs, de briser, de casser, de tuer les bêtes, les insectes à cœur joie, son amour de sauter, de bondir, de grimper sur les arbres, sur les haies, sur les reverbères, tous ces caractères toutes ces qualités ne sont-elles pas une preuve évidente que l'enfant est un singe et non pas un homme ? Pourquoi arrête-t-on l'évolution de l'embryon jusqu'au jour de l'accouchement ?

Il est connu déjà que le fœtus dans la matrice passe par tous les degrés de l'évolution successive animale, mais une fois dehors faut-il considérer l'évolution comme accomplie et parfaite ?

Mille fois non. Ici même en ma qualité de singe, je réclame mes droits de consanguin. Comme Jésus-Christ, je puis dire : « Laissez venir à moi les petits enfants. »



Hermès enfant.

Hermès - singe est donc Hermès-enfant, et ce qui est le plus caractéristique chez Mercure, c'est son âge. Mercure est le Dieu adolescent, la divinité des éphèbes, le protecteur de la jeunesse. Cette jeunesse tous les grecs l'ont. Tous les hellènes reconnaissent leurs traits dans les traits de ce jeune et aimable Dieu. Le grec même âgé conserve quelque chose d'enfantin sur son visage et dans son âme. « Vous grecs, vous êtes toujours des enfants !... » disait avec vérité à Hérodote le prêtre égyptien. A côté de ces sombres et sérieux égyptiens, à côté de cette civilisation vieillie, obscure, symbolique, hiéroglyphique, au milieu de cet Orient indéchiffrable, superstitionnel, plein des rêves et des fantômes, hanté par tant d'hallucinations, vivant ou mieux somnolent perpétuellement dans un éternel clair-obscur, dans un crépuscule infini, au milieu de ces peuples vieillards habitant les pays du mirage, les grecs avec leur esprit vif, gai éveillé, avec leur bon sens et leur vivacité d'enfant, leur œil qui voit tout, leur esprit net, et sans superstition aucune, feraient sans doute paraître un peuple enfant à ces vieillards décrépits.

S'ils étaient enfants dans l'antiquité, les Grecs sont encore de nos jours des enfants. A Salamis, à Marathon, à Platée, aux Thermopyles, ils ont combattu comme d'audacieux écoliers, de jeunes étudiants qui ne voient aucune barrière à leurs caprices juvéniles. C'est ce courage d'enfant qui a fait ces merveilles. Pondérée



comme ces nations du Nord, avec leurs gouvernements compliqués, leurs Chambres, leurs conseils de vieux ministres experts, la Grèce n'aurait jamais entrepris ces terribles combats, ces luttes inégales contre tout cet océan envahisseur qui fondait sur elle. C'est ce courage et ce sang-froid d'enfant qui les poussa encore il y a soixante-dix ans à entreprendre la lutte la plus inégale contre l'empire alors vaste et colossal des Mahométhans; c'était la fable du Lion et du Mouche-ron. Mais ce n'était pas une fable. . . . Pour les Grecs il n'y eut pas d'hésitation. L'instinct les guida. leur nature prompte d'enfant, ce sang-froid de l'aventurier, cette hardiesse d'un âge qui risque tout, qui ne comprend pas le mot « mort », qui ne se soucie de la vie pourvu qu'elle réussisse, qu'elle possède, qu'elle satisfasse son désir, voilà quel fut l'aiguillon de cette nation.

L'enfant tend la main pour attraper la lune même.

De là ces faits héroïques, ces incroyables prodiges de générosité, de courage, de patriotisme !

Prompts et vifs, courant comme l'éclair dans un quart d'heure, les voilà maîtres des Perses à Marathon; ils les repoussent, les écrasent et les jettent à la mer. En lisant le récit de cette bataille je songe à ces luttes que se font encore les écoliers là-bas...

Se persécutant pendant des heures!... Ils courent, ils courent sans prendre haleine; ils s'écrasent la tête et s'en égayent des jours entiers, c'est là la tactique de la bataille de Marathon. Une vitesse d'éclair, une promptitude extraordinaire dans les mouvements, une puérile gaieté au combat. Combien le soldat moderne est différent dans ces combats d'algèbre et de géométrie !

Le soldat d'aujourd'hui est grave dans son accou-



trement lourd et gênant, il traîne avec lui des machines, ses appareils qui écrasent l'homme avant l'action. S'il court quelques secondes, il tombe... Pour le Grec, au contraire, un léger vêtement, sa belle humeur, sa libre allure, ses mouvements qui sont plutôt artistiques que scientifiques, tout le favorise et concourt à ces merveilleux succès, qui paraissent des miracles. Cherchez dans toutes ses actions ; vous reconnaîtrez la figure du Dieu bien-aimé des Grecs, son idole, Hermès, ce souriant adolescent qui sous un front d'enfant cache un jugement d'homme mûr, une sagesse de vieillard!...

Mercure le beau garçon, Mercure l'éloquent et bavard, Mercure l'enfant-voleur, le fin inspirateur des colons et des marchands, Mercure le brave et courageux dieu de la gymnastique et des palestres, ce même Dieu-singe-enfant est aussi le plus sérieux, le plus philosophe!... C'est Hermès le vrai Grec, le Grec moqueur et réfléchi qui entre les peuples modernes ne se reconnaît que dans un seul, le peuple Français.



FRANÇAIS-HELLÈNES

Athènes. — Rome. — Paris.

La ligne droite est la plus courte. La civilisation n'a pas suivi un autre chemin. Elle ne s'est égarée ni à Berlin ni à Pétersbourg, ni même dans la luxueuse Bysance. Athènes, Rome, Paris sont sur une ligne droite. Ouvrez votre carte, mettez une règle sur ces trois points et voyez si je me trompe. Les Grecs ont eu Ilyssus, Rome le Tibre, vous avez la Seine. On appelle Paris la nouvelle Athènes. Banalité ! On en a dit autant pour Berlin, pour Londres, pour Munich, pour Vienne...

Le parallèle de ces villes du Nord avec la ville-soleil du Midi est ridicule.

Ni les lourds Propylées et la grise et noire Glyptotèque de Munich, ni la Ring-Strasse, le Parlement ou le théâtre de Vienne à leurs colonnes antiques, ni la brumeuse, sombre et froide ville des rives de la Tamise, pas plus que la germanique Capitale qui dort sur la Sprée ne peuvent éveiller un souvenir de la ville riante, gaie et tapageuse qui jadis fut l'œil du monde et reste encore aujourd'hui la vie des lignes classiques et de l'éternelle harmonie physique. Il n'est qu'une ville qui soutienne la comparaison : Paris. Ici ce n'est plus l'extérieur triste et morne des villes du Nord. Ce qu'on



voit à Paris, ce n'est pas le froid et sombre Panthéon, où je ne voudrais pas être enseveli... ni la fameuse Madeleine qui n'est ni antique ni moderne, ni ce ciel brumeux et ce climat pluvieux, faits pour vous rendre triste et maussade ; non ! Rien de tout cela ne vous rappelle Athènes!... Ce qu'on voit d'hellénique dans cette cité, c'est le peuple : le peuple le plus gai, le plus bavard, le plus railleur du monde. Vous avez là les vrais Athéniens d'autrefois. Et comme jadis et aujourd'hui encore la Grèce était Athènes ; car c'est elle qui représente le caractère et l'esprit hellénique dans tout son éclat, de même Paris c'est la France et la France est enfermée dans Paris.

Jadis aussi le monde entier respirait par le golfe de Phalère, et voyait grâce au soleil d'Athènes, aujourd'hui l'humanité, a son cœur dans Paris, qui bat pour tous les peuples.

Athènes c'était la ville-soleil, la ville sagesse, la Minerve même ; Paris c'est la ville-lumière!

La politique des Français, c'est la politique des Athéniens. Comme les Athéniens, les Parisiens sont toujours à la piste d'une nouveauté.

Ils sortent quarante fois par jour pour aller au café se renseigner sur ce qui se passe, ils ont horreur de la maison. Ils courent du matin au soir. Il viendra un jour où leurs enfants n'auront qu'une tête et deux jambes énormes. L'estomac et le ventre disparaîtront... Voyez leurs restaurants ordinaires. On croirait qu'on est à la gare du chemin de fer, qu'on est en voyage dans un dining-waggon?... A peine y a-t-il place pour s'asseoir. Rien de confortable... ils mettent leurs serviettes, jettent un regard sur le menu, com-



mandent tout à la fois, avalent l'un après l'autre pour ne pas dire l'un avec l'autre.

Vous vous retournez! votre commensal a disparu. Il court! il longe déjà les boulevards; il va à la chasse d'une nouvelle sur la chute du cabinet ou sur la crise ministérielle (il y en a toujours une!..) S'il n'y a pas de nouvelles politiques il est triste; il ne parle pas. La seule chose qui peut encore le ranimer et le consoler après la politique c'est la femme... il court après la femme comme après la politique.

Laide ou belle, pauvre ou riche, sottise ou intelligente qu'importe! c'est une femme!... Sa force et sa faiblesse, sa santé et sa maladie, sa joie et sa tristesse, son bonheur son malheur sont dans cette petite coquine que vous voyez à son bras sur les boulevards. Quel être original et étrange que le parisien!

Et cet amour de la femme nous le trouvons chez les Grecs avec moins de force mais toujours prononcé. L'hellène est aussi sensuel que le français. L'un et l'autre sont de vrais satyres, de vrais singes dégénérés; lascifs, *noceurs*, gouailleurs. *Hermès* qui est l'idole des grecs tient dans ses bras le petit *Bucchus*, qui est le maître des satyres. Il y a dans ce groupe tout l'esprit de ce peuple. De même à *Vénus*, qui est le palladium des parisiens était consacré le singe qui n'est que le satyre voluptueux. Les peintures antiques, toutes ces esquisses des satyres et des orgies dionysiaques qu'on retrouve sur les anciens vases sont une preuve éclatante du penchant que ce peuple a toujours témoigné pour le beau sexe. Son histoire commence par le rapt de la belle Hélène de Ménélas et de la guerre de Troie dure dix ans par suite des querelles des chefs pour



leurs concubines et leurs belles esclaves. Dans la politique des peuples grec et français, on pourrait peut-être plus que partout ailleurs, reconnaître l'exactitude d'une parole du célèbre policeman français: « cherchez la femme. »

Aussi dans plusieurs points obscurs de l'histoire grecque peut-être pourrait-on découvrir encore quelque chignon de femme, quelque jupe ou un peu de céruse... Aristophane déjà attribue la guerre de Mégare à des affaires de femmes de la pire espèce.

« πόρνην δὲ Σίμαιθαν ἰόντες Μέγαράδε
νεανίαί κλέπτουσι μεθυσκότταβοι. ,
κἄθ' οἱ Μεγαρεῖς ὀδύνηϊς περυσιγγωμένοι
ἀντεξέκλεψαν Ἄσπασίας πόρνα δύο
κἄντευθεν ἀρχὴ τοῦ πολέμου κατερράγη
Ἑλλησι πᾶσιν ἐκ τριῶν λαικαστριῶν. »

Un journal parisien n'aurait pas écrit avec plus de verve et de gaieté ces sales affaires-là.

C'est le cas de mentionner les vers très connus de la Fontaine :

« Nous sommes tous d'Athènes »
En ce point et moi-même
Au moment ou je fais cette moralité.
Si « Peau d'âne » m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême ».

Que faut-il dire encore de la part que la femme prend chez les Grecs aux banquets, dans les fêtes, les orgies ?

Lisez les Symposia de Xénophon et de Platon, et vous saurez ce qu'était la femme grecque des réunions intimes.



Socrate n'emmène-t-il pas ses élèves chez les courtisanes les plus renommées et ne discute-t-il pas avec elles ses thèmes favoris?...

Faut-il encore parler des amours d'Alcibiade à Sparte ou des belles corinthiennes, fameuses filles de joie qui jouent un si grand rôle dans les mœurs de ce temps-là ? Et encore des amours des philosophes tels qu'Aristippe, ce *snob*, ce raffiné savant, qui était le Eugène Sue de son temps ? Platon même semble beaucoup préoccupé du beau sexe, au moins affectait-il un penchant prononcé pour l'élégance et le bien-être. C'était le vrai philosophe parisien avec ce fond antique, cette sérénité d'esprit, ce calme, qui manque un peu aux français, comme du reste à tous les peuples modernes.

On dit de lui qu'il portait des gants qui coûtaient des centaines de francs et que son intérieur était digne d'un roi. S'il vivait de nos jours on aurait pris des instantanés de son salon de travail comme on fait pour Pierre Loti déguisé en chinois ou en japonais...

Mais entre les civilisations de ces deux peuples il existe une différence assez grande. Ce qui constitue la grandeur et l'éclat de l'esprit grec, c'est qu'il y a au fond de toute cette apparence riante et légère un fond très solide, une vérité qui brille comme le diamant, un noyau dur et fixe comme un rocher de granit. Dans l'esprit français il n'y a pas une semblable immobilité dans cette apparente mobilité de l'esprit.

L'extérieur l'attire trop. Il abandonne ses piédestaux pour en chercher d'autres, qui brillent plus. C'est cette mobilité, ce mouvement perpétuel de l'esprit, ce caractère inquiet, ce tempérament nerveux, toujours surexcité, toujours en piste du nouveau



qui enlève quelquefois à l'esprit caustique des Gaulois les qualités sérieuses et solides pour y substituer les pensées légères et badines.

La forme mange la matière même. L'extérieur se développe trop aux dépens du noyau. Voilà pourquoi cet esprit français si original, si fin, si ingénieux, si fécond n'a pas pourtant produit, dans les arts surtout, des chefs-d'œuvre de la valeur des œuvres d'un Phidias, d'un Michel-Ange, Raphaël ou Murillo.

Le firmament français pourtant est plein de lumière... Il est plus lumineux que tout autre firmament littéraire... Oh, oui! il y a de la lumière, il y en a trop même; mais ce sont des millions d'étoiles qui brillent et pas des soleils...

Des soleils! voilà ce qui manque à ce grand peuple, Il lui manque un *Homère*, un *Bismarck*, un *Gladstone*, un *Gæthe*, un *Darwin*, un *Pitt*, un *Edyson!* — Mais non! Il ne lui manque rien!... La France entière est une comète qui a pour centre, pour noyau, pour tête, *Napoléon!*...

.....
Après Napoléon?... il n'y a plus de soleil?... Comment donc? ce système planétaire de nos jours qu'on appelle littérature française ne tourne autour d'aucun astre, d'aucun grand corps céleste immuable, immobile comme un pivot!... Y a-t-il dans le monde un cercle sans un centre, une lentille sans foyer, une amende sans noyau?... Non, il y a un soleil dont les rayons sont si diffus et voilés sous des ombres dans ce chaos qu'on n'en discerne pas du premier coup d'œil le centre lumineux dont ils émanent... C'est l'avenir qui, dispersant les ombres, soufflant sur les fausses lumières



des quelques lucioles qui s'affichent comme des soleils et ne font que nous gêner les yeux, va nous dévoiler le grand astre qui brille dans le fond et qui s'appelle Zola!

Zola.

Voilà le vrai génie-singe de nos jours qui de son œil perçant et vif fouille tout, le Darwin-écrivain qui enlève la peau, l'écorce et voit la chair et le squelette, les muscles et les artères de ce noble être découronné dont le sceptre depuis longtemps est devenu le hochet du *clown*-singe !... Chez Zola, on trouve ce fond solide, ce rubis, que l'on voit dans ces bonnes montres. Chez les autres écrivains contemporains, c'est un assemblage de roues brillantes, de ressorts magnifiques, de cylindres des plus rares métaux, très bien travaillés, si vous voulez, mais qui ne constituent pas la bonne montre de l'esprit zolatique. Celles-là, sont des montres de luxe, pour les élégants, pour les belles dames. Ce sont plutôt des bijoux, des ornements qu'on étale, qu'on porte pour les montrer, pour éblouir... On les soigne, on a toujours peur qu'elles ne se brisent. Arrive-t-il que vous les pressiez un peu ou que vous les montiez un peu plus qu'il ne faut, les voilà gâtées.

On finit par ne plus s'en servir. On les porte mais on demande toujours l'heure qu'il est... Voyez pourtant ces montres grosses, un peu rustiques, simples en apparence, de nickel ou d'argent. Il n'y a pas là de luxe. Ni or, ni diamant, ni perles... Il n'y a pas non plus là-dessus votre monogramme. Mais si on vous demande



l'heure, vous la saurez exactement. Elles disent la vérité. Ce sont des machines qui vous servent dans votre vie, pour votre travail. Elles ne vous trompent ni vous ni les autres non plus... Vous êtes toujours exacts. Vous ne perdez pas votre temps. Chez elles aucune variation.

Voilà l'esprit de Zola. Une montre simple de nickel, sans ornements, sans autres accessoires. Ses livres sont des chronomètres. Il fait le plan comme un général celui de la bataille; il arrange les chapitres comme Napoléon ses régiments... Un jour lorsque le monde voudra savoir quelque chose sur notre civilisation, il n'ouvrira ni Dumas, ni Coppée le profond poète, ni Daudet, ni Feuillet, ni Ohnet, ni Richepin, ni Flaubert, ni l'exotique Pierre Loti, qui, malgré ses bibelots de Chine, ses héroïnes peau rouge ou peau jaune, malgré ses palmes, et ses chats, ne cesse pas d'être très intéressant, ni non plus l'extravagant Jules Verne, ni les millions de criminels-romanciers de notre temps. Ce jour où le monde voudra savoir quelle fut la femme, la cocotte, la grande dame de nos jours, où il voudra voir les misères, les pauvres ouvriers qui grouillent dans leurs taudis, les riches qui jouent dans les Bourses et les misérables qui crèvent de faim sur les ponts de Paris, ce jour où l'on voudra encore voir l'artiste, le peintre, le sculpteur, le soldat, le paysan ou le faiseur de rimes de notre temps, ce jour-là on ouvrira simplement le grand œuvre de *Zola*, comme nous ouvrons Homère pour les temps héroïques, Thucydide et Aristophane pour les temps historiques, Shakespeare pour le moyen-âge et Molière pour les siècles modernes. Voilà le titre de Zola !



C'est un homme *carré*, comme disait Platon. Un homme en quatre angles, qui reste là solide comme la base d'une pyramide, un œil pénétrant qui a tout vu et bien vu, un tempérament sain. Cet homme là doit avoir une santé de paysan.

Je me figure un Cromwell des lettres, une espèce de Bismarck dans la littérature, mais qui ne se permet pas de faux ni de crimes. La politique n'est pas de la littérature. Mettons chacun bien dans son rôle. Bismarck, cette nature de chien, de chacal, aurait fait un Shakespeare dans la poésie, un Rembrandt dans la peinture, un Cœn encore dans la sculpture. C'est à ces types-là que ressemble Zola. Ils sont tous des singes dégénérés avec leurs grands cerveaux énormes comme le monde que portait jadis sur ses épaules Atlas...

Croisement des races.

L'origine italienne de Zola ne joue pas un petit rôle dans son œuvre, comme on pourrait le croire. L'or pour être plus solide doit être mélangé avec le cuivre il en devient plus consistant.

Les napoléons sont 9 or contre 1 cuivre. Napoléon lui-même, comme sa monnaie, avait dans ses veines avec son sang d'or français une goutte de sang grec. Les documents et les archives de la Corse en fournissent les preuves. L'argent seul ne peut être employé pour faire des objets d'usage journalier, il ne résisterait pas. Une cuillère d'argent pur s'userait peu à peu. Travaillez l'argent au contraire et mêlez-le à une cer-



taine quantité de cuivre et vous verrez quel mélange résistant vous en aurez ! C'est alors qu'il se prête à merveille à l'industrie.

Ce qui nous semble si étrange pour les hommes est si commun, si simple et si naturel pour les animaux. Quels magnifiques résultats n'obtient-on pas avec les croisements des races des chevaux ! C'est toute une science que ce procédé des éleveurs et des cultivateurs d'améliorer les espèces. On vous dit : prenez tel ou tel animal et vous aurez telle ou telle espèce. Il n'y a pas à se faire illusion, il viendra un jour où on procédera de la même façon pour l'homme.

Le croisement et la sélection jouent un très grand rôle, d'après Darwin, chez l'homme. Nous vivons encore dans la pleine superstition.

Nous sommes très éclairés quant au passé ; dans les ténèbres quant à l'avenir !

Ainsi pour l'agriculture ; il est démontré que pour qu'une culture réussisse, l'agriculteur doit semer des graines qui proviennent d'un autre champ que le sien. Il est de même très connu que pour avoir de bonnes poules il faut se procurer des coqs de pays étrangers.

Voulez-vous encore avoir des enfants intelligents et beaux, mariez-vous avec une fille d'une autre race ou du moins d'une famille de votre race, mais installée dans un pays différent du vôtre.

La mère de Dumas père était une négresse. On le devine dans les veines de cet athlète-littérateur, de ce robuste savant, de ce boxer-romancier, ce sang vigoureux, fort, qui n'était pas encore affaibli par la civilisation et par les forces intellectuelles qui rendent



le sang faible, qui vous font tous anémiques et débiles! On y sent, on y découvre le sang de cette gueur de l'Amérique. Ce fait nous suffit pour voir sous un nouveau jour tout ce que l'histoire vous rapporte comme des fables... — Oui! Romulus et Rémus, j'en suis bien certain, ont tété le vrai lait d'une louve. Ces héros qui ont pu construire des villes et fonder des nations dans ces temps préhistoriques devaient bien avoir dans les veines du sang de bêtes fauves.

La plupart des grands hommes sont des enfants nés de semblables mélanges, de pareils croisements de races. Il y a toujours un nuage sur la naissance de ces génies. Il voltige toujours un mystère au berceau d'un Alexandre, d'un César, d'un Marius.

Les Anglo-Saxons ne deviendraient jamais ces terribles Anglais d'aujourd'hui s'il n'y avait eu cette inoculation merveilleuse du sang de ces pirates redoutés du Nord, les Normands. C'est ce mélange qui les a fortifiés et rendus capables d'affronter les grands périls qui ont accentué l'évolution de leur race.

La langue Anglaise même ne serait apte à exprimer tous ces sentiments, toutes ces idées de la civilisation moderne, sans le secours, sans l'addition heureuse de tant de milliers de mots Normands ou plutôt latins et français, car les Normands se servaient du français du moment de la conquête de l'Angleterre. Remarquez par exemple, que tous les mots anglo saxons tels que *blocks, fields, meadows, milk, butter, wool, sheaves, wheat, harvest, nave*, etc. sont des termes de l'agriculture, du commerce, de l'intérieur, du ménage, de la vie pastorale. Au contraire, tous les mots du gouvernement, de l'administration, des sciences et des



arts, comme *name, state, court, minister, council, loyal, army, navy, debt, session, partie, brillant, splendid, balls, noble, charm, intelligence, music, dignities, etc.*, tous les termes qui expriment des objets du luxe, du divertissement, de la richesse, du bien-être, sont des mots français qu'ont importé les Normands, cette race qui aimait le luxe, la magnificence, les grandeurs et les richesses. Ce sont eux qui arrangeaient ces jeux splendides et ces tournois dont Walter-Scott nous retrace si fidèlement les beautés.

De la même façon le latin s'est assimilé des milliers de mots grecs, qu'il a transmis après à toutes les langues romaines. Tout ce torrent des termes scientifiques grecs a jeté une force et une clarté sans égale, dans ces langues incapables de traduire des sujets plus relevés et plus métaphysiques. La guerre qu'on fait à de pareilles inductions et importations des mots étrangers est la guerre stupide et illogique. On combat la nature. Si vous empêchez les croisements des races ou des langues vous ne faites que les tuer. Elles périront faute des éléments nouveaux et robustes.

Certes l'abus doit être combattu. Il faut qu'il s'opère toujours en toute chose une réaction. La nature même nous y pousse. Rien ne se fait sans un conflit des forces. Tout succès doit passer par cette route alternativement saillante et rentrante, comme celle qui suit le bateau dans l'Océan. Les flots ont beau le repousser, s'élever devant sa proue, se briser sur ses flancs, le navire n'en fait pas moins son chemin. La nature cache comme ce navire dans son sein une énorme boussole qui conduit sûrement ses roues et sa proue toujours en avant. Malgré toutes les déroutes qu'on



croit voir, malgré toutes ces obscurités, malgré tous ces points noirs et ces reculements qu'on remarque dans l'histoire, pourtant le monde n'a fait que toujours avancer. S'il y a eu des arrêts c'était pour reprendre haleine ou pour surmonter un grand flot!

C'est toujours sur un grand cercle éternel d'*action* et de *réaction* que roule cette machine gigantesque, la Nature. La vie elle-même est un cercle qui renaît après la Mort, comme le jour après la nuit. Rien n'a de fin dans ce monde. Tout point d'arrivée est aussi point de départ.

Le flux et le reflux éternel!



ORIGINE DE LA GUERRE

La guerre.

Oui, ce ne sont que des obstacles, des flots, des vagues. Le monde est comme la mer. Toutes les nations ressemblent à ces gigantesques bateaux à vapeur qui longent les mers, parcourent les océans, et après bien des tempêtes, des obstacles, des fatigues et des découragements, quelquefois arrivent à la fin au rivage souhaité, à la côte bien-aimée, au pays tant rêvé!... Alors les matelots poussent des cris de joie, les passagers ôtent leurs chapeaux et les femmes secouent leurs mouchoirs!

Ce sont des flots, des tempêtes pour la mer; c'est la guerre et la lutte pour la terre. *La guerre qui extermine c'est la guerre qui crée.* On croit qu'elle détruit, et pourtant elle ne fait que fonder. Aucune nation ne s'est créée, ne s'est assurée sa liberté, son bien-être sans la guerre! La lutte c'est la vie même. L'inertie c'est la mort, la décomposition, l'anéantissement. Elevez vos enfants dans l'idée de la guerre, de la lutte, et vous verrez que plus tard ils n'auront pas la crainte, l'effroi et la peur qui nous troublent. Ils regarderont la guerre comme un progrès, comme un bienfait, la mort comme le salut.

Foulez au pied ces vieilles croyances, ces peurs ineptes, ces superstitions ridicules!



Jésus-Christ même a dit : « *Jusqu'à la fin du monde, il y aura la guerre et les cris de guerre entre les hommes!* » Que voulez-vous plus? La guerre sourde ou proclamée a toujours son origine dans le singe, dans la bête, dans l'estomac... *Il faut vivre!* Voilà le mot terrible que la machine terrestre laisse échapper chaque jour, à chaque moment. Il faut vivre à tout prix, il faut trouver la nourriture, il faut manger, manger des herbes, des animaux, des hommes même! Oui, c'est le singe qui pousse. Nous l'avons anobli, nous l'avons voilé, mais nous ne pouvons jamais l'étouffer! Il poussera toujours ses cris ce singe hideux que nous avons sous la peau. Il poussera des cris qui feront trembler son semblable et feront frémir les animaux et les bêtes sauvages. Devant l'homme affamé le lion est un agneau, le loup un mouton, la hyène un cerf. L'homme la plus noble bête est la plus bestiale quand la faim le prend et lorsqu'il y a danger de mourir d'inanition.

Le mot guerre même a son origine dans cet instinct bestial. *Gur* en sanscrit signifie *vaincre* et *manger*, actions qui, comme Lombroso le remarque, ce sont deux actes communément associés dans les coutumes des tribus nègres et qui rappellent le *pau* tahinien, qui veut dire être vaincu, être mangé et fait voir quel but moral avait la bataille. De même le mot sanscrit *ga-vishta*, guerre et recherche des vaches, démontre le but des entreprises guerrières de l'époque.

La plupart des guerres sont provoquées par l'avidité ou pour satisfaire des besoins matériels. Les Spartiates convoitaient les terres fertiles des Messéniens et selon le proverbe « qui terre a guerre a » les luttes ne ces-



sèrent qu'au moment où ces pauvres Messéniens subjugués furent soumis au plus cruel esclavage ou s'en allèrent aux quatre vents cherchant un refuge sous un ciel plus libre. Les Athéniens habitant un pays stérile, un territoire aride et pauvre sauf le peu de vignes et d'oliviers qui y croissent, comme de nos jours, étaient forcés de rechercher partout ailleurs leurs vivres. Les Phéniciens, les Vénitiens, les Normands, les Anglo-Saxons, en ont fait de même. De là, ces guerres sanglantes, de là aussi cet énorme développement de la marine, dont ils se servaient pour saccager et piller les îles voisines et lointaines. Une fois la guerre née de ce besoin physique, voilà les pays et les peuples différents engagés pour toujours dans des conflits interminables, dans des controverses belliqueuses et des luttes perpétuelles. Puis d'autres sentiments viennent à naître et se substituent aux causes primitives. Ce n'est plus le besoin d'avoir, mais le besoin terrible de la vengeance, qui est si naturel, qui a son noyau dans l'égoïsme, dans l'amour-propre de la bête. *La vengeance*, est aussi un microbe de réaction, une force qui cherche à établir un équilibre ruiné. C'est le flux et le reflux de la marée perpétuelle que ces passions humaines inassouviées toujours.

Comment voulez-vous que l'homme ne fasse pas la guerre lorsque lui-même n'est que le vaste champ de bataille des milliers d'êtres qui se combattent en lui, qui se tuent, qui s'égorgent, qui luttent à qui mangera et dévorera l'autre. Il est prouvé et démontré sans réplique dans les histologies modernes que nos cellules sont de petits animalcules en combat perpétuel dans nos tissus. Les plus forts mangent les plus faibles



et cette victoire, cette prépondérance des parties fortes et vigoureuses, constituent chez l'animal, la santé et le progrès de son développement physique. Pourquoi donc l'homme ne ferait-il pas lui aussi la guerre, si la Terre, qui est aussi un grand animal, a besoin des cellules plus fortes, des tissus plus sains? L'homme est-il autre chose lui aussi avec toutes ses grandeurs avec tous ses titres, qu'un petit atome dans ce chaos qu'on appelle l'univers? Est-ce qu'il y a une forte raison pour ne pas admettre que la Terre soit une grande bête? Faut-il que tous les êtres ressemblent à l'homme? Comment donc? Ne voyons-nous pas quel vaste espace sépare l'homme d'un mollusque et pourtant tous les deux sont des animaux ayant à peu près la même constitution fondamentale? Est-ce donc une pensée étrange que d'admettre que l'homme ne soit qu'une cellule d'une grande bête, qui est la Terre même?

On a évalué à dix-huit ou vingt millions le nombre des hommes tués dans l'espace d'un siècle dans l'Europe seule. En Asie et particulièrement en Chine on en compte autant. Nous avons donc du temps reculé des premières années d'existence historique en Asie jusqu'à ce jour, pendant 30 siècles à peu près, *un milliard et deux cents millions* des victimes du terrible dieu Mars !...

Une seule guerre, la guerre de Crimée, a dévoré 783,000 hommes ! Napoléon a causé la mort à 5 millions de soldats sur les champs de batailles qu'il a livrées. Mais si grand qu'il paraisse, ce nombre n'est rien à côté de celui des hommes tués, exterminés, anéantis par les différents fléaux ; la peste, le cho-



léra, les tremblements de terre, les éruptions des volcans, les accidents, et les catastrophes de la vapeur et les incendies...

Et quelle différence de ces deux classes de morts ! La mort à la guerre c'est la mort la plus poétique, la plus belle, la plus souhaitée. Là en pleine nature, dans l'air frais, grisés par l'enthousiasme, par les sons des marches et par les clairons, enivrés jusqu'au plus profond de l'être par l'ardeur de la poudre et la fumée, pleins d'orgueil et d'amour-propre, fiers de tomber sous les plis du drapeau de la patrie, de cette grande Patrie, qui renferme tout ce qu'il y a pour nous de plus cher au monde, vous recevez en pleine poitrine une balle et sans même un râle vous expirez contents d'avoir servi votre pays, la terre de vos aïeux. Que ce soit une réalité ou une illusion ; peu importe. Le monde ne vit que de chimères.

L'idée a la force. Du moment que vous vous trouvez cardiaque ou phthisique, vous souffrez plus que les vrais malades. L'idée est un microbe comme tout autre être au monde. Nous l'avons dit ailleurs, un jour on parviendra à le saisir, à l'isoler, à nous le dessiner, à le vendre. Le microbe de la guerre on peut le suivre, on peut le voir peu à peu se développer et se répandre...

On va, objecter peut-être que tous ne meurent pas sur le champ de bataille et qu'il en reste bon nombre d'estropiés, d'amputés, de boiteux, d'invalides.

Mais ceux-là encore ne sont ils pas regardés par tous comme des héros, comme des êtres dignes de respect et d'admiration ? Voyez les trois ou quatre survivants de Waterloo : de quels honneurs ne



sont ils pas l'objet de la part du gouvernement et de la société !

Que seraient-ils ces vieillards s'ils n'avaient pas assisté à cette bataille : tout simplement de pauvres diables dont personne ne se soucierait et qui mourraient sur la paille de maladies ignobles!..

L'homme-singe-criminel.

Tous sont des criminels, grands ou petits, riches ou pauvres, ignorants ou savants, rois ou paysans, tous les hommes ont la criminalité dans les veines. Napoléon, le plus grand homme, était aussi le plus grand criminel. Ceux qui ont vu aussi les barricades de Paris ne s'en douteront pas. L'enfant-singe a beau grandir et devenir homme ; jamais il n'extirpera complètement ces instincts bestiaux, ces tendances animales, de briser, de détruire, de faire du mal, de tourmenter.

Les criminels déclarés ne sont que ceux qui ont ces instincts plus développés que les autres, qui sont plus singes et qui ne peuvent pas, par une éducation et une morale factice, résister à ces élans d'animal. Il y a des moments où tout homme commettrait des crimes si la raison, les conditions sociales, ses principes ne le retenaient et l'en écartaient de toute leur force. La pudeur, la morale, le devoir, les lois sont des vêtements qu'il s'est mis sur le corps nu comme des feuilles de figuier, et qui avec le temps se sont assimilées avec le corps, avec la chair même. Voyez la femme comme elle vous écorche, avec quel plaisir elle enfonce ses



ciseaux dans votre œil du moment qu'elle se sent plus forte que vous. Voyez la cocotte, la fille de joie, la grisette avec quelle rancune elles étrillent et ruinent leurs victimes, avec quel sang-froid elles tuent leurs enfants naturels ! Et toute la société n'est pas un champ de guerre sourde, destructive, anthropophagique des hommes entre eux ?.. Si quelqu'un tient une place élevée, combien ne la convoitent-ils pas, comme des loups affamés, prêts à se ruer au premier ébranlement qui se produirait. Oh ! ce beau nom de « Société », ce voile transparent de soie, quel champ de bataille ne voile-t-il pas ? Ce n'est qu'un linceul qui couvre un cadavre que rongent les vers !..

Cette même guerre on la voit dans les tissus du corps humain. Cette lutte, cet égorgement dans le corps humain, ainsi que dans la société, ne fait que stimuler le progrès. *Lutter c'est vivre !* Le prêche d'une paix éternelle serait le prêche de la mort.

Le XIX^e siècle, le siècle-génie, le siècle des sciences, des grandes œuvres de la paix, est le siècle le plus armé. Jadis quelques cavaliers médiévaux étaient cuirassés, maintenant c'est la terre entière.

C'est que le progrès ne s'accomplit que par le fer, par l'extermination, par la supériorité et la prédominance du plus fort, du plus sain et robuste, du plus singe ; car c'est toujours le singe qui continue à créer les *hommes*. Le savant, le génie, sont stériles, ils ne produisent que des *œuvres*.

La civilisation n'a fait qu'enduire d'un vernis polices sauvages instincts. Le mot « sauvage » est un mot de progrès que donne l'homme raffiné et surmené à la nature même. C'est l'aristocrate, le gommeux des sa-



lons, la mondaine anémique du faubourg Saint-Germain, qui se moque et raille les joues toutes rouges et la figure boursoufflée des filles de la campagne et les formes rondes et développées des paysannes ! Non, la nature sauvage est la plus belle, demandez aux grands peintres qui sont eux aussi des « sauvages ».

La lumière et l'ombre, la joie et la douleur, la vie et la mort, la guerre et la paix, ce sont ces contrastes permanents qui constituent la vie. C'est le cercle éternel qui roule à l'infini. C'est maudire la nature que de lui arracher l'une de ces deux forces accouplées. Une mer sans tempête et flots, une terre sans montages et sans torrents ! Un jour éternel serait plus funeste qu'une nuit sans fin... La guerre est la réaction, la force qui surgissant du côté opposé vient se briser sur l'autre et produire l'éclair... Un parlement sans opposition, un entretien intellectuel sans discussion ne seraient que des fœtus, des moribonds ! C'est l'instinct seul de l'attachement à la vie qui vous fait haïr la guerre...

On pense aux cruautés de la guerre, longtemps après que l'excitation a passé, lorsque les sons des clairons se sont déjà perdus et les ombres des fumées dissipées... Pensif, calme et chaud, la plume à la main, l'historien songe avec horreur à ces cruautés, décrit sous les couleurs les plus vives et les plus criardes ces abominations et maudit cette guerre, qui cause tant de malheurs !...

Mais que le lendemain quelque mauvais voisin fasse une invasion dans son pays ou que sur les mers lointaines quelques arrogants pirates insultent son drapeau, ce drapeau qu'il regarde les yeux mouillés, et



vous verrez ce même personnage calme et pensif d'hier devenir furieux, battre ses poings sur la table, ses cheveux hérissés, gronder, grincer les dents, gesticuler comme un fou, parcourir fiévreusement sa chambre, crier, maudire et montrer les poings, avançant les mains vers le côté de l'horizon, où l'invasion ou l'affront a été commis!.. Vous verrez alors le peintre, le poète, l'orateur, l'écrivain, le philosophe, le musicien, le littérateur, l'ouvrier, le prêtre même, tous jeter leurs pinceaux, leurs plumes, leurs compas, leurs livres, leurs violons, leurs soutanes, leurs frocs pour courir, courir avec rage, comme dans un accès de folie, en toute hâte vers ce point noir des frontières pour tuer, pour égorger, pour sucer le sang de ces maudits devastateurs, de ces insolents pirates! Et dire que la guerre n'est pas dans votre sang, dans vos veines!

Le bacille de la guerre.

Si on disséquait le corps d'un spartiate ou d'un prussien à coup sûr on parviendrait à saisir ce petit animal, ce microbe devastateur, ce bacille qui inocule la rage de la guerre, l'amour du sang. Ce n'est qu'un rêve pour nos jours, ce sera une réalité pour l'avenir. On se moquera de votre ignorance. Parcourez l'histoire de ces peuples guerriers, lisez leurs légendes, leurs mœurs, leurs coutumes; vous serez stupéfaits de la manifestation de cet instinct, car à coup sûr dans ces cas vous êtes devant un état morbide, devant un phénomène physiologique. Il ne faut pas se faire la moindre



illusion à ce sujet. Ce sont des faits qu'on saisit, qu'on touche. Un homme seul suffit pour contagionner toute une nation. Un seul bacille dans quelques années, dans un siècle se répand, se multiplie, se développe, comme les plus terribles fléaux, comme les microbes du choléra, de la peste, de la rage. La bactériologie nous enseigne que sur une surface de 11 1/2 onces de fromage il y a plus de 6 milliards de microbes! il peut être très fort en matière mathématique pour évaluer à quel nombre fantastique monte le total des bacilles d'un fromage entier. Et il s'agit des microbes qu'on voit et qu'on peut compter !...

Pensez donc ce que sera ce microbe de la guerre une fois découvert! Combien de milliards y en aurait-il dans les corps d'un Lycurgue ou d'un de Moltke! Et quelle sera leur propagation, leur multiplication, si on pense que d'un seul couple de mouches naissent dans un court espace de temps 2,080,320 mouches!... Et les mouches sont des géants à côté de ces microbes!..

Et ces bacilles qui aujourd'hui remplissent toute l'atmosphère, tous les corps, toutes les âmes, toutes les veines, ces toutes petites bêtes, qui fourmillent dans toute l'Europe, qui l'écrasent et la dévastent, qui lui sucent le sang et absorbent sa sève vitale, ces petits microbes, qui sont la cause de tous les maux, de tous les dangers, menaçant de moment en moment de bouleverser le monde entier, qui ont créé le socialiste, le paupérisme, l'anarchisme; ces microbes, véritables fléaux de la terre, d'où nous viennent-ils? Quel est le foyer secret où ils ont pris naissance, quel est leur obscur guêpier?... Remontons les flots de ce fleuve qui nous emporte, naviguons contre son cours



et jusqu'aux sources de ce Nil, qu'on appelle *Stratocratie* et dont les eaux inondent le monde entier.

Voici le résultat de notre exploration :

« En 1713, un homme a commencé à régner à Berlin, qui était né avec la *monomanie militaire*. C'est M. Lavisse qui parle. Il a plu à ce souverain de dix-huit-cent mille sujets pauvres de se donner une armée aussi forte que celle de l'Autriche, c'est-à-dire un empire de plus de vingt millions d'hommes. Cette passion a réglé les pensées, les habitudes, la vie de Frédéric-Guillaume I^{er}; comme elle était malade et, confinait à la folie, elle se suffisait à elle-même et n'avait pas besoin de manifestations extérieures. Le roi Sergent aimait son armée, comme Harpagon son trésor; ses yeux se délectaient à la vue de ces bataillons comme les mains de l'avare au contact fluide des pièces d'or. »

Et c'est l'histoire savante qui parle ainsi.

Voyez donc comment une folie, une maladie d'un monomane, d'un stratomane, a abouti peu à peu à changer la face du monde!...

Poursuivez ce microbe dans la tête, dans les nerfs, les veines et le sang de ce petit roi tout jeune encore, qui s'il n'était pas roi se contenterait simplement de soldats de plomb! Il s'occuperait comme nous tous pendant notre enfance à ranger des dizaines de petits soldats et de canons, d'artilleurs et de chasseurs; de la cavalerie et des généraux, sans que le chat même sous la table soit dérangé ni réveillé de son sommeil par le bruit des canons et par les salves de cette artillerie lilliputienne!

Mais voilà que la Fortune aux yeux bandés a voulu



que ce maniaque naquit roi ; que ce petit prince pour satisfaire sa manie, son désir enfantin eût de véritables soldats, des bataillons réels, des cavaliers en chair et en os, des généraux avec des moustaches et des cervelles aussi. La destinée, cette maudite divinité, que vous vous efforcez de déshériter, à qui vous refusez même l'existence, l'omnipotence, la dynastie terrestre, la destinée, donc, a voulu que cet homme malade fût monarque absolu et pût accomplir tous ses dessins burlesques, extraordinaires, extravagants, illogiques, de réaliser des mêmes plans qui exécutés ou simplement énoncés par un commun mortel feraient sourire le monde ironiquement et auraient tout honnement conduit leur auteur aux petites maisons....

Voyez donc les résultats funestes de cette manie de faire d'un petit royaume de *dix-huit cent mille* sujets, cette formidable Prusse, cet Hydre de Lerne qui pendant un siècle ne fait que terroriser ce monde, inonder l'Europe de sang, et remplir de frisson les peuples ! Voyez ce microbe qui devient héréditaire, qui se répand comme la peste, qui gagne en peu de temps toutes les cervelles, qui inonde toute la Prusse, qui franchit ses frontières, vient en France ravager tous les pays voisins, briser le bonheur, agenouiller les peuples agricoles, qui abandonnent la charrue, la pioche et leurs champs en friche pour s'engager dans les cadres du recrutement annuel ; qui détruit encore l'industrie ; arrête brusquement le commerce, ferme les théâtres, chasse le rire, les roses et les rêves, et évoque partout la terreur, le frémissement des lances, le grincement des dents de la sinistre déesse de la Guerre Bellone !



Voilà que cette maladie de jour en jour s'aggrave, devient plus redoutable et fait gémir les peuples !

Voilà que ces microbes se concentrent un jour en nombre considérable dans deux têtes qui mettront le feu dans le monde et ouvriront à deux battants les portes des Enfers. Ces deux hommes sont *Moltke* et *Bismarck*. Les guerres se succèdent, le sang coule à torrents, et comme toutes les maladies elle aussi en 1870 atteint son maximum, s'élève au point culminant et fait les catastrophes abominables ; cette débâcle qui écrase l'équilibre européen inonde les frontières des deux nations avec le sang de 500,000 hommes et crée cette crise militaire qui dure déjà plus de vingt ans.

La France qui ne connaissait pas le socialisme se sent rongée et dévorée déjà par ce bacille qui absorbe lentement toutes ses forces pour la laisser un jour tomber presque anéantie aux mains d'une puissance rivale.

L'Allemagne encore plus gravement atteinte semblable à l'épouse de Jason, à la belle Créüse, porte sur la tête orgueilleuse la couronne dorée de la victoire et se guinde si haut qu'elle ne voit pas les serpents qui embrassent ses pieds et les sangsues sociales qui absorbent et sucent son sang et ses forces. La couronne est splendide, précieuse, magnifique, mais c'est le cadeau d'une noire sorcière, d'une magicienne abominable, de cette Médée aux yeux de feu, aux cheveux hérissés que nous appelons la guerre ! Cette couronne, victorieuse Allemagne, c'est la couronne de *Macbeth*, qui ne le laisse dormir ni manger, qui le rend le plus malheureux des hommes.

A tout moment, à toute heure, il voit le spectre de



Banquo et les fantômes des rois qui tiennent à la main chacun une coupe pleine de sang, il frémit, il pousse des cris, il a horreur de ses crimes, de ses forfaits! Pareille à lui. ô grande nation de Gœthe, tu trembles, tu frémis toujours, tu as horreur de tes crimes, de tes fraudes, de tes violations!.. Et comme ce régicide écossais tu t'écries d'une voix formidable :

« Down ! thy crown doth sear mine eye-balls ! »

L'Italie.

Faut-il parler de toi aussi, ô belle Italie, Italie au ciel serein où planent les âmes de Raphaël et de Titien, où l'on respire la musique de Verdi avec l'air du ciel, où sur les côtes ensoleillées, l'on rêve à la douce harmonie des vagues ?

Faut-il parler du pays où tout est peinture, où chaque montagne rappelle un tableau de Salvator Rose, où chaque fille nous retrace les lignes prodigieuses d'une Madone?...

Faut-il parler du pays où fleurissent les orangers toujours verts et qui embaument son air léger ?...

Mais non! Je ne vois plus ni les lignes de tes montagnes, ni les riants côteaux, ni ces couleurs harmonieuses, ni tes statues, ni tes peintures. Cette mauvaise fumée de tes troupes assombrit et cache tout.

Les vignes ne donnent plus ces raisins aux belles couleurs que je voyais jadis sur les mulets de tes vendangeurs... La nielle s'est emparée d'elles.



« Italie, Italie! Adieu bords que j'aimais,
Mes yeux désenchantés te perdent pour jamais! »

Ce ver dévastateur et rongeur dévore leur sève et laisse périr leur fruit! Tout est rongé! Pauvres filles de Naples, de Sorente et des riantes campagnes de la Toscane pourquoi ne riez-vous pas toujours comme la belle Gioconde? Avez-vous des regrets? quelque charmeur vous a-t-il ravi votre cœur et votre paix... — Mais elles ne répondent pas! Du doigt elles me montrent muettes et tristes au loin... un peloton de soldats!

Oh vieille Europe!

C'est comme l'alcool; la boisson qui nous fortifie et nous dévore, qui relève nos forces pour les écraser, pour les faire périr!... Le corps de cette vieille femme, l'Europe, ridée et courbée par l'âge, par les siècles qui pèsent sur son échine, ce corps est trop affaibli malgré cette apparente jeunesse, malgré cette fraîcheur artificielle qu'elle s'efforce de nous montrer.. Ces joues, ces lèvres roses et écarlates ne sont que du sard et de la céruse. Elle peut rire, elle souffre trop pour nous déguiser complètement ses douleurs, elle est trop ridée pour nous cacher ses années... ô vieille coquette, charmante vieille mondaine avec les airs d'aristocrate qui a joué son grand rôle jadis!...

Tu as beau nous montrer les dents... elles sont toutes gâtées par les sucreries et par les pâtisseries, par les eaux-de-vie et les alcools que tu engloutis. — Ces dents! Ce sont la plupart de fausses dents, des dents qu'on fabrique, des dents de mort! Fi donc! Tu por-



tes dans ta bouche l'essence macabre, l'odeur des cadavres !... On voit les chevaux dans les dents ; mais on voit aussi ta décrépitude, ta ruine, ta décadence dans ta bouche ; ô vieillote raffinée, bouclée, fardée et bien pommagée !

Ta bouche sent la pourriture... Tu as beau plomber tes molaires... Tu y as mis tant d'or dedans qu'un savant évalue que l'or qu'on peut trouver un jour dans les cimetières de tes villes est beaucoup plus considérable que l'or des mines de la Californie... il viendra un jour où tes enfants n'auront plus de dents, où tes avortons seront des vieillards qui viendront au monde avec des rides et des cheveux blancs !

Quand je te vois à travers l'histoire, quand je parcours ta longue vie, tes œuvres, tes exploits, tes entreprises, les guerres, tes victoires, tu m'apparais comme un grand général, comme un vaillant maréchal qui a fait sa carrière, et infirme, invalide, amputé, se retraite, se retire un jour près du feu, et se réchauffant, raconte à ses petits enfants ses exploits et s'égaye à rappeler ses jours heureux ! Pourquoi ce fard, cette pommade ? La vieillesse elle aussi a sa beauté. Les cheveux blancs sont si beaux ! Les rides sont si vénérables et le dos accroupi si imposant !

Tu es laide dans ta coquetterie enfantine ; ton âge parle trop, tu ne peux plus plâtrer toutes ces crevasse, toutes ces ruines !

Lorsqu'on te considère, on a envie de chanter avec le poète :

« L'Europe, qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles ! »



Oui, je sais, tu vas répondre par ce vers de Molière quand on te parlera de ta guenille trop vieillie :

« *Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère!* »

L'Europe en vérité est la véritable Chrysale, qui n'entend pas céder au fantôme de la mort qui s'avance à tout moment et montre des mains osseuses et sa faux bien acérée.

Cette vieille édentée veut à tout moment prouver au monde avec tout l'éclat et le bruit possible qu'elle n'est pas insensible aux satisfactions matérielles.

Sa couturière en sait quelque chose, et cette couturière c'est le budget militaire. C'est toujours la femme, dont Byron dit dans son *Lara* qu'elle aime tout ce qui brille... Comme de petites pensionnaires dont les rêves sous troublent leurs sommeils, qui voient toujours un casque qui brille, des boutons dorés qui éblouissent les yeux, un uniforme aux couleurs criardes et un pantalon rouge... de même cette vieille pensionnaire, l'Europe se pique encore comme une guêpe à se serrer, à se guinder sous le panache d'un casque, sous une visière, bien élancée et mince, dans une ceinture où pend un sabre énorme qui résonne avec fracas sur le pavé... Or, ce bruit de sabre qui ne laisse pas le monde dormir tranquille... On croit toujours qu'il y a tout un régiment qui se bat, qui s'égorge et ce n'est que le sabre de cette pauvre Pallas qui, sous ces cuirasses énormes, sous une ondoyante crinière et un armement épais et lourd, n'est qu'un squelette, qu'une carcasse d'homme halluciné, rêveur, énervé d'un vieux fou qui veut revêtir la jeunesse !...



Europe. Pallas.

« Le lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie... »

Oh ! oui. Grandes puissances, vous êtes âpres à votre proie ! Vous n'attendez que le moment. « Le cordon s'il vous plaît ! » Voilà le cri en termes très polis et civils, en langue diplomatique, que vous attendez avec anxiété pour sortir de ce formidable temple de Janus.

Vous êtes fatigués à la fin de cette prolixité, de ce prêche continu de la paix !... Vous êtes exaspérés ; on le lit sur vos figures...

Jamais le monde n'a porté un si lourd fardeau sur ses épaules. Les légions terribles des Romains s'évanouissent devant ces armements modernes. Les phalanges des Macédoniens s'éclipsent et les armées si bien organisées de l'Orient sous Nicéphore Phocas ou sous Bélisaire et Narcès ne peuvent plus nous éblouir. Rien du passé ne nous étonne plus. Après Moltke les armées mêmes de Napoléon ne sont que des soldats de plomb.

Jadis c'était une nation ou l'autre. Aujourd'hui toutes. L'Europe entière est armée de pied en cap. C'est Pallas casquée. Non pas cette jeune, riante et vigoureuse déesse de la sagesse hellénique. La sagesse antique était jeune, c'était l'érudition conquise dans les palestres, en plein air, entre deux courses à cheval au stadion, au moment où ils se frottaient à l'huile et que Socrate saisissait pour discuter avec ces beaux athlètes.



tes sur les questions les plus élevées, les plus sublimes.

La sagesse de notre siècle c'est la sagesse ridée décrépète, débile, malade. C'est l'érudition, l'énorme savoir acquis dans les laboratoires, dans les bibliothèques, dans les chambres, sous une lumière qui dévore les yeux, dans des mansardes où l'on mange des haricots et du pain sec pour se pourvoir de cet énorme tas des livres, dont on a besoin pour s'orienter dans cet immense chaos des sciences modernes. C'est la sagesse du caveau de Démosthène, qui sent l'huile, la mauvaise huile qui fume, qui vous suffoque. Ce n'est plus cette huile dont se frottaient leurs corps jadis les lutteurs.

C'est l'huile mystérieuse, dévoratrice, empoisonneuse qui sort des souterrains, des entrailles fumantes de la Terre, c'est l'huile de la pierre, l'abominable *Pétrole* qui s'enflamme, qui siffle et s'allonge en rampant en ligne flamboyante comme le serpent qui se déroule en arbres tortueux. Le symbole de la sage Minerve c'était l'olivier avec son feuillage argentin, doux, suave, au regard. La sagesse moderne, cette sévère mégère Pallas de nos jours porte des lunettes, qui lui donne l'air d'une marâtre, elle est maussade, de mauvaise humeur. Voyez tous les savants, tous les érudits, ce sont de vrais magots, des singes, à côté de ces belles et riantes figures des philosophes, des historiens et des poètes de l'ancienne Grèce !... Toute la jeunesse en Allemagne porte des lunettes. C'est un trait caractéristique. Et ces myopies s'aggravent de plus en plus...

Ta rancune pourtant est si grande, vieille rabougrie, que tu appelles ce jeune monde d'Homère et de Péri-



clès .. *Antiquité!* C'est toi, qui t'affiches comme une jeune, la véritable antiquité!...

Mais laisse nous regarder ton casque luisant, ta cuirasse, les boutons si brillants!...

Les armées.

Voulez-vous voir en nombres cette riche garde-robe là?... en voilà!

La France possède en tout une armée forte de 4.169.422 hommes, dont 1.124 000 sont en vigueur, 910 000 à la première réserve, 956.000 à la deuxième et 1.176.000 à la troisième.

L'Allemagne en a 2.913.599, dont 810.000 sous les drapeaux, 401.000 à la première réserve, 900.000 à la deuxième et 799.000 à la troisième.

Son effectif probable de 1893 sera environ de 4,200,000.

La Russie a l'armée la plus considérable sur pied. Elle possède 1.698.000 hommes sous les drapeaux.

Si nous y ajoutons la première réserve qui compte 1,124,000 hommes, la deuxième de 1.191.300 hommes et la troisième qui monte au chiffre énorme de 4.000.000 d'hommes nous aurons un total de 7,914,000!

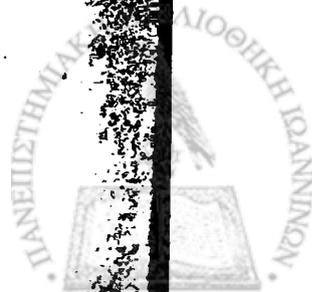
L'Autriche, en cas de guerre peut mettre sur pied : 2.032.420 hommes.

Si nous y ajoutons qu'en cas de guerre l'Italie peut disposer de 3,000,000, l'Angleterre d'un et les autres petites nations du continent toutes ensemble jusqu'à 2 millions, nous aurons en tout une armée formidable de plus de 22 millions d'hommes au moment fatal où



quelque diplomate imprudent ou quelque monarque aura par mégarde jeté par la fenêtre sa cigarette allumée dans le champ de son voisin.

Alors toutes les eaux du Danube, du Rhin, de la Tamise, de la Seine et de la Vistule réunies ne sauront parvenir à maîtriser le feu qui dévorera l'Europe entière ! Quel incendie grandiose !



LE SINGE ET LE CERVEAU

La guerre créatrice.

Mais ne maudissons ni la guerre, ni les armes. Ce que les hommes se figurent comme un mal n'est au fond que la réaction physique; ces réactions successives de la nature, pour reprendre son chemin, pour remettre les roues de son train déraillé sur les rails droits et solides qui lui sont tracés par des lois dont nous ignorons complètement l'origine. Ce sont les guerres qui ont produit les grandes époques, c'est après la guerre de Troie que la Grèce se sent une même nation, comme l'Allemagne après 1870. C'est là sur les plaines que baigne le Scamandre et qui sont protégées par Taurus, que les hellènes se sont connus, se sont unis, et sous un seul chef suprême ont formé tous une armée pour la première fois nationale. C'est cette guerre qui a rehaussé leur esprit de patrie et a créé toute cette pléiade de héros, qui sont restés et resteront légendaires dans tous les siècles. C'est cette guerre encore qui a produit le plus grand poète du monde, le patriarche de votre civilisation, *Homère*, cette tête grandiose, qui s'élève là-haut au milieu des temps comme le sommet d'une haute montagne qui méprise la terre et sert de trône aux Dieux. Homère c'est Olympe lui-même. C'est dans sa tête que tous ces



Dieux ont pris la chair et la force, et c'est par lui, par son esprit, qu'ils ont reçu le bain de Styx qui leur a assuré l'immortalité!...

De même les guerres médiques ont fait la Grèce de Périclès, la Grèce des temps historiques, la Grèce d'Eschyle et de Sophocle, de Socrate, de Platon et d'Aristote. Là dans le bruit et le cliquetis des lances et des cuirasses, au milieu des moribonds jonchés sur le champ de bataille, Eschyle et Sophocle se sont inspirés, ils y ont trouvé leurs sublimes tragédies et Euripide sa première gloire. La guerre c'est le mouvement, la vie. L'inaction, c'est la mort. Ceux qui meurent sur les champs de bataille préparent la vie et la gloire aux générations qui viendront après.

On objectera peut-être que si les guerres médiques ont fait la Grèce grande et forte, les luttes intestines l'ont détruite dévorée... Mais pour toutes ces petites villes de la Grèce qui formaient chacune un petit royaume, une petite République à part, toutes ces étoiles que le monde admire, qui ont eu chacune leurs grands hommes, leurs arts, leurs sciences, leurs temples, leurs chefs-d'œuvre, à quel motif doit-on attribuer leur grandeur, leur prospérité si ce n'est à ces guerres intestines, qui les ont séparées, qui les ont isolées et ont fait de chacune d'elles un rempart nouveau, un foyer spécial des sciences et des arts ? C'est cet isolement qui a produit cette merveilleuse variété, ces contrastes, cette multiplicité des talents, des écoles, des sectes philosophiques, artistiques, littéraires.

Non. La guerre ne fait pas le mal. La guerre n'est pas un malheur pour les nations.

La terre, la grande bête, ne peut pas vivre sans uu



sang nouveau et c'est la guerre seule qui le purifie dans ses poumons....

La nature, ainsi que la grande machine sociale, a ses victimes. Si elle donne attention aux détails, si elle se laisse plier et céder aux pleurs et aux prières de ceux qui se trouvent sur son chemin, elle ne marchera jamais. Combien d'êtres n'écrase-t-elle pas cette énorme locomotive sociale!... Est-ce que nous entendons leurs cris, leurs gémissements, leurs sanglots?... Peut-être que nous-mêmes serons écrasés, mutilés, démembrés, demain! C'est la chance, la chance seule. La machine doit avancer à tout prix. Si le sang afflue quelque part l'opérateur est là toujours prêt à couper, à amputer, à trancher. Cet opérateur n'est pas toujours le même. Si le sang afflue au cerveau, c'est le peuple, les masses qui se soulèvent, ce sont les muscles qui s'efforcent de restituer l'équilibre. C'est la saignée au cerveau qui doit être opérée. Il ne s'agit plus que d'une *Réulsion*. Le corps social a les mêmes lois, toutes identiques, que celles du corps animal.

Ainsi de nos jours le cerveau a absorbé toute la vie, toutes les forces vitales, tout le sang. Jamais le monde n'a vu spectacle pareil. Si ce siècle avait une figure humaine ce serait la figure d'un enfant *hydrocéphale*. Une tête énorme avec des membres chétifs, débiles et maigrelets.

L'encéphalose.

Le mal est là! Si on demandait à un médecin, en lui apportant dans les bras cet enfant-monstre, ce siècle hydrocéphale, ce qu'il y aurait à faire de cet enfant, il répondrait, comme il n'y a pas de remède, que :



« *Ceci tuera cela* » en montrant la tête et le corps.
Notre siècle souffre d'une maladie semblable.

Si on nous permet de la nommer, nous créerions ce mot d' « *encéphalose* ». On a dit *névrose* pour la maladie des nerfs. Et même on en a fait la maladie du siècle. Mais les nerfs ne souffrent-ils pas à cause du cerveau ? Jadis on s'efforçait de tuer le serpent en le battant au dos, le long de la colonne vertébrale... On ne savait pas que les serpents ont le cœur dans la tête !

Ce serpent-siècle a aussi son cœur dans la tête. Et c'est le vrai serpent à sonnettes ce siècle si bruyant, si tumultueux, si réclamomane, si mouvementé et plein de fracas et de cris.

Le cerveau donc, la grande machine directrice, ce feu, cette flamme que l'homme porte chez lui dans sa tête, c'est son grand mal, son danger, sa perte. *Ceci tuera cela*. Si nous lui cédon's peu à peu le terrain, il prendra tout, il absorbera, il avalera toutes les forces, toute la matière. Il ne vous restera ni muscles, ni sang, ni cellules, ni yeux, ni membres, ni pieds, ni lèvres, ni couleurs, ni voix, ni cheveux. Voilà où vous réduira ce fléau céleste qu'on appelle la cervelle.

Il n'y a pas un organe qui lutte avec le corps avec un pareil acharnement. Ce qu'il absorbe quand il travaille est énorme. Son avidité n'a pas de limites. Sa gourmandise est sans égale. Du moment que l'homme se laisse entraîner par lui il est perdu. Combien d'enfants d'une grande intelligence succombent aux premières années de leur vie ! Ce sont les enfants et les hommes ineptes, stupides et paresseux, qui jouissent toujours d'une parfaite santé. Ils sont toujours rouges, sains, robustes, corpulents et joyeux.



Au contraire, les enfants très intelligents et les hommes érudits, les savants, les artistes, les poètes, les musiciens sont toujours débiles, faibles, sensibles, nerveux, maladifs. Ils souffrent de l'encéphalose. Le cerveau absorbe tout. Surtout pour les hommes qui créent. Après une production d'une œuvre d'art, d'un roman, d'une tragédie, d'un drame, d'un opéra, on a perdu autant de forces que si l'on s'était alité pendant des années. Le temps ne joue pas grand rôle. Vous pouvez créer un buste dans deux heures ou écrire un article très fort dans une demi heure. Il suffit pour vous affaiblir, pour vous absorber! — Oh, ce monstre-cerveau!

Voilà donc que par un moment de crise plutôt physique que morale apparaît à l'horizon le *militarisme*! Ce sont la chevalerie et les guerres religieuses qui suivent les mortifications et l'affaiblissement du corps à la suite des abstractions continuelles, des lectures de la Bible qui remplit l'esprit d'images abstraites, d'idées métaphysiques, de fantômes. L'idée avait trop dominé, et le corps comme un satan écrasé, réclame ses droits. Le singe-Méphistophélès attendit longtemps et le voilà qui reparait sur la scène du monde devant Faust — philosophe devant l'homme-cervelle, devant cet hydrocéphale qui lutte contre la vie, contre la nature et croit que l'esprit seul suffit pour le rendre heureux. Il se trompait, et les premiers coups de canon, les premiers sons des clairons et des trompettes ainsi que le cliquetis des armes par une matinée brumeuse et pleine des vapeurs et de fumée, sont venus l'éveiller en sursaut de son long rêve, de son profond sommeil où le spiritualisme exagéré l'avait plongé.



Le voilà ce Faust vieux, ridé, débile et pâle avec ses yeux enfoncés et ses regards livides. Il se frotte les yeux, et comme se réveillant d'un sommeil léthargique plein de stupéfaction et de surprises, se regarde au miroir, et furieux, plein de colère et de rage, il saisit ses longs cheveux blancs, les boucles de ses tempes, les arrache l'une après l'autre de ses doigts crispés. Il jette en bas ses haillons, il se débarrasse de ses guenilles et des béquilles dont il se servait jusqu'à ce jour, et exhalté, plein de force et de couleur, dans un élan impétueux, dans une crise hystérique, dans une hallucination merveilleuse il brûle ses volumes, détruit les productions de son esprit, rendant au feu ses papiers sans nombre qui l'ensevelissaient, saisit un casque luisant et l'ajustant sur sa grande tête chauve fait voltiger aux quatre vents la crinière énorme, qui la surmonte, il brandit son sabre, et d'un bond plein d'agilité et d'adresse il monte sur un fier coursier, parcourt le monde, terrifie les peuples, fait frissonner l'Univers !.. C'est l'homme savant-cavalier. C'est le Don-Quichotte fin-de-siècle, c'est la vieillotte Pallas avec ses rides et avec sa lance !

Oh, ce fou chevalier qu'il est ridicule !.. Les doigts qui tiennent le sabre sont encore pleins d'encre...

Et c'est lui-même ce génie-siècle qui écrira après ses exploits et ses actes !..

Le siècle-génie.

Il y a des hommes de génie ; il y a des familles et des races de génie. La famille des *Bach* en présente



peut-être le plus beau cas : depuis 1550, pendant huit générations, près de deux cents ans sortirent de cette famille une foule d'artistes de premier ordre. De même, les familles du Titien, de Murillo, de Bellini, etc. Tous les membres de la famille des *Bernouilli* se distinguèrent dans quelque science. Quant aux races, la race blanche est en général par excellence celle de génie. Et de même qu'il a des races, il a encore des moments dans la vie, au long des siècles où le génie atteint son *maximum*, il y a donc un siècle de génie ; ce qui est le cas pour le *dix-neuvième* siècle. L'homme de génie d'ailleurs c'est l'homme dégénéré, c'est l'homme singe ; ainsi le siècle de génie est le siècle singe dégénéré par excellence. S'il y a un siècle qui a plus de folie, plus d'aliénation, c'est certes celui-là. Tout ce qui conduit et amène à la dégénérescence y est en grand degré répandu et cultivé. C'est le siècle de l'*alcoolisme*, de l'*hystérie*, de l'*hypéresthésie*, de *précocité*, de *maigreur*, de *rachitisme*, de l'*aliénation*, du *mastôidisme*, de la *stérilité*, des *excentricités* de tous ces symptômes qui caractérisent l'état physique et mental de grands hommes et que Lombroso a si méthodiquement indiqués.

Le génie est singe à ce qui le retient si strictement au corps, au physique, à la nature. Là où on croit avoir affaire avec une inspiration divine on découvre à son étonnement une aliénation comme chez Mahomet, Luther, Savonarole, Schopenhauer. Le philosophe dans ce cas a recours au singe dérobé et si bien voilé sous cette peau si mince et si diaphane !... Le siècle de même cache son singe dans les entrailles ; et jamais ce singe n'était plus surmené, plus maladif, plus dégé-



nére qu'il l'est de nos jours, dans les recoins de l'âme et du cœur de ce grand siècle. Les statistiques en parlent avec une éloquence si grande.

La femme, par exemple, qui autrefois ne montrait et ne soignait à un pareil degré son singe malade, sa bête, son côté physique, dans ce siècle elle risque de surpasser dans les vices l'homme même. Si nous rapportons seulement les chiffres de l'alcoolisme des femmes en Angleterre, pays singe par excellence, on sera stupéfait! S'ils n'étaient pas de chiffres officiels on le dirait incroyable...

Ainsi en 1878, le nombre des femmes arrêtées pour ivresse en Angleterre qui n'y était que de 5,673 en 1884, le même délit était déjà noté 9,451 fois. L'année dernière à *Londres seulement* le nombre a dépassé 8,000. en augmentation de 500 sur l'année précédente. A *Glasgow* 10,500 femmes ont été mises en prison pour ivresse, de ces dernières 45 en étaient du sixième au trente quatrième emprisonnement. En Irlande le champion féminin de l'ivresse est une femme de quarante ans qui a été arrêtée 700 fois! et à Dublin on arrête chaque année en moyenne 10,000 femmes pour ivresse!... De là peut-être aussi le grand nombre d'aliénés en Angleterre et surtout en Écosse. Il y a un aliéné sur 200 habitants chez nos voisins d'Outre-Manche. Leur originalité et leur généralité ne doivent être sans aucun rapport à ces chiffres.

Les parisiens, qui sont le plus spirituel et le plus vif peuple de l'Europe, sont aussi parmi les français les plus alcoolisés... Sur le nombre des débits de boissons qui en France s'élève à 440,000, Paris figure pour 27,000. En 1873 le nombre des débits (Paris excepté) était par



toute la France de 348,000 ; il s'est élevé graduellement en vingt ans de 348 à 413,000. Depuis 12 ans (1880), le nombre s'est élevé de 56,000 !

Le Monde-Alfred-de-Musset a besoin de s'abreuver, de s'intoxiquer pour exciter sa verve et enflammer son esprit!... L' « absinthe » crée le « chic » crée la « débâcle » et le « germinal », mais elle crée le socialisme et la dépopulation aussi. Si les Anglais malgré cet empoisonnement sont vigoureux et prolifiques encore, la cause en doit être recherchée dans le grand océan qui les entoure, qui leur donne l'iode antiseptique par bouffées, et dans le fait historique que leur race n'est pas encore épuisée, ni fatiguée ; leur carrière de gloire étant récente encore comparée à la vieillesse extrême des gréco-romains.

Ce singe vieilli a beau avoir l'expérience. Le physique est trop en décadence pour le relever par la force morale. On peut bien en ce temps chanter avec Le Bailly :

En vain l'âge s'avance
Ni l'âge ni l'expérience
Ne peuvent corriger nos mœurs/

avec la seule différence que l'âge ici c'est le plus grand mal !

Notre siècle de génie dégénéré et perversi ressemble aux morphinomanes fin-de-siècle. Dans ses habits de soie, dans ses vêtements luxueux et magnifiques cache une toute petite seringue de Pravaz. Quand sa verve s'abaisse et que son esprit se confond, il la tire et tout doucement avec une prestesse de main d'un expert opérateur il fait sur sa peau blanche et mince une rapide injection sous-cutanée...



Son œil alors s'éclaircit, son teint se ranime, ses lèvres sourient et tout son être s'épanouit comme par un souffle créateur ; mais ce n'est là qu'une vie, qu'un éclat trop passager et éphémère ! Cette verve mensongère n'est que le râle du moribond, le dernier éclair qui brille dans les yeux du grand homme qui expire!... Ce siècle-génie qui brille par sa lumière en mourant ne la demandera pas comme le moribond de Weimar ; il demandera comme l'anémique expirant le sang, le sang qui manque dans ses veines !..

L'homme dégénéré.

Et ce n'est pas, comme Lombroso l'a déjà prouvé que l'homme de génie seul est un être dégénéré, ce n'est pas encore, comme nous le disions tout à l'heure plus haut, que notre siècle seul est aussi dégénéré ; il faut aller plus loin et se demander si l'*homme même* qui est considéré comme le plus parfait animal, comme la bête la plus perfectionnée n'est un être dégénéré, abâtardi, un vrai décadent... Par ce fait seul que l'homme est aux bêtes et au singe, c'est que l'homme de génie est au rustre, au paysan idiot, ne faut-il conclure que dans ces rapports si similaires et rapprochés il y a eu les mêmes phénomènes et les mêmes procédés dans la marche progressive de l'évolution des espèces. N'avons-nous vu déjà que partout où l'humanité venait à être complètement anéantie, corrompue, exterminée par les vices ou le surmenage intellectuel, par les questions sociales ou la perte de l'équilibre organique des nations, n'avons-nous remarqué que dans ce cas,



juste à ce moment critique apparaît toujours le singe la force brutale, la bête qui réclame ses droits qui ramène l'homme déraillé vers son chemin et sa voie naturelle ? Ce singe-Protée apparaît sous la forme les plus différentes tantôt c'est comme un torrent des barbares qui inondent l'Europe, tantôt c'est sous la tête monstrueuse d'une révolution française, qui amène l'équilibre et répand le sang dans toutes les parties du corps social qui dépérissait dans l'extrême anémie et l'inanition, tantôt encore c'est un Napoléon, un Tamerlan, un Bismarck, et Moltke qui engraisent la terre avec le sang des milliers d'hommes et sèment la chair sur les tairrains en friche afin qu'il y pousse une nouvelle génération pleine de vie et de force !...

L'homme qui a inventé l'écriture a été un génie, et par suite le premier fou et dégénéré. De ce moment la maladie du cerveau fit son œuvre. *L'encéphalose* commença. L'équilibre de tous était perdu. L'esprit, la pensée, l'idée a pris le dessus. La lecture, l'érudition, les nouvelles idées s'emparèrent de lui. L'homme-singe de ce moment se transforme en Don-Quichotte courant après une aventure. Voilà alors cet être qui jusqu'à ce temps vivait dans un état physique, sauvage, barbare, mais qui était heureux, n'ayant pas conscience de son état, le voilà lancé dans cette carrière fiévreuse de la vie intellectuelle, du monde des idées, des pensées, des rêves. Le fantôme du malheur, de la misère, des maladies se redressèrent alors menaçant devant lui. La lutte pour la vie devint dès ce moment plus terrible, ses aspirations s'agrandirent, ses désirs s'enflammèrent, ses besoins se multiplièrent. Son organisme de ce jour devint *déséquilibré*. Plus cette harmonie, plus



ce parfait équilibre entre le cerveau et le corps, comme ils existent chez le reste des animaux, qui sont plus heureux que lui ! L'homme acheta très chèrement ce titre de la raison et de la pensée dont il s'affiche continuellement. Il paya avec son sang cette suprématie et cette royauté terrestre. Ce trône impérial lui coûte plusieurs fois la tête même. Cette cervelle merveilleuse, ce globe lumineux, vaste, imposant qu'il porte dès son évagissement comme un nain sur les épaules, ce crâne, merveilleux palais de ces fées, les pensées qui voltigent et flottent par-ci par-là, et rapides comme l'éclair percent les ténèbres et se perdent dans le chaos, ce cerveau qui le rend si grand, si supérieur et égal aux dieux, et le rapproche des cieux, c'est encore le même qui le rend si malheureux, qui l'affole, qui lui ravit le calme, le repos lui donnant l'insomnie, la fièvre de l'ambition, l'ivresse et la démence !

Et cette dégénérescence n'a fait que s'aggraver depuis. Plus les hommes deviennent géniaux, savants, érudits, plus ils sont malades, débiles, cachectiques, rachitiques, dégénérés. Et ce XIX^e siècle le plus savant et le plus érudit, ce siècle vraiment génie n'est-il pas le plus surmené, le plus alcoolisé, le plus empoisonné, le plus fou, le plus excentrique, maladif, le plus pervers dans ses amours, hystérique, dispeptique, imbu de syphilis, chlorotique, le plus plein de microbe et le plus anémique des siècles ? Les statistiques en sont là ! La foule énorme encore des médecins qui entourent le chevet de ce moribond vieillard prouve qu'il n'est pas si sain et si robuste... Mais comment se fait que cet enfant hydrocéphale soit un vieillard moribond aussi ?.. C'est que les extrémités se touchent...



Enfant-Vieillard.

C'est le vieillard-enfant que le XIX^e siècle ! Les deux âges les plus séparés et les plus unis l'un à l'autre. Etrange phénomène que cette vie humaine qui roule comme un cercle !...

N'est-ce pas vraiment dans un cercle perpétuel que se succèdent la vie et la mort ? Pourquoi ne pas admettre que l'homme pour mourir soit obligé de s'approcher de l'enfance, du point de départ, de l'extrémité d'où il s'éloigne dans la vie ? Oui, tout nous mène à nous retrancher derrière cette hypothèse. Voyez les nouveau-nés. On ne voit qu'une tête...

L'homme vient au jour par la tête et c'est cette tête qui joue le plus grand rôle. Il naît sous la forme d'un vieillard. L'enfant et le vieillard seuls peuvent passer des heures dans des rêves infinis, dans des abstractions et des hallucinations perpétuelles. Ni l'un ni l'autre n'ont la force de créer, ils sont des êtres spéculatifs, ils contemplent, ils regardent, ils écoutent, ils rient, ils pleurent, ils végètent... La tête d'un enfant ne grossit qu'infinitement peu en rapport des autres organes qui croissent énormément avec la suite de l'âge. C'est la tête qui est le centre de toute la vie.

Elle accumule, ramasse, apprend. Ce que l'enfant apprendra plus tard à l'école ou dans les facultés ou dans la vie n'est rien en rapport avec ce qu'il a déjà acquis par cette contemplation et par cette quasi suggestion du monde extérieur.

Ce cerveau c'est la fournaise créatrice de l'homme.



C'est le Dieu qui le relève et le laisse tomber et se briser en miettes sur la dure écorce de la terre! L'enfant grandit et le cerveau grandit toujours avec lui. Le corps tend à se développer, mais la *substance grise* lui ôte la vie et la force. Le paysan a des joues vermeilles, des yeux vifs, des cheveux touffus, épais et forts; l'homme d'étude est pâle, débile, recourbé, bossu, morne, cachectique. S'il n'exerce pas son corps il dépérit; la mort l'attend et l'embrasse. Elle monte toujours dans tous ces bureaux, elle est bureaucrate cette Mort. Elle assiste dans toutes les séances nocturnes, scientifiques ou politiques, dans toutes les bibliothèques. Elle est abonnée aux théâtres, aux bals, aux casinos, aux cercles. Elle joue même avec fièvre aux cartes. Quand j'entre dans un casino, dans ces salles silencieuses où des milliers d'hommes comme d'insectes, bourdonnent et fourmillent autour de ces tapis verts, c'est toujours à la place du président, la plus élevée et entourée, que je vois ce fantôme terrible aux os poudreux, ce squelette qui tient les cartes et joue silencieuse sans un mot, sans un geste même... Par moment seulement il grince les dents ou ricane.

Oh, cette ombre funeste, comme je la vois souvent! Nous nous rencontrons partout. Je la vois dans les bibliothèques près de ces pauvres diables, qui, rudes chercheurs, fouillent à la clarté du gaz dans des grands volumes, s'y absorbent, tandis que le ver ronge leurs chairs!...

Cette cervelle-Mort c'est l'ombre même qui ne quitte pas un seul moment l'homme dans toute sa vie... C'est la lumière qui ne peut pas être sans une ombre sur la terre...



Le cerveau.

Le cerveau c'est le grand créateur des idées, le réservoir des connaissances, le palais magnifique, vaste et grandiose où résident la sublime *Imagination*, revêtue d'un peplum aux mille couleurs, la majestueuse, froide et imposante impératrice *Raison*, la riche, pompeuse et prodigue *Mémoire*, le sobre, austère, sévère et malin *Jugement* avec un sabre à la ceinture et un marteau à la main. Morne, ombrageux, mélancolique, avec un habit et des gants noirs, pâle, livide et des cheveux longs, le Jugement semble tout mépriser avec l'air de Timon le Misanthrope. Il hait la société, les galanteries, les beaux mots, les rires, les danses de l'Imagination et les coquetteries des filles du *Savoir*, des *Connaissances*, qui sont si nombreuses... Et quel tapage, quel bruit ne font-elles pas ces filles dans ce petit paradis !... Tout le terrain tremble sous leurs chevilles. Elles courent partout, elles font des grimaces, elles sautent et se piquent comme des guêpes; elles gesticulent et ne laissent personne en paix. Le Jugement en souffre; il les gronde tous les moments comme un vieil invalide. Parfois il se lève, prend son marteau et les chasse... Mais elles rient, elles se moquent de lui montrant leurs petites dents de gamines... Chaque jour elles changent de robes. Le nouveau c'est leur passion. Et c'est ce pauvre rabougri qui paye tous ces pots cassés des petites affolées !...

Que de scènes alors! Le Jugement qui ne veut pas payer, qui n'entend pas se laisser étriller de la sorte! Quoi donc, est-ce que c'est pour elles seules qu'on a



bâti ce magnifique palais ? Ces sottes qui l'ont abâtard
et changé en casino, ce qui était prédestiné à une
Académie !... Et ces querelles du ménage-cerveau sont
continuelles, quotidiennes, jour et nuit. On y lutte, on
s'y égorge !

Cet imposant château n'est en réalité qu'une maison
de folie !...



LA RÉACTION

Bismarck-Moltke.

Ainsi un jour, le paysan abandonnant charrue et chaumière vient dans la ville pour mettre le feu aux palais, pour détruire la dynastie et le despotisme de la cervelle; car ce despotisme comme tout autre est, d'après Valtour, un remède violent qui guérit le mal en tuant le malade. Le cerveau a éclairé le monde et répandu par les sciences la lumière partout; il a chassé les superstitions, fait les religions, rehaussé les sentiments, guéri toutes les maladies pernicieuses qui tourmentaient l'humanité pendant les âges...

Mais ce remède salutaire était funeste, il a failli tuer le malade. Il a dérogé l'homme, il l'a rendu fou...

L'homme du XIX^e siècle s'est donné à l'alcoolisme pour échapper à la mort.

C'est alors à ce moment critique qu'apparaissent à l'horizon les rudes paysans, les singes, qui ne comprennent pas les finesses de l'esprit, les jeux de mots, les profondeurs scientifiques, les subtilités littéraires, les raffineries du style. Bismarck et Moltke viennent avec la pelle et la pioche à la main pour ramasser par centaines les livres, balayer le terrain qu'épaississait jusqu'alors la cervelle, faucher toutes ces herbes intellectuelles qui encombraient les étages de la société, embarrassaient la circulation



du sang, obstruaient et bouchaient les veines des nations.

C'est la *Jacquerie* encore qui se lève du côté du Nord et vient battre en visière le monde intellectuel, la noblesse littéraire, l'aristocratie du papier.

En bas le papier! Vive le fer! La force prime le droit, la force écrase la lettre. C'est par les métaux que les livres s'impriment, c'est par le sabre que l'idée doit succomber. Et le monde regarde stupéfait ce spectacle étrange et curieux, ce monde vieilli et ridé qui s'était encombré de paperasses et enveloppé comme l'enfant au maillot dans les vieux papyrus et les parchemins rongés des vers, par un moment grisé de la poudre, vêtir l'uniforme du soldat et ajuster sur son crâne le casque militaire!...

« C'est une assez méchante engeance que la race paysanne. » A dit Dancourt. Oh, elle ne plaisante pas, cette guenon!...

Elle ne connaît ni les parfumeries, ni les pommades, il n'y a pas de lignes rondes chez elle. Tout est en angle, tout pique, tout vous gratte, vous offense, vous blesse à son approche. Ne risquez pas de passer la main sur sa peau. C'est une peau qui ne souffre pas d'engelures au contact de la neige et de la glace. Elle ne connaît pas les durillons!

Ses mains sont rudes, poilues, nerveuses. Sa langue est grosse, épaisse. Méfiez-vous des taciturnes!... Le paysan-singe travaille mais ne parle pas. Il pense, il combine, il raisonne; il fonde des idées, les forge, les bat, les travaille comme un minerais, il ne les assaisonne pas comme vous; il n'enjole pas lui avec des douces paroles.



Il va droit au but comme Bismarck. C'est le « *paysan du Danube* » de pied en cap que ce cerbère du Nord !

Un autre encore qui, comme Napoléon, cache « son bâton de maréchal dans sa giberne. » Vous l'avez devinez... Vous l'avez nommé. *Moltke*, un autre singe ! *scelestum caput* !... Un proverbe oriental dit qu'il faut se méfier de la rivière silencieuse et qui coule sans bruit... Les races latines ne peuvent pas concevoir à fond ces terribles caractères, que seul le Nord glacial produit et fabrique de temps à autre. Ces figures sobres, glaciales, avec une ride donnée pour toute la vie sur le front, avec ce masque de fer qui ne change jamais et reste toujours impassible, toujours froid, tendu, sinistre.

Quand je les vois là-haut dans les sommités du monde ces deux grandes et imposantes figures je ne puis m'empêcher de penser encore à cette force physique, secrète et latente, qui comme une machine souterraine dans les entrailles de ce grand théâtre du monde, remue et secoue tous les personnages, élève ou abaisse, fait avancer ou retirer à son gré ces terribles mannequins, ces génies, pour nous, hommes de paille pour elle, qui sont tous prédestinés à accomplir les grands mouvements sociaux, à remorquer les peuples sur le chemin qu'ils cherchent dans l'obscurité et les reconduire à la vie !...

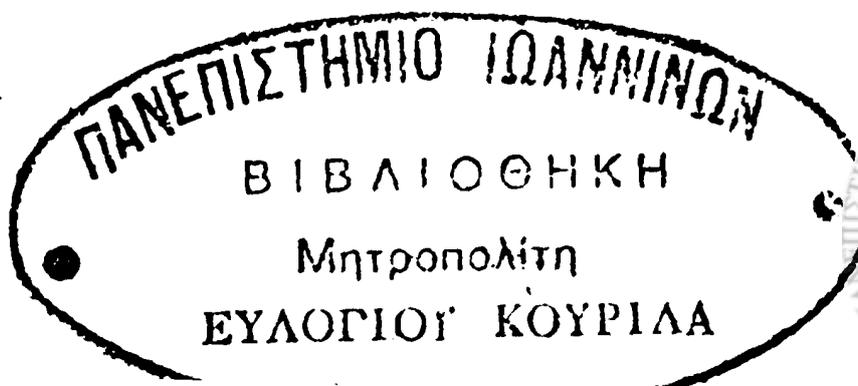
Deux bourreaux, mais deux bienfaiteurs. Cet abominable militarisme qui a fait naître tant de maux a peut-être sauvé la société, les peuples, le monde. Nous jugeons ses effets de trop près. Eloignons-nous, montons sur les sommets des montagnes, gravissons les cimes et les crêtes des siècles, mettons-nous à une



distance qui nous permette d'observer ces phénomènes en bloc, comme les colossales statues d'un temple antique, ou la coupole d'un Saint-Pierre, embrassons tout ce spectacle dans un regard et c'est alors que nous saurons voir les ombres et les lumières, les lignes droites, les courbes et les angles de l'histoire universelle. Ainsi le peintre ne s'attache pas à son modèle et ne fixe pas son chevalet à ses pieds. Il reste toujours éloigné et parfois s'approchant de lui, saisit seulement les détails, les particularités, remarque les lignes et les lumières spéciales qu'il ne voyait pas de loin.

De même en nous plaçant à une distance relative nous verrons la Nature par une révulsion, par une révolution, essayer de ramener le sang aux parties affaiblies, de régler de nouveau la circulation de la sève vitale et de sauver le corps terrestre. En bas le cerveau, s'écrie-t-elle, en haut la chair! En bas la croix, le livre, l'esprit, pour faire place au fer, au glaive!

Le glaive, qui avait chassé jadis l'homme du paradis, vient dans les mains de deux rudes et sauvages paysans, dans les bras des deux aristocrates geôliers encore une fois le chasser et l'expulser de ce paradis intellectuel, cérébral, imaginaire, où il a rêvé, où il a élevé tant de châteaux d'Espagne avec les ombres et les rayons du génie! C'est à coup de poing et à coup de botte que le pauvre savant du XIX^e siècle a été renvoyé de ce harem délicieux, mais énervant, des Sciences et des Arts I...



Les paysans-aristocrates.

Etrange combinaison de la nature rustique et grotesque et des titres de la noblesse et de la grandeur ! Bismarck a beau dire qu'il est aristocrate. Jusqu'à la moelle des os il est un « grobian » selon la langue d'Outre Rhin. Il reste toujours l'homme carré, anguleux, un homme chardon, une tête avec des épines qui piquent et vous saignent au contact. On l'a comparé à Richelieu. Il lui ressemble quant à l'œuvre ; mais l'homme n'a aucun rapport avec le ministre de Louis XIII. Richelieu était le plus fin singe et le plus poli criminel-patriote. Si Bismarck a les ongles un peu moins courts ça vient de ce qu'il les rogne avec ses dents, lorsque ses projets ne réussissent pas... Platon a dû jadis compléter sa définition de l'homme en y ajoutant, d'après l'allusion fine et gaillarde, que Diogène avait faite, en lui présentant au milieu de la séance académique un coq épluché, le mot *πλατυώνυξ* (de larges ongles). Il risquerait fort de reconnaître son modèle d'homme aujourd'hui, si ce philosophe voyait les ongles du grand ex-chancelier de fer. Ces ongles crochus d'oiseau rapace l'auraient décidé à changer encore le mot en y suppléant le terme *γαμψώνυξ*. Et quels ongles crochus et malpropres ! Est-ce qu'il a le temps de les nettoyer, de les polir ? En voilà des scrupules !

Sa figure, son allure, son caractère brusque et âpre rappelle la figure du protecteur anglais. Cromwell et Bismarck sont des frères du même moule mère,



de la race anglo-germanique. Cromwell était aussi le type parfait du grand paysan. La même mine sévère et froide, le même poil dur, la même peau âpre et grasse. Ils ont fait du bien en faisant beaucoup de mal ; ils ont été haïs et admirés, exécrés et montés sur des piédestaux. Par moment vous les admirez ; mais par moment vous les maudissez. Si vous êtes en Allemagne, Bismarck vous paraît un géant, un colosse sans égal. Il est là dans son milieu. Dans ces bois qui vous inspirent la terreur, sous ces ombrageux hêtres, qui cachent le ciel, dans ces climats glaciaux et brumeux, dans ce milieu où tout est âpre, anguleux, irrégulier, depuis leurs lettres gothiques jusqu'au clocher de leurs églises, Bismarck est bien chez lui ; il est le lion de ce vaste domaine et son rugissement ne vous étonne pas. Vous le trouvez beau conforme à ce paysage sauvage et grandiose. Vous vous y attendez. Dans ce milieu une voix sonore, et bien tournée, une parole adoucie, suave serait déplacée. Mais toute autre impression fait ce sauvage mugissement quand on est en France ou en Italie. Vous le regardez alors comme un taureau emporté, enragé, furieux qui parcourt une arène, bouleverse les gladiateurs, jette le sable aux spectateurs, les aveugle par la poussière qu'il soulève de ses pieds et remplit de terreur l'amphithéâtre entier.

Est-ce donc une telle représentation ? Est-ce une mise en scène de théâtre ce grotesque cirque avec ce taureau qui tue, éventre et mutilé à son aise les spectateurs ?... Pareil spectacle s'offre au monde qui entoure l'Allemagne unie... Personne n'ose s'approcher du taureau enragé. Il mugit, il pousse des cris qui met-



tent le monde en fuite. Les banderilles qu'on lui lance ne prennent pas sur sa peau épaisse et dure. On a beau lui jeter des pierres, des cannes, des morceaux de bois, tout ce qu'on a sous la main ; il les dédaigne et n'y donne pas attention !

Mais voilà par une crise fatale que le faux s'approche et que le géant doit aussi succomber. Moment unique dans l'histoire. Ce taureau formidable, terrible, effrayant, ce minotaure inattaquable, invulnérable, qui effrayait le monde et bouleversait des géants, voilà que ce minotaure vaincu mais pas *invincible* est renversé à son tour, supplanté et terrassé par un seul mortel ! La force prime tout !... Oh, vieux, singe ! Voilà que tes dictons servent à tes élèves ! Voilà le serpent que tu as réchauffé dans ta poitrine, ô paysan ! La force *prime* et *supprime*, ô criminel génie, qui avais causé tant de terreur aux peuples ! Le monde a respiré ; un soupir de soulagement a été poussé sur toute la terre. Le cauchemar qui l'étouffait était écarté, il avait disparu !...

Guillaume cette fois tint tête et dompteur adroit l'emporta et monta vainqueur sur le dos de Bucéphale.

Son œuvre est terminée. Bismarck eût été heureux de succomber à sa disgrâce. Il n'y a pas de plus grande infortune pour un grand homme que de survivre à sa déchéance.

Bismarck était une grande force physique. Une énorme réaction contre l'encéphalose qui menaçait d'exterminer l'Europe. Il l'a sauvée. Sa mission donc était accomplie.

Une force aveugle que la nature a retirée de l'ombre



pour établir l'équilibre. *Mars* a sauvé l'Europe malade comme *Mercure* sauve les empoisonnés du virus de syphilis. Le sang du monde manquait de fer. Bismarck en a fait l'infusion. Je l'ai nommée force aveugle. Est-ce qu'il se proposait lui de si vastes desseins?... Il n'en était que l'organe inconscient. Il voulait faire une Allemagne grande et unie. Il a fait une France plus forte que l'Allemagne, plus prospère et plus illustre que sa propre patrie. Il voulut par la Triple-Alliance rehausser l'élément germanique, l'élever à la hauteur du sommet des Alpes et mettre l'Allemagne « *Uber alles in der Welt* » au-dessus de tout dans le monde...

Il n'a fait en vérité que créer une autre alliance plus forte et plus solide que cette triple alliance du centre de l'Europe, l'alliance Franco-Russe. La France et la Russie remplaçant l'étau germanique par un étau plus terrible, en un clin d'œil dans une crise prochaine peuvent étouffer, étrangler et exterminer l'Allemagne entière et toutes ses races parentes.

Le tzar a la main d'un athlète. Il déchire tout un paquet de cartes au jeu. Il déchirera avec la même force ceux qui troubleront son sommeil...

La Franco-Russe.

C'est son œuvre. Qui l'aurait jamais pensé ! Bismarck préparant avec ses propres mains la foudre la plus effroyable contre l'Allemagne !... Au lieu de bâtir une forteresse inattaquable et invincible, il a construit un tour gigantesque au sommet de laquelle il fixa le malheureux un paratonnerre, qui conduira le premier



éclat de foudre du ciel européen au centre même, dans le cœur de l'Allemagne. Bismarck a construit pour son pays une arme formidable, il a forgé un instrument mortel mais qui lui servira un jour pour un suicide funeste. Les dompteurs renommés et illustres des bêtes fauves et des lions, qui cueillent tant d'éloges et de couronnes pour leur courage et leur sang-froid dans les arènes et les cirques, finissent par être dévorés et mis en miettes par ces lions et ces ours qu'ils forcent à danser au violon ! Ce sont eux qui à la fin payent les violons de cette gaie représentation !...

La Triple Alliance pour Bismarck est le véritable *pavé d'ours* de la fable, qu'il voulut lancer sur le dos de l'Europe pour en chasser cette mouche franco-russe ; mais qui finira par l'écraser elle-même. De semblable à semblable d'ailleurs, car quel ours sauvage que la Russie !... Une bête colossale qui lente et lourde, ne se meut que très difficilement.

Etendue et allongée sur ses steppes glaciales et ses neiges éternelles elle s'absorbe dans un sommeil léthargique pareil à la mort. Mais gardez-vous, peuples de réveiller ce singe endormi... Une fois réveillé, il étouffera de ses lourdes pattes le monde entier.

L'ourson.

Un ours mal léché que cette Russie ! Elle dort ! Laissez-la dormir !... Seuls, les Français sont parvenus à la dompter, à s'approcher, à se mettre tout doucement sur son dos, comme on met les enfants sur le dos de ces bêtes pour les aguerrir... L'ours aime le miel. La France c'est la véritable ruche de l'Europe. Cet ourson



qu'elle a bien léché, cette alliance qu'elle couvait depuis longtemps, grandira et se fortifiera avec le lait de l'ourse mère et le miel des abeilles de la Seine et du Rhône. Cet ourson un jour deviendra à son tour un ours énorme. Le monde du centre européen frissonne déjà à la vue de ce fragile enfant, de cette petite bête qui, pleine d'humeur et de sérénité saute, bondit, et court de-ci de-là avec une agilité des membres extraordinaire. C'est l'enfant du nord fort, solide, d'une complexion sanguine qui a grandi sous les soleils de l'Occident et dont le poil a été bien léché à Paris...

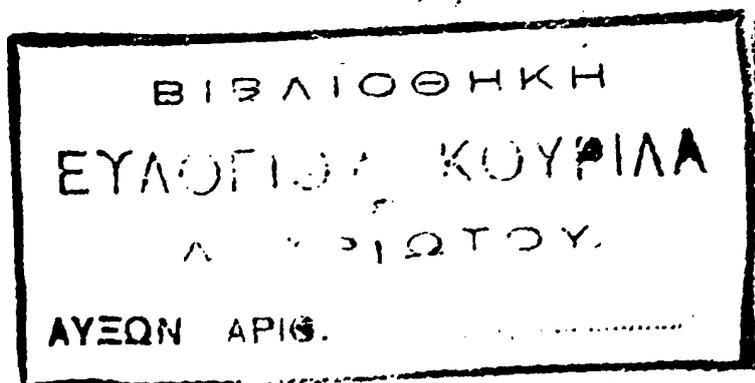
C'est le rejeton de deux sangs extrêmement différents, de deux éléments contraires qui se sont rencontrés et dont il a pris naissance cet être merveilleux. Déjà tout le petit monde européen s'amuse avec ce gai laideron. Les peuples connaissent et les bergers désignent avec leurs doigts le soir pendant les claires et limpides nuits d'été une grande ourse polaire qui tourne jour et nuit autour de cette étoile sur laquelle s'appuie l'axe de la terre. Mais cette ourse là-haut n'est pas seule...

Près d'elle une autre plus petite tourne aussi avec la même régularité, sans relâche, sans jamais prendre haleine. De même le monde terrestre tournera dans l'avenir en suivant la course de ces deux ourses que l'Europe porte à ses extrémités. Mettez-les, peuples, sur vos blasons et bénissez Bismarck ce grand géolier des Forts germaniques, qui comme l'aveugle Cyclope, Polyphème, a laissé sortir de chez lui ses ennemies sous ses propres moutons... Il croyait à coup sûr tenir la Russie dans son sac mais elle lui a échappé belle!



Qu'on veille bien sur l'autre gibier du Danube ! L'Autriche n'attend que le moment de l'escapade.

L'alliance Franco-Russe c'est l'équilibre souhaité. La nature l'a rétabli après un long détour. Son chemin n'est pas droit, car ses forces s'entrechoquent, se brouillent et se mettent aux prises perpétuellement.



L'ORIGINE DES ÊTRES ET LE CERCLE

Le cercle.

Ainsi voilà que Bismarck en combattant avec les ombres a fait la lumière, en troublant et en agitant les ténèbres a produit cet éclair, cette alliance, qui garantit aux peuples la sécurité et la paix. Ainsi de même le jour naît de la nuit et la nuit réciproquement succède au jour. Il fallait faire du mal pour acquérir le bien; il était nécessaire que le monde culbulât pour atteindre cette hauteur. Les grands flots de la mer pour surgir s'abaissent d'abord dans des profondeurs immenses. Il faut descendre pour s'élever. L'or qui reflète ses rayons lumineux est dans les obscures et ténébreuses entrailles de la Terre. Le diamant est sorti du noir charbon et les plus blanches dents sont celles des nègres !...

La nature a mis les contrastes aux extrémités d'un cercle, qui se touchent. L'homme a nommé l'une négative, l'autre positive, il appelle tantôt l'une, tantôt l'autre, *mal* ou *bien*, selon les bienfaits ou les dommages qu'il en souffre.

Etre égoïste, exclusif, borné et mesquin, il mesure d'après sa taille minuscule, d'après son corps, dont la cendre ne pèse que huit onces !...

Les anciens l'ont déjà déclaré « Μέτρον παντός ἀνθρώπου. » La mesure en tout c'est l'homme.



Le mal et le bien sont deux forces contraires qui constituent ensemble un cercle, le schème le plus parfait. C'est par la forme cyclique que la Nature produit et développe ses êtres. L'évolution ne renferme-t-elle pas en elle-même le mot *volution*, du latin *volvo* qui est le grec ἐλίσσω, d'où vient ἐλίξ, qui est le cercle ? L'évolution donc des êtres c'est selon la forme du cercle qu'elle s'accomplit. Le mot « développement » de même tient son origine de la même idée, du même phénomène. Tout ce qui est beau, grand et parfait a la forme sphérique. La mort et la vie qui constituent cet ensemble merveilleux de la nature immortelle, qui meurt et renaît comme le phénix de sa cendre, ne sont-ils pas un cercle perpétuel qui roule sans cesse ?

Et la terre, le soleil, les planètes, les étoiles, les orbites de tous les corps célestes, tout cet ensemble grandiose et sublime que nous appelons « Univers », n'est-ce pas une sphère, n'est-il pas l'ensemble des cercles innombrables qui s'entremêlent dans cette céleste harmonie ?

Le génie même ne nous fait-il pas l'effet d'une lumière qui s'élanche de la tête humaine, du crâne de l'homme, qui pour cela est supérieur à ceux des animaux puisqu'il est tout à fait rond et possède une forme complètement sphérique ?

Regardez un homme génial. Voyez ce front qui est rond, blanc, luisant, et qui comme un miroir convexe reflète et élance autour de lui des rayons éblouissants !

Produirait-elle le même effet, si la tête humaine avait la forme d'un romboèdre ou d'un cube, et si le front



était aplati et droit comme la surface d'une table? D'abord la solidité de cette forme de la sphère est extraordinaire, il fallait donc que la matière la plus précieuse soit conservée et bien enfermée dans la plus solide boîte, dans la caisse la plus sûre. Mais n'est-ce pas aussi, outre la solidité, la force intellectuelle elle-même qui exigeait une forme sphérique.

L'esprit humain, force pareille à la lumière, s'élançe comme elle d'un centre. De même toutes les forces égales partant du même point, d'un foyer unique et commun, constituent dans l'infini une sphère imaginaire. L'esprit nécessairement comme une lumière lui-même ne peut se répandre que par la même voie. Et quel organe du corps humain ou animal s'approche plus de l'esprit à qui il sert d'éclaireur, d'intermédiaire le plus pur, le plus sûr et le plus fidèle, que l'œil? L'œil est en même temps que l'organe de la vue, de la lumière, l'organe par lequel nous recevons les formes et les couleurs du monde extérieur, mais en même temps c'est aussi l'œil de l'esprit, de l'âme. C'est la fenêtre par laquelle on voit ce qui se passe en nous; on nous pénètre, on nous approfondit.

C'est par les yeux que l'on hypnotise, c'est par les yeux que l'on devient amoureux, c'est dans les yeux que vous lisez la vérité ou le mensonge, la franchise ou la fraude, l'hypocrisie ou l'honnêteté.

Eh bien! Cet organe qui est le plus parfait, qui tient le plus du mystère de la vie intellectuelle, qui sert de messenger entre le monde des idées et le monde réel, cet organe là a la forme la plus sphérique possible. C'est un globe intègre.

Et l'autre sens qui vient après la vue, l'ouïe, ne se



sert-elle pas d'un organe qui lui aussi est une évolution des cercles ? L'oreille humaine n'est-elle pas plus parfaite que celle des autres animaux, puisqu'elle a la forme la plus rapprochée du cercle ? En vérité, Darwin, comme une des preuves éclatantes de l'origine de l'homme remarque cette transformation graduelle de l'oreille humaine, dans un point de sa circonférence supérieure tournant vers l'intérieur. A cet endroit l'oreille a conservé une petite proéminence à peine visible qui n'est autre chose que la dernière trace du développement de l'oreille des animaux, et qu'on appelle « *tubercule de Darwin* ».

Et que dire encore de l'œuf ? Ce petit globule qui renferme le germe de l'être ? C'est encore là cette forme sphérique pressée comme la Terre et allongée en ellipse. Nous avons là une ressemblance parfaite de ce globule qui renferme l'être et de la grande bête, la Terre, qui n'est qu'un œuf dans l'univers. Qui sait encore si dans cet œuf n'y a-t-il déjà aussi le germe de l'esprit et de l'âme sous la forme d'un *fluide* qu'on appela « *magnétisme* » dans cet œuf plus grand, la Terre ? . . Une pareille hypothèse expliquerait fort bien la forme elliptique de l'œuf.

La roue.

La civilisation humaine s'est mise en route dès le moment où un habile et ingénieux artisan a inventé et construit la première roue. *La roue !* Quoi de plus simple et de plus commun ? C'est l'œuf de Colomb pour tous ! Pourtant ni la vapeur, ni l'électricité n'auraient



produit ces merveilles de la vitesse sans cette petite machine qui est si simple, si peu coûteuse!... On en fait même de papier!... C'est cette roue, qui a mis en communication le premier homme avec son voisin, qui lui sert pour vendre son blé et acheter le mouton de celui-ci, qui l'apporte au bord de la mer; cette roue qui transporta le marbre des carrières lointaines des montagnes, qui avec une grue les fait monter au plus haut point de l'édifice en construction, le marbre dont il crée ses dieux et qui sous la main de Phidias et par le ciseau de Michel-Ange surpasse les beautés de la Nature même... Cette roue donc est aussi un cercle. Mais c'est peut-être la même roue encore sur laquelle le démon du mal fixa avec des chaînes ce pauvre Ixion, l'homme-martyr, ce crucifié-mortel, qui attaché là arrose la terre du sang qui coule de son supplice éternel!...

Bateaux à vapeur, chemins de fer, machines à imprimer, machines à coudre, montres, horloges, voitures, les plus grands travaux mécaniques, tous sont mis en mouvements, en œuvre, tout a été réalisé du jour où ce nouveau Prométhée nous a apporté cette première roue sur la terre; du moment où il a inventé cette petite machine, dont nul ne chante plus les vertus... Et dire que celui qui a inventé ce prodige est inconnu! Plus grand que Prométhée qui apporta le feu, plus grand que Colomb, plus grand qu'Edison, celui-là a ouvert le chemin des découvertes à l'humanité et lui a donné un char pour percer les ténèbres et s'y perdre!...

C'est cette malheureuse roue cependant qui arracha l'homme de sa hutte, l'écarta de sa terre, de son



aieul singe et le roula comme un fou dans ce chaos ténébreux de la démence et du progrès qu'il appelle « *Lumière* »!...

Homère.

Un cercle encore ! Tout un monde dans une tête de mortel !... Rien de plus sphérique que cette tête de grand poète. Tout est cercle chez lui. Ses idées, ses vers, ses images, tout est rond, sphérique, parfait. Rien qui soit indéfini, à peine indiqué, incomplet. Aucune image n'est angulaire dans ses poèmes qui sont l'évangile de tous les siècles littéraires, de toutes les civilisations, de toutes les religions. Toutes ses peintures sont rondes. Son imagination est sphérique, il ressemble à la voûte du ciel. Ses pensées sont encore des roues ; elles vous portent, elles vous conduisent sur la voie que le génie du poète leur a prescrite. Elles entrent dans notre esprit comme la lumière, qui se transmet par des molécules infiniment petites et qui ont la forme sphérique. Elles y pénètrent comme les sons de la musique qui eux aussi suivent une voie circulaire et nous arrivent en cercles produits par l'air ébranlé. C'est cette forme qui rend Homère le plus parfait des poètes. Tout est chez lui. Il comprend tous les arts, toutes les sciences, la nature entière. Il n'est ni naturaliste, ni romantique, ni impressionniste, ni symboliste, ni simpliste (c'est là la dernière nouveauté) ni moraliste, ni matérialiste, ni déiste, ni absolutiste, ni spiritualiste. Il est tout cela et rien de tout cela. Il est tout nature, il est le tout univers. Il est... *Homère !*



Homère. Shakespeare. Zola.

Shakespeare et Zola encore deux roues à ce char qui porte l'humanité sur le chemin de la nature, sur la route de la vérité, vers le singe. A chaque grande évolution des siècles, quand l'humanité commence à se fatiguer et les ténèbres de la nuit enveloppent de nouveau le monde des idées et des sentiments, à chaque nouveau déclin d'un âge d'or, d'une grande époque historique, lorsque les peuples abrutis et plongés dans les fanges de la corruption des sens et des eaux paludéennes de la superstition et de l'hypocrisie perdent les traces de la voie du progrès et la vue de la lumière, voilà qu'un nouveau grand génie apparaît, qui comme un soleil, vient lui jeter des rayons bienfaiteurs et éclairer le chemin, dissipant les ténèbres. Dans l'antiquité c'est *Homère*. Dans le moyen-âge c'est *Shakespeare*. Pour les temps modernes c'est *Zola*. Comme des géants faucheurs des mauvaises herbes, qui étouffent le champ humain, ces poètes nettoient de leur parole loyale et sans détours, les terrains de la pensée, de tout chardon et de toute ronce vénéneuse et nuisible pour les tourner ensuite et les labourer profondément par la charrue de leur génie et y semer le blé et les grains qui fourniront le pain et la vie à l'humanité. Ils engraisent ces champs restés si longtemps en friche, ils fécondent la terre sous leur souffle bienfaisant !

La parole c'est leur épée, ils la manient comme les escrimeurs leurs fleurets, connaissant à fond la force des mots. *Ensis sauciat corpus, mentem sermo.*



Ce dicton s'applique à leur œuvre. Entendez Achille blessant de sa langue, qui perce comme des coups de sabre, son roi Agamemnon et le traitant de chien, de loup, de traître insolent. Quelle force dans ce langage ! Et Ulysse encore et Thersite, le Quasimodo de cette expédition chevaleresque ? La langue de Shakespeare, c'est le fer rouge, le cautère. Quand ses héros maudissent ils cautérisent, ils nous torréfient. C'est l'homme-singe, l'homme brut, la chair qui parle, qui se révolte, qui s'enflamme ; c'est la bile jaune et verdâtre, la bile amère et vénéneuse qui coule, qui vous empoisonne. La langue anglaise se prête surtout admirablement à ces sauvages et tragiques effets. C'est cette langue, dont nous avons parlé ailleurs, avec ses mots monosyllabiques, qui frappent comme des pierres, des morceaux de granit et vous blessent en touchant vos oreilles. La langue de Shakespeare restera le type de la langue blessante, de la langue des insultes et des malédictions, des passions terribles, de toutes les expressions d'horreur, de la terreur et du frisson. Et Zola ?... Après Shakespeare c'est l'homme qui a fait de la langue ce qu'un dompteur fait de ses bêtes. Le fouet à la main il la terrasse, la jette en bas, la fouette, lui arrache des cris, des sanglots, des soupirs, il lui tire la peau, il la bat, la foule aux pieds, il s'en moque en lui montrant ses dents, il lui arrache les poils, les cheveux ; mais lorsqu'il la voit bien tourmentée, exténuée, moribonde, alors comme un bon dompteur qui aime sa bête, il la relève lentement, lui prend les pattes, la baise aux yeux, aux lèvres, sur le front... il met sa langue dans sa bouche comme un jockey amoureux de sa jument, il mêle sa salive à la sienne, et fait tout ce qui vous



ferait dresser le poil de votre peau. Vous vous dégoûtez alors, vous sentez une répugnance et une aversion contre cet homme si sale, si brutal !... C'est que vous ne sentez pas ce profond et sincère dévouement, cette idolâtrie mystérieuse mais franche pour la bête. Zola aime la langue et la traite comme un amant qui se bat avec son amante. Les romains ont déjà dit dans peu de mots cette vérité en disant « *qui bene amat, bene castigat* » qui aime bien punit bien aussi. Les époux qui se battent ne se haïssent-ils pas toujours. Peut-être qu'il y a là un amour plus profond que chez ces groupes des amoureux qui se cajolent, qui se font les yeux doux, se chatouillant et se frottant comme des petits chiens. Chez la parisienne surtout, lorsqu'elle ne se bat pas, on peut douter de son amour... C'est que la nature alors est dans toute sa force. On a envie de dévorer la personne qu'on aime. C'est l'amour du sauvage. Zola de même ne caresse pas sa langue, il ne la polit pas, comme tous les autres polisseurs écrivains. Il la maltraite, mais au fond il l'adore. La langue ne lui sert pas de poupée comme chez les autres, mais comme la bête qui par le labourage rendra la terre féconde pour faire pousser le blé.

Le monde — Achille-Hamlet-Maurice.

Ce qui distingue ces trois génies et les met au-dessus de tous les autres, ce qui fait d'eux trois jalons, qui indiquent trois grands espaces historiques, c'est que chacun d'eux embrasse dans son œuvre toutes les idées, tous les sentiments et les mœurs de son temps. Ils sont trois grands dictionnaires encyclopédiques écrits et rédigés sous le souffle créateur des esprits

qui s'élèvent au-dessus des minutieux détails de la vie quotidienne, et qui pareils aux vautours ne descendent sur la terre que pour prendre une nourriture substantielle, un bon plat de résistance, pour ensuite s'élever de nouveau dans les hauteurs, percer les nuages et atteindre leurs nids près du trône des forces surnaturelles ! Ils saisissent les grandes lignes générales et ne s'épuisant pas à ramasser des miettes, ils clignent les yeux comme des sculpteurs, pour voir et saisir en bloc la lumière et les principales formes de la nature. Ce ne sont pas des photographes-machines, mais des peintres-créateurs.

La photographie ne connaît la sélection, ni la force. Elle attrape tout sans distinction. Le peintre lorsqu'il fait le laid, il le fait comme Rembrandt, un laid parfait qui plaît par sa force, sa généralité et son intimité. Veut-il créer le beau, alors il choisit comme Praxitèle dans toute la jeunesse d'Athènes les plus belles lignes, les formes les plus parfaites, et il en fait son *Hermès*.

Victor Hugo a dit que si tous les livres venaient à disparaître par un grand incendie, le livre qu'il souhaiterait voir échapper à cette catastrophe serait le livre de Job de l'Ancien Testament.

Oui, ce livre renferme les plaintes et les larmes d'un homme malheureux et vivant dans la misère. Mais Francisque Sarcey en a dit plus vrai. Il souhaiterait que le « *Germinal* » de Zola échappât seul à une pareille catastrophe, considérant ce livre, comme celui qui renferme et reflète tous les maux de la société moderne. Les maux de Job sont les malheurs du destin, ceux qui nous viennent du ciel. Il a été grand,



riche, magnifique et heureux, mais tout à coup mis à l'épreuve par les intrigues de Satan, il se vit bientôt accablé de maux, de souffrances, et privé de toutes ses richesses, et par dessus tout cela tourmenté par sa femme et raillé par ses amis de la veille.

Mais comme a dit Molière :

Il est avec le ciel des accommodements !

Avec le ciel même, mais pas avec ces riches, avec ces replets de graisse banquiers, avec tous ces capitalistes qui s'engouent des richesses et des bien-être et laissent grelotter à leur porte-cochère le pauvre ouvrier qui n'a pas même une croûte à se mettre sous la dent !

Ce sont des maux, des misères, que produit et fait naître le désarroi et la confusion sociale qui datent de la libre concurrence dans l'industrie. Les richesses s'accumulent comme les neiges sur les hauteurs, sur les cîmes de la société, et en forment d'énormes glaciers, qui se détachant de temps en temps, dégringolent et écrasent les chaumières des pauvres, toutes les cabanes et les huttes des paysans!...

Ce sont ces maux que nous peint Zola avec cette vigueur et cette force de la plume qui dans ses mains ressemble à un sabre ; avec cette franchise et cette précision qui dénoncent le grand romancier et qui désespèrent tout chroniqueur et photographe de la vie humaine. Il n'a pas écrit ces maux en vers. Homère s'est servi de l'organe, dont son temps a fait le plus grand usage. L'humanité alors était jeune, naïve comme un enfant, sans passion. L'enfant a des instincts criminels. C'est l'homme qui est singe encore, un



être brutal. Les enfants peuvent faire un crime et ils regardent cela comme chose naturelle. Ils n'en ont pas conscience. Les grandes passions ne secouent jamais leurs faibles poitrines. De même le monde d'Homère est brutal dans son héroïsme, criminel dans ses instincts. Achille, Ajax, Diomède, tous ces héros parlent de leurs ennemis avec rage, ils voudraient les écorcher, les mettre en morceaux. Cependant ces héros sont nobles; dans leur cœur il n'y a ni fanatisme, ni chauvinisme. Avec ces mêmes ennemis ils deviennent familiers, au moment de la lutte ils causent, ils s'entretiennent en anciens amis, ils racontent leurs origines et les relations et les bons termes dans lesquels leurs ancêtres vivaient jadis. Ils vont se battre et s'écorcher tout à l'heure... Ils trouvent cela tout naturel. Est-ce qu'il faut pour cela ne pas causer en hommes, en chefs nobles qu'ils sont?...

Ces mêmes mœurs on les rencontre encore chez le chevaliers du moyen-âge qui ne sont pas des enfants mais des hommes naturels.

On croit qu'on a devant soi des écoliers en révolte qui se battent les uns les autres. Ce sont des grands enfants que ces héros magnifiques d'Homère. Ils crient, ils pleurent, ils gesticulent. Chez eux tout est naturel, instinctif. Achille en apprenant la mort de son ami unique, Patrocle, pleure, crie et pousse des sanglots comme un enfant, il se roule par terre, il prend avec ses mains de la cendre et se barbouille la face, les beaux cheveux blonds...

« Τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκαλύψε μέλαινα,
ἀμφοτέρῃσι δέχερσιν ἔλών κόνιν αἰθαλόεσσαν
χεύατο κακῆ κεφαλῆς, χάρϊεν δ' ἔσχυνε πρόσωπον. »



il noircit et salit sa Lelle unique avec la cendre noire

« Νεκταρέωδὲ χιτῶν: μέλαιν' ἀμφίζανε τέφρη
αὐτός δ' ἐν κονίησι μέγας μεγαλωσσι τανυσθεῖς
κεῖτο φίλησι δέχερσι κόμπην ἤσχυνε δαίμων
σμερδαλέον δ' ὄρωξεν. »

C'est un fou ! Il ne pense pas à ce qu'il fait. Il s'abandonne à sa nature qui est grande dans sa douleur ainsi que dans la lutte sur le champ de bataille. Comparez maintenant ces folies enfantines, ces emportements et ces cris, ces passions d'écoliers entêtés à ces passions diaboliques de la scène de Shakespeare, ces grands vices, ces terribles personnages comme Jago Macbeth ; ces crimes prémédités, pesés, analysés, relevés en théories philosophiques comme chez Hamlet, ces tragédies qui vous secouent jusqu'aux os, qui vous font trembler. C'est que l'humanité n'est plus un enfant, mais un homme mûr. Tout ce qu'elle fait, c'est après une longue résolution, après une longue fermentation.

« L'Achille » de la *Débacle*, Maurice, est un vieux déjà, un dégénéré, un philosophe plein de scepticisme. On voit l'âge de l'humanité dans cette jeunesse qui porte les rides.

La nature, l'homme-singe, resta toujours le même. Son âge seul a changé. Il a été Achille, il devient Hamlet ou Faust-philosophe et finit à Maurice, le vieux-jeune, l'hydrocéphale, le déséquilibré, que tue plutôt la cervelle que la guerre !...

Idéalisme-Matérialisme.

Voilà encore des *ismes*, la maladie de l'époque ! Si le gouvernement taxait tous ces mots en *ismes* qu'on



crée tous les jours il en aurait un bon revenu pour son budget des recettes. C'est qu'on creuse partout autour de cette veine qui se cache dans le fond et qu'on ne réussit pas à découvrir tout entière elle-même. On sonde de-ci de-là, en haut et en bas, à droite et à gauche, on y fouille à plusieurs reprises et on y décèle quelques morceaux, une toute petite artère, on y fixe un jalon avec une étiquette, un nom en *isme* et on croit avoir découvert quelque chose de nouveau, et tout autre que ce qu'on avait fouillé trois pas plus loin...

Voilà où en est réduite la littérature. Un terrain plein de ces étiquettes, abondant en ces nombreuses terminaisons barbares, qui n'indiquent au fond que les différentes parties du même corps. Dans une même Ville d'eau il y a une foule de sources. Il y a des gens cependant qui croient que chaque source tient son origine d'un point de départ tout différent des autres...

Pourtant il n'y a qu'une grande veine générale dans les entrailles de la terre qui contient toutes ces eaux. Mais ce qui fait qu'une d'elles contient cet élément en plus grande quantité que l'autre, qu'elle contient plus de carbonate ou de fer, ou de phosphate, ou de natrium; c'est que dans la source qui contient en plus grande quantité ces éléments, il y a des couches qui sont plus ou moins riches et qui ont une influence prononcée dans la composition chimique des eaux.

Au fond toutes ces sources sont les mêmes de la même nature.

C'est plutôt la quantité que la qualité des éléments qui constituent et produisent ces différents résultats. C'est le « milieu » de Taine, qui reflète ses couleurs, ses nuances, ses traits.



La nature de même qui sert de terrain de fouilles et d'exploitations aux grands poètes n'est que la même, une et invariable toujours. Mais au-dessus de cette nature nue et découverte, le temps, les institutions humaines, les traditions, les mœurs, les superstitions forment peu à peu une écorce, une couche si épaisse, si âpre, si dure que les hommes s'éloignant de jour en jour de la surface primitive, du corps vrai et nu du père singe, ne voient que cette croûte, que cette écorce qu'à force de voir et de fouiller toujours, parviennent enfin à le considérer comme le véritable sol, le véritable terrain, la nature elle-même. De là tous ces esprits, tous ces poètes, tous ces artistes qui font tant de bruit dans plusieurs époques historiques, qui cueillent des palmes et des honneurs, mais que foule aux pieds le temps qui succède à leur mort !...

Parmi ceux-là il y a quelques esprits plus profonds que les autres, qui réussissent à enlever, à relever un morceau de cette écorce, à gratter cette couche et à la surprise de leurs contemporains à découvrir un tout autre terrain tout nouveau, un minéral inconnu, une source qu'ils croient être la source primitive, qu'ils baptisent aussitôt du nom de « Nature » et ils en créent le *Naturalisme*.

D'autres arrivent plus tard à creuser plus loin, à s'approcher davantage de la surface originale, de tâter avec plus d'habileté le pouls de la veine naturelle. Ils fixent eux aussi aussitôt leur étiquettes avec d'autres terminaisons en ismes, comme le *romantisme* et le *matérialisme*. Mais dans tout ce terrain, sur toute cette écorce qui date du premier jour où l'homme possède une histoire, il n'y a que trois grands puits qui vont



jusqu'au fond, qui creusent l'écorce du haut en bas, qui la percent entièrement et touchent l'artère même du corps de la bête, qui alors éclate, se précipite, et avec une force énorme remplit tout autour le terrain de sa sève bouillante.

Ce sont Homère, Shakespeare, Zola. Dans des espaces si lointains tous les cinq, six, jusqu'à dix et quinze siècles d'intervalle, c'est à peine si l'homme parvient à accomplir cette grande œuvre, cette découverte de la vérité, du creusement complet de la croûte sur laquelle elle se bat et végète si longtemps. Il faut que les forces s'accumulent et se développent, fermentent dans le sein des siècles, qu'il tente la rupture de cette écorce terrible, fasse éclater tout ce terrain, et mette en miettes tant d'œuvres, tant de gloires, de couronnes, de palmes, de statues, de stèles, de piédestaux plantés et fixés sur cette couche surannée et fausse!... C'est alors que l'humanité voit la vraie nature, le véritable singe. C'est alors qu'elle tâte son pouls, qu'elle voit ses artères, et son beau front reflétant la lumière. C'est alors qu'à genoux les peuples bénissent son nom, admirent sa beauté, chantent sa grandeur, et éblouis, émerveillés, croient voir en elle l'image sainte d'une divinité, d'une sainte vierge dérobée là-bas dans le fond des entrailles de la terre!

Et voilà que les peuples accourent, se précipitent, se bousculent comme des affamés autour de cette source alimentaire, nutritive. Voilà que comme des hallucinés, des êtres débiles, malades, paralytiques, comme des sourds-muets ou aveugles, ils se pressent et se coudoient autour de cette fontaine de Siloé, ce salubre élément qui guérit tous les maux, qui fait mar-



cher les paralytiques, qui rend l'ouïe aux sourds, la voix aux muets. qui donne la force aux débiles et fait voir les aveugles!...

Et cette source qui est la nature même, le singe, la boue, la matière, n'est que « l'Idéalisme » suprême!...

Voilà qu'Homère rend saine, vigoureuse, forte et belle toute la race hellénique, voilà que Shakespeare répand la lumière comme un soleil sur toute l'Angleterre. dissipe des éternels brouillards et passant les frontières, franchissant les monts, les mers et les terres, vient éclater comme un obus au milieu du continent, soulève les esprits, éclaire les pensées. chasse les ténèbres, et sur ses ailes vigoureuses soulève toute l'Europe. la passionne, l'enseigne et fonde une ère nouvelle; il crée la Renaissance et prépare la Révolution française.

Voilà enfin Zola, qui dans son œuvre gigantesque embrasse toutes les sciences, toutes les idées, tous les caractères, toutes les misères, toutes les passions, les pensées, les arts et les métiers de son siècle, en fait à un énorme volume et le lançant vers les siècles à venir leur dit d'une voix magistrale : « *tolle et lege!* »

La Nature qui vieillit.

Quiconque s'est pénétré des poèmes épiques d'Homère et a approfondi les caractères et les mœurs, les paroles et les actes de ses héros, quiconque a étudié et s'est versé dans les écrits et l'étude des monuments de cette époque, comme aussi des époques postérieures en Grèce, ne peut pas nier que dans tout ce monde



y a quelque chose de naïf, d'enfantin, qu'on ne retrouve plus. C'est que l'humanité alors était jeune, c'est que les hommes de ces temps reculés ne portaient pas sur le dos le fardeau des siècles et les vicissitudes des temps. Ils ne gémissaient pas sous ce mot terrible qui s'appelle *hérédité*, l'hérédité, qui de génération en génération portant les vices et les défauts en forme une cicatrice, une blessure ineffaçable sur la peau et y imprime comme par un fer rouge les traces des amputations, que les générations précédentes ont dû subir. Eut-être les philosophes avec leurs longues robes de chambre et du fond de leurs salons pourront-ils sourire à ce mot, mais pour les naturalistes, les physiologues et les médecins rien de plus logique et de plus simple. Combien d'enfants naissent rachitiques, hystériques, syphilitiques, phthisiques, myopes, boîteux même?... Pourquoi le peuple grec, dans l'antiquité, était-il un peuple si saint, si fort, d'une complexion si ferme, d'un tempérament si heureux? Ne faut-il avant tout y voir la santé de cette race et la jeunesse du sang, qui pour la première fois chez eux servit aux travaux intellectuels, au développement et au progrès?

Voyez au contraire le moyen-âge qui succéda à ces grandes civilisations gréco-romaines, alors que le sang était corrompu, que la chair était pourrie; le corps humain eût été décomposé, aurait dépéri complètement, si une prodigieuse réaction n'était venue; si le christianisme au milieu de ces fanges et de cette boue où se roulait l'homme à ces jours obscurs n'avait surgi comme un vengeur impitoyable et ne fouettait à coups de verge ce corps impie, cette chair ramollie par le sensualisme et la dépravation. Le nouveau dogme, comme



le plus exagéré stoïcisme, a soumis l'humanité à toutes les privations et les supplices, à la dureté la plus soldatesque. Il a fixé l'homme sur la croix, il l'a exposé là en plein air à la merci des vents et des orages, il l'a conduit dans les obscurités des catacombes, dans le froid, les pieds nus sur le marbre, dans l'humidité, et le frisson. Cette réaction outrée et poussée loin n'a fait que produire plus tard un effet tout contraire. Le monde a repris la descente qui mène aux voluptés et au sensualisme et comme une vengeance de cette austérité éclatent de nouveau les orgies de la papauté du clergé et des nobles pendant la Renaissance. Tout cela était pire que la décadence romaine. La réaction était en rapport de l'austérité, des mortifications et des supplices imposés au corps par les premiers chrétiens.

Shakespeare apparaît juste au moment de cette seconde réaction. Les passions étaient déchainées comme jamais elles ne l'avaient été, la licence des mœurs était extraordinaire, les orgies sans nombre. Les crimes secouaient le monde dans ses gonds et les plus abominables vices bouleversaient le corps social.

L'homme alors avait le visage triste, mélancolique, mais avec le rire sur les lèvres offrait le plus fidèle portrait d'un Hamlet. Dans cette figure Shakespeare a peint avec la pénétration satanique de son génie l'homme de son siècle, qui naît au milieu d'un pareil désarroi, d'une situation sans égale, hésitant ne croyant plus rien, ne trouvant rien de solide autour de lui, déviant comme un halluciné, un fou. Il se parle à lui-même, il discute les questions les plus extraordinaires, il rit pour des choses qui nous font frémir et hérissier les cheveux ; il insulte la terre et le ciel, mau-



dissant tout et cherche à se venger, à verser du sang, à vivre par tous les moyens honnêtes ou malhonnêtes. C'est l'animal déchaîné, *le singe*, le terrible exécration et hideux singe, qui enfin avance son museau, sa tête et sa gueule poilue sous la belle tête soignée et coiffée d'un gentleman; c'est le singe qui réclame ses droits d'ancêtre longtemps oubliés, qui fait voir ses ongles à travers les bottines cirées des ladies et des gens précieux de ces aristocrates des salons anglais, de ces aristo-criminels des xv^e et xvi^e siècles!

Voilà quel était l'homme dans ce temps. Homère, s'il venait à naître au milieu de ce monde, n'aurait jamais créé ni Achille ni Ulysse avec son grand génie et sa pénétration, il n'aurait créé et monté sur la scène que Hamlet, le roi Lear ou Macbeth et Othello. Non, Homère n'était pas idéaliste dans le sens que nous donnons à ce mot. Il a vécu pendant la période virginale, époque sauvage de l'humanité qui, comme toute jeunesse en tout temps, malgré ses sauvageries, ses instincts brutaux, ses vices d'enfant, ses folies, ses sanglots et ses ruses aimables, et qui nous font rire, reste toujours pour toute l'humanité comme la jeunesse individuelle de chacun de vous, le temps le plus beau, le plus heureux, le plus idéal, lorsqu'on le voit du fond de notre siècle, qui est la vieillesse folle et la décrépitude!...

Le XIX^e siècle.

Siècle du papier, siècle qui brûle et passe aussi vite que la feuille. Le papier le couvre de pied en cap! Sur



le dos, sur les hanches, autour des cuisses, des genoux, du thorax, du cou, de la tête, c'est le *carton*, le papyrus moderne, cette pâte fine, lisse, transparente, diaphane, légère, qui l'enveloppe comme un enfant au maillot.

Tu étouffes sous ce bandage énorme, tu ne peux plus respirer sous ces innombrables couvertures, tous ces draps qui comme un linceul te serrent, pauvre siècle, et s'efforcent de l'étrangler, de l'ensevelir !

Le papier énorme qu'on produit, qu'on fabrique ! On en a le vertige. 3,000,000,000 de litres et plus par an !...

Il y a là de quoi envelopper plusieurs fois toute la terre comme un fromage rond de Hollande !... 4,500 usines travaillent pour sa fabrication seule. Chaque jour 41,000 de ces blancs papillons du matin qu'on appelle « *journaux* », cette pluie favorable et pernicieuse, vient tomber, se fondre et couvrir toute la terre ! Oh, ces papillons de papier ! De vrais insectes... Leurs noms mêmes se ressemblent ! Quel fléau pour l'esprit et quelle lumière qui, bonne pour quelques heures, devient ennuyeuse et vous aveugle ensuite ! L'humanité fatiguée semble avoir horreur de cette lumière trop abondante, superflue, qui coule et dissipe toutes les ténèbres sans distinction. De même si le soleil nous éclairait les nuits aussi, que ne serait-il pas pernicieux, dangereux et mortel ! Oui, cette lumière de la presse vous ôte le sommeil même, votre repos, votre soulagement. Les peuples vont bientôt souhaiter l'ombre et la nuit !...

Le siècle du cerveau ! Si Bismarck ne nous munissait pas contre lui avec le hâvre-sac et la cuirasse, s'il ne brisait pas les plumes et les encriers des savants,



des étudiants et des journalistes avec la rude crosse du fusil, s'il n'enfumait pas et ne rôtissait vos volumes rangés en régiments dévastateurs de la santé par les obus qu'il lança contre le Panthéon, le Louvre et les Bibliothèques de Paris, peut-être que vos théâtres seraient des hôpitaux et vos équipages, ô luxurieux et sensuels parisiens, des ambulances!... *Alaric* était un barbare, mais il a sauvé le monde en amenant comme par des gigantesques veines, par des aqueducs cyclopéens un nouveau sang virginal et plein de force et de vie en Europe, en infusant à ce moribond cette sève fortifiante et salutaire qui a reconstitué le malade corrompu.

Bismarck, autre barbare, celui-là civilisé et noble, mais une semblable force physique, délégué de la grande Nature qui voulait vous rappeler à la voie du Salut. Avec ses crosses de fusil, avec ses obus, par ses canons et ses régiments change l'Europe en un énorme champ de bataille, prend les savants au collet et les jette dans les casernes, arrache les étudiants de leurs jambes, de leurs cigarettes, de leurs grisettes, de leurs noces nocturnes et les serre avec ses mains de paysan dans ces pantalons, dans des sabots et des souliers du soldat et leur gâte les polkas de leurs cheveux blonds sous un casque lourd et gênant!



L'ORIGINE DU MAL

Luttez !

L'homme méchant, c'est l'homme fort, l'homme singe, la bête saine et robuste, qui n'est pas dégénérée. Le bon, c'est le faible, le malade, le surmené, le civilisé, le dégénéré.

Tous les grands hommes qui sont de grands singes, sont des méchants. Ils ont été des tyrans pour leurs familles, pour leurs amis, pour la société même quelquefois. Du moment qu'on est égoïste on ne peut pas être bon. L'égoïsme c'est la bête, le singe, l'animal qui avance sa patte et veut tout pour lui. Et ce méchant *égoïsme* c'est la force, le travail, le progrès. C'est que le mal fait plus de bien que le bien lui-même. Le bien, n'est au fond peut-être que la suite, le résultat du mal. Les hommes qui ont fait le plus de mal, sont ceux qui ont fait le plus de bien. Les nations fortes sont les nations qui font le progrès, et les barbares qui exterminent, dévastent, brûlent et tuent sont les forces qui préparent les grandes époques et stimulent la vie.

Tous les hommes étant singes sont nés criminels, forts, méchants. L'éducation, la civilisation, le cer-



veau, les mœurs, les idées, les conditions, le milieu, changent ce loup en un agneau, font de cette bête un mouton. Mais cette bonté n'est que le faux vernis, la croûte qui cache le singe, qui l'étouffe, qui étrangle la bête sous la peau. La nature est méchante et c'est la nature qui est belle et bonne, favorable et bienfaisante pour l'humanité. Luttez! C'est son cri, la guerre son procédé de progrès, le feu et le fer ses instruments qui en ouvrent le chemin!

Les femmes et les enfants sont méchants et criminels. S'ils ne font pas toujours du mal, c'est qu'ils ne peuvent pas étant faibles. Voyez ces singes, ces enfants des aristocrates, quelle énorme malice ils ont dans leurs veines!... Il faut les voir de près, les étudier, les disséquer. Rien de plus méchant que ces avortons aux robes riches et brillantes, les bijoux et les poupées en mains. La meilleure femme cache toujours en elle un grand singe. Il viendra un moment où vous verrez chez elle un monstre, une nature méchante, la bête. C'est que la bête est le *lest*, la pâte, la terre, la boue qui nous tient à la vie, qui nous donne la force, la nourriture, le quoi manger. Tous les bons ont de profondes rancunes, des haines cachées qu'ils renferment ne pouvant pas les satisfaire, ne réussissant pas à cause de la faiblesse de leur bête à désaltérer sa soif, sa faim...

Dans le monde, pour faire le bien, il faut lutter, et pour lutter il faut écraser et pour écraser il faut faire du mal.

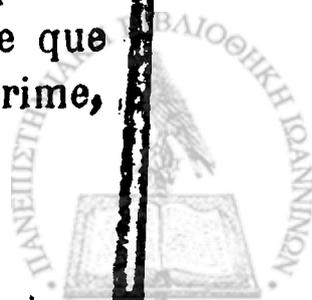
Le Christ qui est le modèle le plus sublime de la bonté a versé le plus de sang par sa religion. Jamais guerres n'ont été plus sanglantes que les guerres chré-



tiennes!... Et quelles haines, quels instincts des bêtes fauves n'a-t-on pas vu dans ces prêtres, dans ces évêques qui simulaient les saints! Les Spartiates, les Romains qui sont les modèles de la vertu virile, de la fierté humaine, de l'héroïsme, n'étaient-ils les plus méchants, les plus criminels? L'Angleterre qui est la nation la plus civilisée, la plus chrétienne, la plus heureuse, la plus prospère, n'est-elle pas aussi la plus cruelle, la plus méchante, la plus barbare, la plus singe? *Bismarck, Salisbury, Constans, Tricoupi et Stambouloff* qui ont fait tant de bien à leur pays, qui font le bonheur de leurs nations, ne sont-ils pas tous des cruels, des méchants, des criminels, des monstres?...

Le mal et le bien.

Otez les noms et examinez les choses! Le mal et le bien sont des noms qui se confondent. On n'y voit pas de limites, ni de frontières. C'est qu'elles n'existent pas et que la même chose tantôt est bonne, tantôt est mauvaise. Le même fait pour l'un est bon et salutaire, pour l'autre mauvais et défectueux. Le poison qui tue, c'est le poison qui sauve. Le mercure qui extermine l'homme, extermine aussi le virus qui est quelquefois chez lui et elle sauve l'homme... Rome qui tue la Grèce, tue une nation corrompue, dégénérée, dépravée pour sauver le monde; et les barbares, qui étouffent à leur tour Rome ce sont eux qui la sauvent... La pitié n'est qu'une faiblesse. La femme qui a de la pitié et qui est compassible est cependant plus méchante et plus cruelle que l'homme. C'est la femme qui pousse son mari au crime,



c'est la femme qui coupe la gorge à Holopherne, et qui étrangle Gouffé, c'est Marie-Antoinette qui trahit son pays, c'est l'impératrice Eugénie qui pousse ce faible Napoléon souffrant de sa vessie à la mort pour sauver sa dynastie. Si les femmes ne prennent pas le dessus dans le monde c'est qu'il leur manque la force physique et intellectuelle, les muscles, le sabre, la baïonnette! Et elles ne l'auront jamais, leur nature, leur constitution physique étant imparfaite et manquée...

La pitié c'est comme la pudeur. Des masques pour déguiser un singe faible et dégénéré. Le soldat qui n'a pas pitié est plus homme, plus héros. Le soldat sauve sa patrie et le prêtre qui ne va pas à la guerre, la trahit. Vous avez un ami qui meurt de faim, vous lui donnez à manger, vous le comblez de bienfaits, d'argent et après il vous hait, il vous maudit! Et c'est le cas de tous les jours. Est-ce du bien que vous avez fait?... En nourrissant le faible, vous nourrissez la maladie. Laissez-le donc vivre, lutter lui-même comme vous. Etant faible il est dégénéré, ingrat! L'aumône est bonne, sublime, moi singe je la fais aussi, mais elle est un crime. On nourrit l'oisiveté, la faiblesse, le virus, la pourriture. Et cependant on la fera toujours; car l'homme dès sa naissance est dégénéré et il n'y a que les forts, les méchants, les génies qui font avancer ce char vermoulu; qui engraisent le terrain, qui produisent le sang, la force, la santé qui est le progrès de l'espèce!...

Luttez donc. Luttez, luttez! La vie est une bagarre, un combat, une rixe à coups de canne, de fusil, d'ongles, de langue et d'esprit.

La justice est plus noble que le coup de poing, mais



elle est aussi un combat d'esprit. C'est l'avocat qui l'emporte sur son confrère.

La Justice sublime, la justice absolue, l'Astrée céleste, le monde ne l'a jamais connue... Il l'attend de jour en jour comme les juifs le Messie.

Votre justice n'est que le droit du plus fort en arguments, en paroles, en sophismes, en ruses et en flamme oratoire. De tous les temps on a fait la justice, mais cependant on trouve après que l'on avait très mal jugé. On a condamné Socrate, les généraux d'Arginuses, Périclès, Phidias, Copernic, Galilée, mais le monde aujourd'hui rit de leurs arrêts, comme on rira demain pour l'arrêt contre Lesseps ! Et pourtant il sera toujours de même, car l'homme malgré sa volonté, son génie, ses facultés, n'est qu'une bête aveugle, qui fait beaucoup de lumière, qu'il ne voit pas lui-même !

La seule chose qui pourrait le sauver serait de revenir à ses instincts naturels, à s'incliner devant ses vénérés aïeux et plein de pénitence et de soumission leur demander le pardon suprême !

Oui, mortel fier et superbe ! Incline-toi enfin et brise le genou devant ce singe malpropre et hideux, et avoue que tu as été un enfant fou, un avorton, un être dégénéré, fils naturel d'un amour infect!...

Du moment que tu n'es pas plus heureux que le plus humble ver qui rampe dans la claie, du moment que tu ne te réjouis pas de cette vie plus que l'insecte, la mouche, la chenille, pourquoi persister dans cette fausse voie, dans ce chemin de la lumière, profondes ténèbres, dans tes livres, tes sciences, tes arts, tes grandes œuvres, des linceuls ? Pourquoi persévérer



avec tant d'héroïsme et de résignation dans ce domaine des idées et des pensées qui n'est que la tombe ? Mais, non ! Enfant prodigue et perdu, abandonne cette vie, cette route de la démence et retourne au sein de tes ancêtres! ...



LA DÉGÉNÉRESCENCE

O fou mortel !

Abandonne, homme fou et dégénéré, les grands centres, dont tu t'enorgueillis tant ! Viens dans les bois, dans les forêts, dans les grandes plaines pour respirer cet air pur et sain, qui te ranimera et te soufflera une âme nouvelle. Tu n'as plus rien de vrai dans tes veines. Tout est falsifié, faux et artificiel ! Les corbeaux mêmes ne voudraient pas de ta chair. Ton cadavre empoisonnera les vautours et les gerfauts, oiseaux rapaces !...

Mais je perds mes paroles. Les habitudes de l'humanité sont plus enracinées que ses instincts même ! La folie fait ravage parmi les hommes de ce siècle et cette folie les pousse tous comme des hallucinés vers ces *grands centres* qu'ils créent, où vont se brûler comme des sots insectes qui bourdonnent autour de la lampe en été... L'air, qui serait suffisant pour un être seul, ici sert pour en animer une centaine... Et n'ayant pas de forces naturelles, exténués et anémiques, ils ouvrent des débits de boissons à chaque pas tous les jours et des « assoumoirs » alcooliques. Voilà le résultat de toutes ces fameuses grandes villes ! Mais le chien retourne à ce qu'il a vomi et la truie, après avoir été lavée, se vautre de nouveau dans le borbier...
« Une véritable *ré-forme*, écrit *Mandsley* dans son



ouvrage « *La folie et le crime* » impliquerait la ré-formation du naturel de l'individu ; mais comment ce qui s'est formé par la succession des générations pourrait-il se réformer dans le terme d'une seule vie ? Un maure changerait-il sa peau et un léopard ses taches ? » Et c'est d'une vérité navrante ! Le progrès n'a fait qu'avancer ; la civilisation devient de plus en plus éclatante ; mais ce sont des triomphateurs qui tirent après eux une masse énorme de vaincus, d'estropiés, d'amputés, de blessés !... L'éclat de leurs pourpres ne fait qu'aggrandir l'ombre énorme qu'ils projettent derrière eux. Les voix des hérauts de la victoire ne parviennent pas à étouffer les sanglots, les gémissements et les sourds murmures de ces milliers de malheureux, de surmenés et dégénérés qui suivent à pas traînant ce char !...

L'homme — Werther-Réné-Child-herold.

Après l'homme-Hamlet l'homme-Werther. La maladie s'aggrave toujours. Achille est trop peu mélancolique et devant l'immense océan, il donne essor aux passions brûlantes qui l'étouffent. Mais que ces passions sont encore enfantines, légères, innocentes ! Hamlet est déjà plus mûr, plus profond. Pour se soulager il tue, il extermine. *Werther*, c'est l'homme complètement dégénéré, déséquilibré, le cérébral, le spleenique ; le jeune homme, modèle de notre époque, qui se tue pour se délivrer de cette éternelle souffrance, qu'on appelle la « vie » !... Voyez l'échelle ! Et pourtant on a tant de peine à s'en rendre compte ! C'est que vous



naissez dans cette atmosphère malsaine, c'est que votre chair même est faisandée. L'homme qui vit dans la fumée, dans un milieu malpropre, dans un air puant et suffocant ne s'en aperçoit pas. C'est le singe qui vient des forêts vierges ou des plaines ensoleillées et saines, qui s'étonne de ces vices et voit distinctement cette atmosphère malsaine.

La *mélancolie*, ce doux et poétique mot, cache un spectre plus hideux, une nature marâtre, dégradée, des os et des chairs pourris... La littérature, les arts, la vie sociale parlant à haute voix de cette fatigue, de cette pâleur des races mortelles. On voit trop la couleur livide des gens pour ne pas le dire... Le *suicide* en est une preuve évidente. Dans l'antiquité et pendant le moyen âge il était si rare, qu'on soumettait les corps des suicidés aux plus infâmes insultes. Mais au fur et à mesure que la civilisation moderne avance, le nombre augmente considérablement et pendant ce siècle il atteint son maximum. Dans un espace de 10 années les cas se sont augmentés de 56 sur un million d'habitants. Ainsi en France en 1830, il était en moyenne de 1739, en 1865 il est monté à 4,661, en 1880 à 6,259. Ainsi de 1826 à 1850 le chiffre a doublé !... En 1883 enfin le nombre total des suicides a été de 7,267. Et près du cinquième de ces suicides ont été accomplis dans le département de la Seine ! C'est 42 par 100,000 habitants. Et dites après ces nombres écrasants si l'idée de la dégénérescence de l'homme est une infatuation !... Les suicides chez les musulmans sont au contraire très rares. On n'en compte que 20 (en Algérie), tandis qu'on en a relevé 110 chez les Européens. Plus s'aggrandissent les centres de la civilisation plus la dégéné-



ration et l'aliénation gagnent de terrain et comptent plus d'adhérents.

Et ces grands centres sont un résultat funeste de la manie qui s'est emparée de ces pauvres hommes à perfectionner les moyens de locomotion, à construire des machines qui parcourussent le monde comme des éclairs... Si des hommes isolés faisaient ces inepties, on les traiterait de monomanes, on les enfermerait tout simplement dans les hospices, aux petites maisons. Mais ici c'est l'humanité entière qui a changé la terre en un immense Charenton !... Pourquoi cette vitesse folle, qui rend les hommes névropathes, spleeniques, cérébraux ? Pourquoi cette manie du vertige, de monter et de descendre avec des funiculaires les pics les plus hauts et les gouffres les plus profonds ?... Mais envisagez un moment les choses d'un œil serein, avec un esprit froid, sans passion !... Sortez de ce cercle vicieux et regardez toutes ces folies, toutes ces œuvres des maniaques, dégluez vos yeux et dites si ce n'est pas un suicide universel, funeste, que cet état cérébral qui pousse l'humanité à ces actes insensés. Mais quel singe ignorant et naïf !... Est-ce le prêche, la parole, les discours des philosophes qui arrêteront le globe qui court, cette terre qui tourne, cette géante qui meurt !

Elle meurt ! Voilà tout le mystère ! Ses yeux se ferment tout doucement ; mais son râle durera encore les milliers d'années. C'est au râle qu'on reconnaît le géant !...

Et tu nous laisse ainsi, ô douce et grande mère, dans la plus profonde nuit ?... Excuse, ô mortel, ces larmes que je verse au chevet de cette terre mourante !..



Vous le dernier petit-fils gâté de cette géante créatrice Nature, vous, l'enfant prodigue et fou, le petit gommeux, de ce vaste monde, qui ne l'avez pas connue, qui n'avez pas vécu près d'elle, vous ne pourrez pas expliquer cette profonde douleur d'une bête, d'un vieux singe décrépît, qui méprisé, bafoué, maudit par la race humaine, a trouvé près d'elle si longtemps la consolation et le repos; il a cherché l'oubli et le soulagement de ses maux près de cette vieille mère, que vous appelez, fils ingrat, avec mépris, la... « Terre » !

La folie.

Edouard Drumont est un fort, un paysan écrivain, qui ne se laisse pas lécher et qui connaît pas mal de pavés d'ours. Il va droit, il bat en brèche, il met le fer rouge sur la plaie. Mais si les mouches pullulent sur cette plaie, ce ne sont pas elles qui ont causé ce mal... La gangrène, la contusion existaient déjà. La plaie était béante, lorsque ces mouches juives ont accouru. Chasser les mouches et croire guérir le malade, voilà votre faute, ô médecins antisémites ! Si le corps social était sain, vigoureux, intègre, ces mauvais insectes ne trouveraient rien à lécher. Dites plutôt que toute votre société est pourrie, dégénérée, juive. Tous les hommes de ce siècle étant plutomanes, joueurs des bourses et spéculants sur toutes choses, sont des frères cadets de cette vieille race rabougrie de Judée. Le grand symptôme de la dégénérescence est, l'Argent. C'est la folie, l'amour sot, inepte, fou du gain qui s'empare de tous comme un fléau. Le singe n'a besoin



que d'un arbre pour manger des fruits. L'homme qui se crée des besoins sans nombre ne parvient jamais à satisfaire tous ces besoins multiples. L'argent, le luxe, les besoins sont un cercle vicieux où s'écrase l'humanité. L'un de ces vices tient à l'autre comme les anneaux d'une chaîne. Rompre toute la chaîne serait son salut, mais est-ce possible maintenant ? La ma'adie n'est plus ni morale, ni sociale, ni intellectuelle, votre maladie est une *lésion cérébrale*.

On peut même dire qu'il n'y a aucune maladie morale ; toutes ont leurs racines dans les organes du corps, qui en ont été atteints. C'est l'homme avec sa langue, qui change, transporte, localise à son gré ces lésions organiques. L'alcoolisme, la dipsomanie, les intoxications du tabac, de la nicotine et d'autres poisons, cette intempérance des mœurs, qui sont les résultats de la dégénération, de la faiblesse, de la dégradation physiques de l'homme, aboutissent à influencer la cervelle et à causer des troubles cérébraux.

« On peut dire que la folie et la civilisation suivent une marche parallèlement progressive. Aussi la folie est-elle rare chez les sauvages. On en trouve à peine trace dans les récits des premiers temps de la Grèce. Mais on en suit l'évolution rapide au fur et à mesure que l'organisation sociale se complique et que les grands foyers d'activité intellectuelle se développent. Il est surtout curieux d'en observer les ravages dans les castes privilégiées et dans les grandes familles qui sont à la tête des peuples. » Voilà ce que disent les compétents !

Les crimes de même deviennent de plus en plus complexes et difficiles à déterminer s'ils proviennent d'un état de perversion et de brutalité, ou s'ils sont la



suite fatale d'une hérédité, d'une démence, d'un trouble cérébral. La *zone mitoyenne* est trop grande. Un jour les hommes réchaufferont leurs cheminées avec les volumes des juristes et leurs thèses juridiques; le *Corpus juris* servira de margotin précieux et trop recherché même... Cette science du Droit ne pourra plus rien éclaircir, car c'est une science basée sur la parole, sur la langue mensongère, l'organe des faibles et l'instrument de la dissimulation, des ambages, de la ruse féminine, des insinuations des diplomates... Une science sans logique, un droit injuste qui saisit par le collet et fourre dans le dépôt les petits voleurs et laisse les grands d'entre eux circuler dans les salons de la haute volée et gérer même les finances des nations; un droit qui coupe la tête des Pranzini sur le billot et laisse les grands criminels sur les trônes!... La science du droit dans l'avenir sera l'affaire des médecins et des physiologistes. Une cour médico-légale décidera du sort des malheureux, qui pour la plupart sont l'aveugle organe d'un instinct héréditaire, d'une dipsomanie d'un père et d'une mère pervertie!

« Cinq variétés distinctes, dit M. Mandsley, au moins de l'aliénation mentale, ont pour cause efficiente et directe l'intempérance alcoolique, sans que d'ailleurs les autres sortes d'intempérance manquent à jouer leur rôle dans la production des maladies mentales. Si les hommes consentaient unanimement à renoncer à l'alcool et aux autres excès; s'ils voulaient vivre avec tempérance, avec sobriété, avec chasteté, ou, ce qui est au fond la même chose, saintement, — il n'est pas douteux que le nombre des fous ne diminuât immédiatement et d'une grande quantité dans le monde ». Ce



qui n'arrivera jamais, car la nature suit son cours et les avalanches des neiges de la vieillesse se précipiteront toujours de plus en plus vers le gouffre ! *Il est trop tard !* L'homme a beau avoir une volonté libre, arbitraire. Cette volonté flotte librement dans l'air comme le drapeau, mais du côté du vent qui souffle... Et le vent souffle cette fois vers le fleuve Achéron !... L'homme moderne, l'homme fin-de-siècle ne connaît même pas le « *self-restraint* » l'abstinence volontaire. Il se plonge avec volupté dans les vices, dans l'intempérance des mœurs !

Ce sont des grévistes, qui ne résistent plus à un travail plus long que de huit heures par jour !... Pourtant jadis on travaillait le double. Mais c'était la jeunesse alors. Que les capitalistes et les hommes d'Etat ne se servent plus du passé comme d'exemple ! L'homme moderne, vieilli et décrépité, ne peut plus travailler comme il a travaillé dans ses jeunes années. N'oublie pas ton âge, ô vieillote Europe !

Un jour tous les hommes seront des grévistes. Une grève universelle sera le dernier acte de l'humanité...

Et c'est cette décrépitude qui t'adresse par la bouche de *Moréas* ces vers amers :

« LA DÉCRÉPITUDE dit : Etes-vous fous, vraiment,
Vraiment, êtes-vous fous d'avoir encor cette pose,
D'avoir encor sur les dents ce sourire charmant,
Ce sourire devant le miroir et cette rose
Dans votre perruque, ah ! vraiment quelle est cette pose ! »



LA POÉSIE

Paris.

Mais quel est donc au milieu de ce chaos l'homme fin-de-siècle ? Est-il français ou anglais, allemand ou italien, américain ou oriental?... Voilà le grand problème!... Où faut-il le chercher ce type général, unique qui nous servira de modèle pour en construire le reste, l'ensemble, la statue de ce siècle ? Est-ce dans la France ? Est-ce en Allemagne, en Angleterre, en Russie ? — C'est partout, mais le plus vrai modèle est à Paris.

La civilisation de notre siècle c'est la civilisation qu'a produite, connue et fait éclater ce Paris qui a hérité du génie du monde ancien. Depuis, tous y ont contribué. Chacun y a mis du sien. Pourtant l'homme est le même dans tous les pays modernes. Les bases de l'instruction, les fonds de l'édifice public, les châssis des institutions modernes sont tous les mêmes, identiques, ne diffèrent qu'aux détails, aux tons locaux, aux nuances que le milieu et le climat parviennent à refléter.

Mais c'est dans ce grand cœur du monde, dans ce centre, ce foyer intellectuel, dans Paris qu'on trouve les meilleurs moulages, les plus brillants types, les spécimens les plus précieux.

C'est dans cette forge géante, qui travaille depuis



des siècles, qui a forgé, travaillé et fondu le mieux cette pâte que les siècles précédents lui ont laissée en état de scorie, de mauvais minerai. Il fallait à force de travailler et par le feu et par le marteau la rendre molle, la nettoyer et la débarrasser des parties agglomérées par le temps, de toutes ces souillures que l'inertie et l'influence des oxydes atmosphériques lui a imprimées.

On lui a remis des fossiles et elle en fit des statues !...

Paris-Zola.

C'est donc dans ce vaste cerveau du monde, dans cette ville que l'on peut trouver le vrai type de forgeron l'homme moderne. C'est sur ses boulevards, dans ses usines et ses ateliers, dans les cafés, les concerts, les salons mondains ou littéraires, dans la bourse et dans les bureaux du journaliste que Zola a ramassé ses types, a fondu ses caractères, a créé ses personnages, et il a su modeler le véritable plâtre sur cet être si curieux, si étrange, si difficile à saisir, si multiple dans ses formes, dans ses idées, dans ses mœurs. C'est dans ce Paris qu'il a trouvé le type du joueur de la bourse de ce terrible *Saccard*, qui dans le vertige de sa passion du jeu ne vit que dans une surexcitation continue, dans la fièvre qui le dévore chaque jour, et qui ruine tout un monde sans en avoir conscience. Qui de vous pendant ces allégations graves portées à la tribune de la Chambre à Paris, devant ces délations et ces dénonciations sur l'affaire Panama, à la vue de ces atteintes mortelles que certains personnages estimés



jusqu'hier ont reçu, pour s'y être mêlés maladroitement, qui de vous, dis-je, ne s'est-il pas rappelé de ce roman si connu de M. Zola, *l'Argent*?... On croirait que l'auteur a eu devant lui toute cette affaire et qu'il a connu tous les personnages de cette fameuse débâcle financière?... Est-ce que le monde dans l'avenir lointain traversera autre part que dans son « argent » les types les plus fidèles, les mœurs les plus vraies et toutes ces formes, ces figures et ces originalités de la vie financière, du monde de la bourse, des banquiers et des joueurs, leurs cotes à la main?...

N'est-ce pas là une photographie vivante avec les couleurs les plus fidèlement reproduites de ce monde de l'argent?

Et que dire de son « OEuvre » ? N'avons-nous pas là encore le portrait le plus exact, le plus complet du peintre, du sculpteur, de l'artiste moderne? Ce *Claude* avec sa cervelle brûlante, avec ses rêves, ses somnolences, ses hallucinations, ses gaucheries, son sensualisme, ses caprices et ses extravagances n'est-il pas le véritable peintre de Paris, de Munich, de Rome, de toutes les villes, où l'art est cultivé? Cet être toujours rêveur, avec ses idées et ses fantaisies, ses grands espoirs et ses sombres déceptions, ses trophées et ses désespoirs?... Quiconque les a connus de près, quiconque s'est pénétré de ces hommes du pinceau et du maillet ne peut s'empêcher d'admirer la fidélité et la pénétration, la psychologie et la connaissance profonde du sujet dans cette peinture de l'artiste contemporain que Zola, ce singe-Zola, qui imite si admirablement tout ce qu'il y a autour de lui, nous a retracée et qu'il lègue à la postérité, fier et sûr de son immortalité. On



n'a écrit rien de plus vrai, de plus fidèle. Et la « Terre ? » Ces paysans avec leurs passions, leur avarice proverbiale, leurs querelles de ménage, leurs langues grasses et leurs mots grossiers, ce Jésus-Christ perverti, fainéant, insolent et lâche, ce type du buveur consommé, de l'ivrogne qui provoque chez vous le dégoût et l'aversion ?...

Et ce n'est pas là le paysan français seul. C'est le paysan de tous les pays. Zola ne néglige rien, n'oublie rien, ne cache pas la moindre partie de la nature. De son œil perçant il la comprend toute, il l'envisage de tous les côtés, du mauvais et du bon. Anatomiste expérimenté et savant avec son scalpel il dissèque tout ce corps de singe qu'il a devant lui jusqu'à la dernière fibre des tissus filamenteux, jusqu'à la plus invisible cellule du crâne.

Son œuvre est grande. On craint cependant que, malgré cela, toute cette lumière et cette anatomie de la société ne finisse par faire du mal... Qu'on se rassure!... — Une œuvre si complète n'en fait jamais.

Shakespeare n'a jamais été un malfaiteur. Du moment qu'on dit toute la vérité, il n'y a pas à craindre de mauvaises conséquences. Il y a des écrivains qui en disent une partie, qui ne voient que le côté mauvais ou bon ; ces écrivains-là font beaucoup de mal. On présente au monde une demi-Nature, une société en haillons ou sous une pourpre. Zola dit tout le mal et le bien ; il représente l'humanité entière et laisse au lecteur à choisir entre les héros et les mauvais sujets. Quelle morale, quelle philosophie plus haute, plus profonde pourrait-on avoir que celle qui se dégage de toute cette série des péripéties des Rougon-Macquart,



lorsque vers la fin dans la « Débâcle » on voit le côté faible, pourri, corrompu et dégénéré de la société moderne dépérir et s'anéantir complètement dans la personne de ce pauvre *Maurice*, et d'autre part, le côté viril, fort, robuste, sain et vigoureux, le *singe*, en un mot, survivre dans la personne de Jean, ce rude, grossier, mais noble paysan, qui après tant de désastres et toute cette effrayante débâcle de sa patrie s'en va joyeux vers son champ, vers son foyer paternel, avec cette brillante pensée d'un rare optimisme de refaire toute une France!...

Dans cette courte conclusion on saisit toute la haute morale de cette œuvre immense qui cache si profondément dans toute cette boue ces perles et ces diamants!....

La « Débâcle » est le chef-d'œuvre épique, l'Illiade du XIX^e siècle.

Roman-Epos.

On a beau se plaindre que la poésie épique s'en est allée, qu'elle a disparu, qu'elle n'existe plus!.. Elle n'a fait que changer de forme. Est-cé que c'est le *vers* qui constitue la Poésie? A-t-on jamais donné à la poésie cette définition?... car il ne faut pas confondre la *Versification* avec la *Poésie*.

Le drame qui est la partie la plus élevée, la plus complète, la plus sérieuse de la poésie, se passe parfaitement du vers. Le drame contemporain ne le connaît presque pas, ou si l'on s'en souvient seulement, c'est lorsqu'il se marie à la musique.

Shakespeare est le premier qui a donné le coup le



plus mortel à ce moule des anciens temps, à ce creuset suranné où les esprits bornés et faibles de son temps préparèrent les mauvais plats indigestes, en faisant une cuisine qui ferait rendre gorge à des estomacs plus raffinés et plus délicats...

Dès qu'on a une idée poétique, une pensée bien relevée, et qu'on a la force et le talent de développer cette idée par des images vives, par des couleurs belles et vraies, par des comparaisons heureuses et des termes propres, dès qu'on a le génie de pénétrer une passion humaine, d'approfondir l'âme de l'homme, d'y révéler des coins obscurs, d'en arracher des mystères, de poursuivre un sentiment jusqu'à ses racines, de remonter aux sources et de mettre le doigt dans le noyau des sensations humaines, de ce moment là, on est un *poète* et ce qu'on écrit est une *poésie*...

La forme ne joue qu'un rôle mesquin, maigre, au minimum insignifiant chez elle. La poésie consiste dans la conception et la forme de l'expression ; dans le mouvement de l'action et le dénouement.

Voilà donc que le *Romun* apparaît juste au moment où le monde passionné, excité, réchauffé par les légendes des chevaliers et des aventuriers médiévaux, ressent le besoin de s'en laisser impressionner, de donner essor à ses sentiments, de satisfaire son imagination, de trouver les justes expressions et les images propres pour apaiser ses idées qui le hantent, ses rêves qui le brûlent. Après les temps héroïques, après la guerre de Troie et les Argonautes ; après les aventures légendaires d'Ulysse apparaissent Homère, Hésiode, les poètes cycliques. De même après les chevaliers du moyen-âge, après les Croisades, les exploits de la bravoure, de



la force et de l'héroïsme de ces temps héroïques qui sont contenus entre deux grandes civilisations, l'ancienne et la moderne, pendant ces temps des ombres, des silhouettes, du crépuscule, voilà juste à ce moment **que** se font jour les troubadours et les trouvères, voilà le Lorrans sous Louis VII et les poètes du roman de la Rose et de Perceforest. Alors des nouveaux génies épiques comme Dante, Torquato, Tasse, Calderon, Cervantès et d'autres apparaissent sur la scène du monde et donnent aux peuples la nourriture si longtemps souhaitée, leur versant dans l'esprit la couleur et la forme qu'ils cherchaient.

L'esprit moderne.

Pareil à la Victoire de Pæonios l'esprit moderne méprisant les chaînes, brisant les nœuds et les bandes, les cordes et les maillots où si longtemps on le tenait prisonnier, s'élançe avec une impétuosité merveilleuse dans l'air et, comme le feu d'un volcan, se répand partout, couvre toute la terre, brûle et torréfie toutes les faibles charpentes pourries, jette sa lave bouillante sur les pavés antiques et en fait surgir des sources nouvelles en éteignant ces fontaines caduques et presque stériles qui empoisonnaient les peuples !

Pareille encore à ces plantes exubérantes de vie et de force qui, pleines de sève vitale et de chyme fortifiant, se développent tout à coup et surgissent à des hauteurs étonnantes, brisant par leurs racines si brusquement grossies toutes les bandes, toutes les limites et les soutiens que la main du soucieux agriculteur leur avait imposés et où il les avait, pendant leur âge



juvénile, emprisonnées et tenues sujettes, la nature, cette force morale qu'on tenait là si longtemps, comme un ressort, oppressée, surgissant soudainement, écrase ses oppresseurs et réclame ses droits. La réaction alors est énorme. Nul obstacle ne réussit à la contenir. C'est la débâcle des glaces d'un grand fleuve. Une fois élançée, libre et indépendante, elle réagit avec une force irrésistible, par les plus impérieux mouvements et nous force à son tour à subir tous ses caprices, toutes ses extravagances et ses folies!

Jamais époque d'évolution de l'esprit humain n'a vu pareille liberté, un élan si impétueux, une floraison si prompte, si rapide, si extraordinaire de la pensée et des facultés humaines. Rien ne résiste à cette force qui éclate comme un obus, qui brise et se déchaîne comme un vent boréal menaçant d'emporter tout, de déblayer, de balayer tout le terrain que pendant de longs siècles avec tant de peines cultivaient et labouraient les pauvres mortels!... Elle n'épargne rien. Tout s'écrase sous les talons de ce Pégase de la poésie moderne, qui méprisant les *mesures* et les *césures*, les *rythmes* et les *vers* s'efforce avec sa large envergure d'atteindre les hauteurs du Parnasse. Shakespeare le maltraita rudement et donna du talon comme un cavalier furieux à ce pauvre Pégase qui loin d'être beau et de briller sous un harnachement précieux, par des freins d'un métal rare enrichi de pierreries, au contraire c'est un cheval de race anglaise fort et rapide qui court comme l'éclair, qui perce les nuages et brille par ses mouvements et son agilité naturelle, spontanée, instinctive. Il porte un frein d'un métal dur qu'il ronge entre ses dents .. Ce n'est pas du tout une cavale, une jument



de parade que cet étalon sauvage sans retenue, impétueux, effréné, qui prend le mors aux dents et se précipite aux quatre vents fou et enragé comme le cheval qui portait le malheureux Hetman des Cosaques *Ma-zeppa* lié et bandé sur son échine!...

La Poésie respire de ce moment. Elle étale ses beautés; elle tend ses bras et comme réveillée d'un sommeil léthargique, et sortant d'un obscur tombeau elle voltige, elle est pleine de joie; elle est folle. C'est le papillon qui sort de son enveloppe de soie; il était *vers* et devient un être animé avec des ailes, qui vole à tout sujet, de fleur en fleur et d'objet en objet. Elle était *vers* qui se traînait et rampait sur les fanges si longtemps et se transforme en *Poésie* libre, légère, folâtre, badine, brillante et volage. Le vers c'est le ver funeste et ravageur, c'est la larve qui ruine les plantes, qui dévaste les champs et les guérets. Le papillon-Poésie c'est la beauté naturelle qui ne fait aucun mal, ni aux fleurs qu'elle touche, ni aux plantes. Elle reste l'ornement le plus gracieux des champs et des jardins. Chassez les vers, ô agriculteurs des lettres, expulsez-les de vos champs, ô poètes, détruisez et ruinez ces malsains petits insectes, ô laboureurs des sillons de la pensée humaine!

« Vaut-il pas mieux, quand on est sur les dents,
Plutôt qu'aller rimailleur rien qui vaille
Se faire rat et ronger une maille? »



FINIS MESURAE

Et c'est le roman, la prose, la muse Calliope qui ont sauvé la poésie dans les temps modernes. La plupart des grands poètes de ce siècle s'en sont servis pour exprimer leurs pensées pour développer leurs sentiments, pour peindre les caractères et dessiner les types humains. Ils évitent tous le vers autant qu'ils le peuvent. Ils en ont horreur! *Goethe* dans son « *Faust* » crée en vers la première partie mais se sentant à bout de force à la fin et fatigué, exaspéré sous le joug dans ces chaînes de prisonnier, il s'en dégage à la seconde partie et s'en venge en donnant libre essor à son imagination, à ses profondes pensées. Et c'est alors qu'affranchi, voltigeant et folâtre, ailé comme *Mercur*e, qui seul a le droit de communiquer avec les régions des Ténèbres, il pénètre dans les mystères, se perd dans les régions du mysticisme, il s'approfondit dans ces crépuscules de l'occultisme médiéval et se jetant dans l'abîme de ce monde des Invisibles de ces figures imaginaires qu'il évoque dans son prologue, il en tire, et met en jour cette figure sombre, pangermanique, nationale de *Faust*, ce modèle impérissable, éternel du Germain rêveur, de l'allemand chercheur, philosophe, savant et pédant, du mystérieux et profond investigateur de la Forêt Noire! Aurait-il accompli cette œuvre avec les chaînes du vers, lié et subjugué sous le joug écrasant de la mesure ?

Et Gérard de Norval, le traducteur français qui a surpassé l'original et qui a fait une traduction si géniale, si claire, si complète, dont *Goethe* lui-même a dit qu'il



s'est mieux, pénétré de son « Faust » dans sa traduction, Nerval donc n'est-ce pas à la prose qu'il doit une grande partie de son succès ?...

Le vers a ses beautés. Il n'y a pas à contredire. Mais je comprends le vers, la mesure, le rythme tel que les hellènes et les romains l'ont manié et s'en sont servi. Leurs langues possédaient le rythme véritable et naturel, le poète n'avait qu'à choisir. La pensée y coulait comme l'eau d'une rivière dans son lit. Le vers alors était une digue, aujourd'hui c'est le joug, l'écluse qui empêche le libre cours.

C'en est fait du vers... *Finis mesuræ!* Il a fait son évolution, il a créé ses chefs-d'œuvre, mais à la fin il expire et rend son dernier souffle dans la satire, les opérettes, les poésies comiques, les épigrammes et les ballades d'amour. Peut-être survivra-t-il encore dans ce petit terrain qui lui a été cédé par grâce ! O vers, pauvre vers ! toi le millionnaire jadis, le richissime seigneur, l'aristocrate qui occupais le premier rang sur le Parnasse, toi qui étais le maître de la poésie épique, le roi du drame, de la tragédie, de la comédie, de la farce, toi dont se servaient les philosophes mêmes, les historiens, les théologues, les mathématiciens, les astronomes, maintenant on t'a dépouillé de toute ta gloire, de ta pourpre, de ton diadème. On a volé ton sceptre, tes diamants, tes écrins, et on t'a réduit à un misérable mendiant à la porte de la poésie ! Tu étais roi et l'on a fait de toi un pauvre diable, un gueux !...

Le vers, étant *concret*, étant *forme* presque matérielle, a été dévoré lui aussi par l'homme moderne qui se spiritualise de plus en plus et se détache graduellement de la matière.



LA SPIRITUALISATION

Les symbolistes.

Ce monde savant, génie, surmené, ce monde *King-Lear* du XIX^e siècle, qui par son surmenage intellectuel, par son érudition, par ses monomanies, ressemble aux hommes privilégiés du génie, ce monde est aussi dégénéré, fou comme ceux-ci. On le voit, on le lit sur sa figure, dans ses actes, dans ses rêves. La pleine monomanie; une folie qui s'empare de tous ! Ces idées de la vilesse, ces ivresses des découvertes, des éclairages, des œuvres gigantesques, des constructions des tours et des maisons qui touchent les nuages, ces fièvres pour couper, disséquer, reformer, changer tous les jours la face de la terre, ne sont que des symptômes d'une démence, d'un trouble encéphalique... Une fois que l'humanité s'est égarée dans cette fausse voie, elle la parcoura toute jusqu'au bout. Déjà dans l'art, dans la littérature, sur le théâtre, dans la vie on voit les premières fistules de la maladie. Les symbolistes, les impressionnistes, les simplistes, les entreprises panamériques, les fièvres brûlantes du gain, les monomanies des collections, les ventes à des prix fabuleux des œuvres d'art qui après un demi siècle ne vaudront pas le quart de ces prix extravagants, tous ces phénomènes et mille autres encore prouvent avec évidence l'état



d'esprit contemporain et la démence de cette société dégénérée et déraillée.

Il y a même une autre espèce de maladie intellectuelle qui fait rage en ce moment et que faute d'autre nom j'appellerai *mattoïdisme*, qui est un genre de folie d'homme à tempérament voisin de la folie. Lambroso l'a remarquée déjà et la considère comme une variété qui forme l'anneau intermédiaire entre les fous de génie, les hommes sains et les fous proprement dits. C'est cette variété qui nous présente aussi la livrée de l'homme de génie avec le fond de l'homme vulgaire. Tels sont les *symbolistes* cette école des poètes qui a fait tant de bruit, qui s'est présentée comme un nouveau Protée sous tant de têtes, de formes, de figures, et finit par une joute finale des verres de champagne!... Ces poètes-là sont des idiots et des génies, des fous et des inventeurs, des crétins et des fouilleurs des mystères de la nature. C'est par cette vie de démence que commencèrent l'alchimie, l'hypnotisme, et aboutirent à de véritables et grandes sciences; la seconde au moins le sera dans l'avenir. De même le symbolisme a un fond que ses représentants ne devinent pas eux-mêmes. Ils ont trouvé un minéral, dont ils ignorent l'analyse. Pourtant là-dedans il y a de l'or, du platine. Ibsen, Zola, Verlaine, sont de profonds symbolistes, mais ils ne s'en affichent pas. Wagner dans la musique est aussi symboliste, comme Rembrandt, Max, Puvis de Chavanne dans la peinture. C'est de ce grand, ce profond symbolisme des mots des sens et des couleurs, dont seuls ces grands génies qui auscultent la Nature, possèdent les lois secrètes et les mystères!



Wagner-singe.

Wagner, un véritable et profond symboliste. Il parle trop, mais il pénètre dans le fond de votre âme. Aucune musique n'est si dramatique, si tragique. C'est que Wagner comme Shakespeare, comme Michel-Ange, est singe. C'est le génie-singe qui touche le squelette de l'homme, qui plonge et par un saut profond dans l'abîme de l'être, en arrache les perles qui se cachent dans cet océan humain...

Qu'il est grand là surtout, lorsque la mort s'emparant de quelque héros de sa pièce, il produit ces *trilles* prodigieuses et déchirantes sur les violons de son orchestre, ces notes à peine entendues, vagues, mystérieuses, aiguës et pénétrantes qui semblent comme des cris souterrains des éléments physiques, comme des voix à peine soufflées par des esprits invisibles et par des fées imaginaires. C'est là tout le *mysticisme* allemand. Rien ne peut l'égaliser et l'atteindre. C'est le *Rembrandt* de la Musique. Il fait des sons ce que le grand Hollandais a fait de la lumière. Comme lui saisissant quelques rayons de soleil il les dirige comme par une baguette magique sur un groupe plein d'ombres.

Ces grands contrastes vous les retrouvez aussi éclatants chez Wagner. C'est tantôt la tempête, le déchaînement des vents, les éléments sans frein qui se soulèvent, grondent et mugissent dans l'espace, et tantôt c'est le calme profond, le mutisme mystérieux des êtres, le souffle secret et le soupir de la nature qui expire...



Comme Shakespeare, comme Munkaczy, Makart ou Rembrandt, il se sert de tout sans méthode, sans scrupule. C'est le monde des couleurs sur la palette, l'univers des sons dans l'orchestre, le dictionnaire de tous les mots sur la langue... Wagner secoue et ébranle le singe dans votre être. C'est la bête qui souffre et la bête qui lutte dans l'homme, que ces singes-génies éveillent et excitent par leur art prodigieux. Ils l'attrapent, le saisissent, le battent, et le roulant à terre comme un esclave, lui arrachent des cris, des sanglots et des larmes qui font frémir les spectateurs...

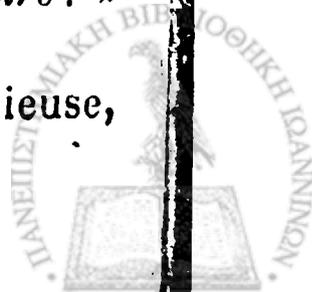
Mais malheureux ceux qui voudraient *singer* ces génies ! Le génie s'impose. *Wagner* lui-même proclama sa musique comme *l'Art de l'avenir* !

Génie-Enfant.

Le génie n'est pas le talent qui est humble et modeste.

Le génie est arrogant, il s'impose, il proteste. Le génie, c'est la force qui ne cède pas, c'est l'ouragan qui écrase, c'est Phidias qui sculpte son profit à côté de Périclès sur le bouclier de Minerve, c'est Bacon qui s'appelle lui-même le « clairon » de la méthode expérimentale..., c'est Michel-Ange qui jette son maillet sur Moïse et lui ordonne de parler... Le génie, c'est encore Zola, qui écrasant à terre le plâtre de la modestie, s'écrie avec une sincérité brutale ! « *Du moment qu'il y a une Académie en France, je dois en être !* » Voilà le génie !

Et cette figure, encore sereine, calme et silencieuse,



de Raphaël dans « l'Ecole d'Athènes », ces grands yeux qui brillent sous ce front rêveur et plein de lumière, cette mélancolie douce et profonde, qu'Aristote considère comme la marque du génie, tout cela parle plus encore qu'aucun de ses tableaux, plus que toutes ses Madones!... Personne pourtant ne discute à Raphaël cette place là-dedans.

Le génie c'est Raphaël, Mozart, Marceau, Byron, Régnier, Koerner; c'est la jeunesse, l'enfance, le singe qui n'a aucun frein.

C'est le spontané, le vif, l'automate. C'est la nature, le sauvage et le barbare. C'est la force, la vie, l'éclair! Le génie c'est encore le paratonnerre qui attire la foudre sur la terre. Il ne porte ni pince-nez, ni lunettes; il n'est ni ridé, ni pédant, ni sage. Minerve n'est en aucune façon sa déesse. C'est plutôt Méduse aux cheveux épars, à la tête de serpent. Il a tété le lait d'une Bacchante, d'une Ménade. Sans folie, rien de grand, rien d'étrange, aucune œuvre qui écrase les limites, les bandes les maillots, qui foulent la routine où tourne l'esprit commun comme le bœuf dans son éternel sillon!...

Le génie qui est le plus mûr et le plus expert des hommes, c'est aussi le plus naïf, le plus enfant. Si on voyait de près les hommes de génie on croirait avoir devant soi des enfants. Ils sont si simples, si naturels. Le génie c'est la nature spontanée, qui agit sans arrière-pensée, qui va droit au fond. De même l'enfant possède ce sauvage instinct, cette audace naturelle qui le pousse à tout entreprendre, à tout risquer. Si Napoléon ramassant la plus florissante jeunesse du monde a conduit à cette funeste expédition de Russie, si Alci-



biade emmène les plus magnifiques trières d'Athènes et le plus bel armement, que la terre antique eut vu jusqu'alors, pour conquérir la Sicile, si Empédocle se précipite dans la bouche brûlante de l'Etna, pour découvrir les mystères de la terre, si Lesseps dans une délirante extase entreprend de refaire la Nature, de transformer l'œuvre de Dieu en coupant en deux de sa main géante un continent quatre fois plus grand que l'Europe pour unir les énormes poumons de la terre et la faire respirer plus largement,... c'est toujours ce démon assoupi dans un recoin de leur âme, qui pousse ces génies à l'audace, c'est toujours ce singe dérobé et caché dans les entrailles qui surgit et les entraîne vers le néant!... Ils obéissent, ils marchent en avant comme l'aveugle qu'emporte la tempête!

Les anciens disaient déjà : « *vitia temporis non hominis* » ; il serait beaucoup plus juste de dire d'accord avec les psychologues modernes : *les vices des natures et non des hommes*. Ces grands hommes ne sont pas responsables de leurs folies. La nature une fois élançée dans une si énorme courbe doit nécessairement atteindre son point culminant.

Génie-singe.

Ce n'est pas un marchand d'épices qui fera ces folies! Les enfants sont plus audacieux que les vieillards et la jeunesse crée plus que les âgés, car chez eux la nature est plus forte et le singe plus robuste. Dans leurs corps la bête est trop vigoureuse et trop saine. encore pour être étranglée sous la redingote et l'habit



noir; son sang bout trop pour s'évaporer sous la glace de la raison. Vous n'avez qu'à regarder sur un enfant!

C'est un mouvement perpétuel des membres, de tout son être. Il lui est impossible de se tenir immobile et calme. D'ailleurs ce serait une mauvaise et funeste éducation que celle qui ferait des enfants des statues d'ornement. Plus la jeunesse est folle, plus elle a de génie... plus on ressemble au singe plus on se rapproche de Dieu!... Raphaël qui est le plus beau, le plus idéal, le plus sublime enfant des Muses, est le singe le plus grand, l'enfant-singe le plus robuste qu'ait vu naître la Renaissance!

Tout le monde taxe de folie cette incessante agitation des enfants, mais tous les grands hommes ont aussi des accès de folie plus ou moins grands. Lambroso en a recueilli assez pour convaincre même les plus incrédules. Personne ne dispute plus ce fait, que le génie est une *anomalie du cerveau* comme la folie. La différence est que dans le premier cas c'est une irrégularité cérébrale *heureuse*; tandis que dans la folie elle est *vicieuse*.

Le mot « accès » même explique bien la chose. Le génie c'est dans des accès, dans des moments d'enthousiasme, d'inspiration qu'il crée des chefs-d'œuvre. C'est une attaque qu'il subit par une force qui lui est inconnue. Le génie travaillant avec conscience, lentement, avec méditation crée des œuvres fort médiocres. Ce n'est pas le génie. Ce qui est beau chez lui c'est la spontanéité. On voit chez l'homme-génie une merveilleuse rapidité, une vitesse, une profusion de production et d'autre part un brusque arrêt, une interruption soudaine de tout travail. Il n'y a pas une moyenne.

Tout est escarpé, abrupt, inaccessible. C'est un rocher



au milieu de l'océan, que battent tous les vents, sur lequel viennent se briser tous les flots! Il n'y a pas un pont qui y mène. On y monte d'un bond. Si l'on ne réussit pas, on est écrasé, englouti dans ce gouffre!... La seule pente accessible est celle qui donne... aux Hospices de la folie!... Mais combien y en a-t-il qui ont fait cette périlleuse traversée!...

Si Raphaël est beau c'est qu'il est né en Toscane. Le singe poilu et hideux, dans ces climats heureux et sous ce ciel serein, où l'idée de la beauté plane comme une fée dans l'air, devient poli, gracieux et beau. Le soleil, ce soleil créateur lui ouvre les yeux tout grands et lui infiltre un faisceau de rayons, il lui ciselle les lèvres en leur glissant un doux sourire et colore ses joues, son corps, sa peau. Le Midi c'est la lumière, le monde des sens. Le Nord n'a que l'ouïe, l'audition. Les gens des pays méridionaux *voient* et peignent, ceux du Nord *entendent* et rêvent.



LE GÉNIE

L'homme-accumulateur.

La terre, ce grand animal dont les tissus sont pleins de ces cellules animées qui s'appellent « hommes », la terre qui a une âme, un amour, une vie, comme tous les animaux, comme toutes les bêtes, cette terre qui donne la vie, la chair, les tissus, les os et les membres aux corps qui pullulent sur elle, leur donne aussi l'âme même, la pensée, l'esprit et le génie. Ce fluide mystérieux, cette force supérieure et grandiose que nous ne connaissons pas et que nous appelons électricité, cette force dynamique qui remplace de jour en jour toutes les autres, n'est-elle pas la vie, l'esprit, le génie même? Si l'on regarde cette colonne vertébrale, cette échine qui ressemble à une pile électrique, si l'on voit ensuite ce crâne, ce globe qui renferme le cerveau et qui offre toutes les ressemblances avec une sphère métallique électrisée on se demande pourquoi l'esprit, la pensée, le génie même ne seraient pas cette même force qui remplit la terre entière, qui produit la foudre et éclaire l'univers? L'électricité qui produit la lumière pourquoi ne produirait-elle pas la pensée, qui elle aussi est un éclair, une lumière?...

Les phénomènes de l'hypnotisme, du spiritisme, de l'envoûtement même, qui sont des faits incontestables à cette heure, ne font qu'affirmer et donner de la consistance à notre hypothèse. Ne voyons-nous pas que

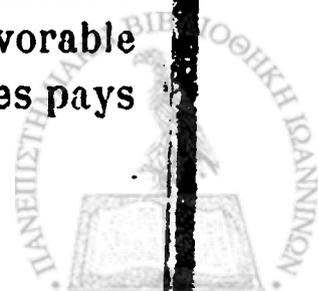


les hypnotiseurs endorment leurs sujets par les yeux en touchant avec les bouts des doigts les paupières et les orbites ? Et que fait-on autre chose lorsqu'on décharge une sphère métallique électrisée en touchant légèrement sa surface extérieure où se concentre surtout ce fluide ?...

La tête de l'homme n'est qu'un accumulateur. La colonne vertébrale qui en est la pile électrique, suivant l'évolution des êtres, se redressa et prit cette posture perpendiculaire, en raison du développement de la cervelle. Une preuve évidente de ce phénomène est que l'intelligence des animaux est en rapport avec la perfection et le développement de leurs vertèbres. Les mollusques qui sont invertébrés, sont les plus rudimentaires des êtres et les moins pourvus de sens. L'homme qui fit de sa cervelle son organe par excellence, qui se redressant osa disputer à Dieu même son trône et le sceptre du monde, l'homme qui sacrifia tous ses organes pour faire de son crâne son arme principale, réduisit son corps à l'extrême faiblesse pour agrandir cette pile et cet accumulateur, pour rendre plus vaste et plus brillante cette sphère fulminante qu'il porte ce pauvre Atlas, sur les épaules écrasé sous son poids.

« *Atlas* » ! Y a-t-il là un symbolisme ? Les anciens qui appelèrent ainsi l'osselet supérieur de la colonne vertébrale qui relie le crâne au corps, ont-ils fait une mystérieuse allusion à ce monde en miniature des forces intellectuelles de l'homme ?...

Mais poursuivons notre thèse. Lombroso démontre par des statistiques irréfutables l'influence favorable de la chaleur et des grands centres ainsi que des pays



de colline et *pas trop montagneux* sur le génie. Ainsi nous voyons que la Toscane, la Lombardie, la Grèce et surtout Athènes, Vérone, Gênes et Naples, le midi de la France, et l'Ecosse ont fourni un très grand nombre d'hommes de génie. De même les pays qui ont donné naissance à un plus grand nombre de musiciens après l'Italie, seraient la Belgique, l'Allemagne et la France, les pays donc qui ont une plus grande *densité*. Soulignons ce mot. Dans ce mot se cache et se dérobe tout le mystère.

Qu'est-ce en vérité que cette « densité » sinon l'électricité répandue dans l'air et qui dans les nuages, produit l'éclair et la foudre et sur la terre les esprits et les génies?... Les pays volcaniques encore qui, d'après Burke sont les plus favorables à la production des génies musicaux, sont précisément les pays dont l'atmosphère doit être à coup sûr saturée d'électricité. De même sur les montagnes qui ne dépassent pas 3,000 mètres, n'y a-t-il pas une accumulation électrique? L'homme lui-même n'est qu'un pic minuscule et l'homme de génie plus apte à adopter cette force dynamique, meilleur conducteur de ce fluide, est un paratonnerre parfait qui attire ces forces répandues dans l'air. Dans les grandes villes aussi les génies sont nombreux par suite de cette même densité. Si on parcourt les boulevards de Paris, -on sent cette force qui circule dans l'air, ce fluide qui vous anime et vous inspire. Il y en a là répandue une énorme quantité. Les hommes réunis, assemblés, forment en quelque sorte une batterie électrique. « *L'union fait la force* » est aussi un axiome de la force électrique. Voyez deux ou trois hommes qui discutent. C'est là une repro-



duction parfaite des phénomènes qui se manifestent dans le *carillon électrique*. Tantôt ils se rapprochent, tantôt ils s'écartent et tendent à s'éloigner l'un de l'autre. C'est cette différence du fluide, tantôt négatif, tantôt positif, qui réciproquement et successivement les chargent et les déchargent. Les balles métalliques du carillon viennent-elles à toucher le timbre intermédiaire, chargé d'une électricité contraire; elles lui cèdent d'abord leur fluide positif, puis se chargent du fluide négatif et sont repoussées et ainsi de suite... Entrez dans un café, où il y a beaucoup de fumée, de bruit et de mouvement, aussitôt vous vous sentez grisé, excité, vif, prompt à causer, à rire, à réciter des vers, à faire un plan, un projet, à rédiger un article, à composer une pièce, selon votre talent et vos aptitudes. C'est que dans ces atmosphères il se produit beaucoup de chaleur et cette chaleur est pleine de fluide électrique.

Le soleil qui doit être le grand foyer ou plutôt un centre intermédiaire qui fournit à la terre toute cette force motrice, cette électricité, dont une partie minime constitue le génie des mortels, le soleil qui vivifie tout, a aussi une énorme influence sur l'esprit et sur le développement intellectuel. Peut-être que l'humanité aurait esquivé cette route funeste, ce gouffre de la dégénérescence, où l'emmène et la pousse avec un vertigineux élan cette pauvre cervelle, si la Grèce n'avait pas eu un climat si tempéré jadis, et cet or inépuisable des rayons du soleil... L'homme ignorerait peut-être cette lumière qui le plonge dans les ténèbres, ce progrès et cette civilisation qui le poussent à la fosse!... Cette délirante folie, cet accès de démence n'est qu'une *insola-*



tion qui s'empare de l'homme et le consume au cours des longs siècles.

C'est là un fait indiscutable. Ce grand soleil donna le génie à la terre et la terre le transmet à l'homme par un coin de son vaste corps, où la densité était plus grande, où la chaleur était plus favorable, où l'homme, comme dans un oracle descendit, et, mettant les lèvres sur le front de cette géante mère, reçut d'elle ce souffle créateur, ce feu délirant, qui lui fit perdre ses instincts, sa paix, son bonheur !... Pourquoi en Egypte ne surgit-il pas ce flambeau, cette flamme, ce soleil ?... C'est que les grandes plaines unies comme la Belgique, la Hollande, l'Egypte sont dépourvues de cette densité, où se produit ce fluide et que dans cet air rare et malsain, sans courant, n'a pas lieu cette suggestion, cet hypnotisme naturel.

Renan a écrit sur l'ancienne Egypte : « Pas un révolutionnaire, pas un réformateur, pas un grand poète, pas un artiste, pas un savant, pas un philosophe, pas même un grand ministre ne s'est rencontré dans l'histoire de l'Egypte... Dans cette triste vallée d'éternel esclavage, on dura des milliers d'années, on cultiva son champ, on fut bon fonctionnaire, on porta sa pierre sur son dos, on vécut fort bien sans gloire. Un même niveau de médiocrité intellectuelle et morale pesa sur tous. » Le génie n'est qu'un grand *medium*. Il ne fait que ramasser, assembler, accumuler, s'assimiler et fermenter tous les éléments, toutes les forces, le fluide, l'électricité, l'esprit qui planent, qui sont suspendus dans l'air. Quand il n'y en a pas, il n'y a pas de génie non plus. Le génie crée ce que tous les autres ont dans la tête.



L'amitié et la haine.

C'est le même fluide que cette force dynamique qui réside en nous, qui constitue ces phénomènes que vous appelez amitié et haine. Parcourez toute l'échelle des êtres et vous la rencontrerez partout. Mais l'homme, bête privilégiée, appelle chez les animaux ces mêmes sentiments « des instincts », chez les plantes des phénomènes chimiques, pour les métaux il invente les fameuses rubriques de *positif* et *négatif* et pour lui-même il crée ces beaux noms « d'amitié » et de « haine » !...

Toute la bataille s'engage pour des mots et entre des noms!...

C'est la véritable Tour de Babel des êtres qui ne s'entendent pas entre eux et qui appellent la même chose par mille noms! ..

Pourtant ce qui arrive et se manifeste si clairement entre métaux qui sont électrisés, arrive aussi entre les hommes.

Chaque individu est un accumulateur qui tient fort à toutes ses molécules, à tous les atomes de son être.

De là cet amour de l'homme pour lui-même. Il se plaît, même monstrueux, il se trouve au miroir très beau, plus beau qu'aucun autre. De là aussi cet instinct de trouver bon et beau tout ce qui est à lui, une idée, un enfant ou un objet quelconque.

C'est le singe qui mange sa queue par extrême volupté, jusqu'à ce qu'il en meure! L'antipathie et la



sympathie des individus ont peut-être leur racine dans cet échange de la force dynamique, tantôt négative, tantôt positive.

Ce fait explique clairement les grandes amitiés qui se contractent entre hommes qui se haïssaient auparavant.

De même après une rupture violente avec une femme, succède parfois un amour plus grand, une passion plus vive. C'est que dans ce cas les fluides de deux corps se sont plus développés, les forces plus accumulées et mises en jeu avec plus d'acuité et de contraste.

De ces phénomènes physiques si complexes chez l'homme, si simples dans la nature, naît le mal qui engendre le bien. Le mal et le bien c'est le cercle, forme initiale de la production des êtres.

Si la langue n'existait pas, ces phénomènes n'auraient aucun mystère pour l'homme. La *langue* c'est le démon qui lui apprend, lui cracha dans la bouche le mensonge !

C'est par la langue que s'insinua dans le crâne de l'homme ce fléau, l'*encéphalose*. D'abord l'homme ne connut les choses que par leurs noms. Il appelait « *the spade à spade* » c'est-à-dire la bêche une bêche. Mais le mal du langage commença déjà avant lui. Le langage articulé existait déjà chez les animaux et développé même chez le singe. *La circonvolution de Broca* est le premier guépier, la première niche funeste, où se couva cette chrysalide, ce papillon doré, qu'on appelle pensée. Du langage à l'idée il n'y eut qu'un pas. Le mot même « idée » renferme toute cette évolution, cette transition du monde objectif au domaine de la



pensée. L'idée « *ἰδέα* » chez les grecs signifiait encore la forme, la figure.

L'homme, ces multiples images, ces « instantanés » de ses appareils qui s'impriment dans les volutes de sa cervelle les dégagea peu à peu, les isola, les revêtit, comme une fille sa poupée, changea leurs noms et d'un souffle les laissa s'échapper et voltiger dans l'air...

L'amour du laid.

L'homme aime le laid et il l'aime plus que le beau. Le beau il ne le voit pas souvent, le laid il l'a devant lui dès le jour où il vient au monde. La plupart des personnes qui l'entourent sont laides. La dégénérescence engendre le laid en affaiblissant et avilissant le corps. Les beaux sont les moins intelligents à la plupart et les plus bêtes aussi. Pour soigner la chair il faut négliger l'esprit Les femmes intelligentes sont laides ; en rebours les belles sont souvent sottes... L'enfant qui naît singe ne peut qu'avoir un penchant pour les formes grotesques, pour les personnes difformes. Il aime plus les animaux que les hommes. Il embrasse les chiens, les chats les plus laids les plus malpropres. L'humanité de même jadis en a fait ses Dieux. Ses premières idoles ont été obscènes et monstrueuses. L'enfant déteste le savon. C'est toujours avec des cris, avec des sanglots, qu'on lave un enfant, qu'on le met dans un bain. Ce sont là des martyrs pour le petit monde. De même le peuple a un amour pour les saletés, pour les choses malpropres. Les filles les plus laides comptent le plus grand nombre de victimes. Ce sont presque tou-



jours des laiderons dont on devient le plus amoureux. Elles sont plus près du singe, elles dissimulent, elles intriguent plus que les belles femmes. Elles parlent plus aux sens, aux instincts charnels, aux désirs bas et bestiaux des hommes. Les femmes d'autre part se passionnent pour des hommes laids qui ressemblent aux satyres, qui ont des yeux lascifs, des visages de Priape... Et tout cela est très naturel. L'homme aime la nature qui est la bête, le singe, le laid. Le beau n'est que la nature parfaite, les formes qui ont atteint leur maximum de développement et de perfectionnement. Mais ces formes sont rares. Un garçon beau comme Alcibiade naît aussi rarement qu'un génie comme Mozart. La beauté du visage et des formes est comme la beauté de l'esprit. Le beau est une perfection et rien de plus rare dans la nature que cela. Il y a tant d'obstacles, tant de réactions, tant de controverses, qu'elle s'en écarte toujours. On combat la forme, la perfection, la beauté, tantôt par l'excès des amours sexuels, tantôt par l'alcool, tantôt par la vie désordonnée, la débauche, les orgies, le travail excessif ou le surmenage intellectuel. Le cerveau qui ruine le corps est le plus grand ennemi du beau. Les génies sont des singes et des satyres.

Et ce siècle-génie, le XIX^e siècle, qui est le plus dégénéré, possède aussi plus que tout autre siècle cet amour du laid. La sculpture et la peinture en sont une preuve évidente. Jamais on n'a recherché le laid avec une si grande avidité. Jamais on n'a haï le classique et l'antique comme de nos jours. C'est que ces belles formes ne parlent plus du tout aux âmes, aux instincts, aux sens. Peut-être même que ce *Beau*, ce « classique » serait



pensée. L'idée « *ἰδέα* » chez les grecs signifiait encore la forme, la figure.

L'homme, ces multiples images, ces « instantanés » de ses appareils qui s'impriment dans les volutes de sa cervelle les dégagea peu à peu, les isola, les revêtit, comme une fille sa poupée, changea leurs noms et d'un souffle les laissa s'échapper et voltiger dans l'air...

L'amour du laid.

L'homme aime le laid et il l'aime plus que le beau. Le beau il ne le voit pas souvent, le laid il l'a devant lui dès le jour où il vient au monde. La plupart des personnes qui l'entourent sont laides. La dégénérescence engendre le laid en affaiblissant et avilissant le corps. Les beaux sont les moins intelligents à la plupart et les plus bêtes aussi. Pour soigner la chair il faut négliger l'esprit Les femmes intelligentes sont laides ; en rebours les belles sont souvent sottes... L'enfant qui naît singe ne peut qu'avoir un penchant pour les formes grotesques, pour les personnes difformes. Il aime plus les animaux que les hommes. Il embrasse les chiens, les chats les plus laids les plus malpropres. L'humanité de même jadis en a fait ses Dieux. Ses premières idoles ont été obscènes et monstrueuses. L'enfant déteste le savon. C'est toujours avec des cris, avec des sanglots, qu'on lave un enfant, qu'on le met dans un bain. Ce sont là des martyrs pour le petit monde. De même le peuple a un amour pour les saletés, pour les choses malpropres. Les filles les plus laides comptent le plus grand nombre de victimes. Ce sont presque tou-



jours des laiderons dont on devient le plus amoureux. Elles sont plus près du singe, elles dissimulent, elles intriguent plus que les belles femmes. Elles parlent plus aux sens, aux instincts charnels, aux désirs bas et bestiaux des hommes. Les femmes d'autre part se passionnent pour des hommes laids qui ressemblent aux satyres, qui ont des yeux lascifs, des visages de Priape... Et tout cela est très naturel. L'homme aime la nature qui est la bête, le singe, le laid. Le beau n'est que la nature parfaite, les formes qui ont atteint leur maximum de développement et de perfectionnement. Mais ces formes sont rares. Un garçon beau comme Alcibiade naît aussi rarement qu'un génie comme Mozart. La beauté du visage et des formes est comme la beauté de l'esprit. Le beau est une perfection et rien de plus rare dans la nature que cela. Il y a tant d'obstacles, tant de réactions, tant de controverses, qu'elle s'en écarte toujours. On combat la forme, la perfection, la beauté, tantôt par l'excès des amours sexuels, tantôt par l'alcool, tantôt par la vie désordonnée, la débauche, les orgies, le travail excessif ou le surmenage intellectuel. Le cerveau qui ruine le corps est le plus grand ennemi du beau. Les génies sont des singes et des satyres.

Et ce siècle-génie, le XIX^e siècle, qui est le plus dégénéré, possède aussi plus que tout autre siècle cet amour du laid. La sculpture et la peinture en sont une preuve évidente. Jamais on n'a recherché le laid avec une si grande avidité. Jamais on n'a haï le classique et l'antique comme de nos jours. C'est que ces belles formes ne parlent plus du tout aux âmes, aux instincts, aux sens. Peut-être même que ce *Beau*, ce « classique » serait



parfaitement ignoré par l'homme, si la Grèce n'en eût produit ces modèles immortels. Et ce phénomène singulier n'est-il pas une raison éclatante que la nature est laide et que exceptionnellement et rarement revêt ses formes les plus parfaites?... Pour la production du beau dans la nature, il y faut nécessairement tant de conditions, tant de cas particuliers, que ce sera un vague espoir que l'idée d'une nouvelle époque classique qui rivaliserait avec l'antique ! L'art et l'homme s'en passent fort bien. On peut créer des chefs-d'œuvre sans des formes belles et parfaites. Shakespeare, Rembrandt, Zola, Uhde, Menzel et Munkaczy sont là pour prouver le contraire. C'est toujours la nature, mais la nature laide, difforme, négligée ou sauvage. Ce sont toujours les mêmes lois, les mêmes conditions de composition, les mêmes harmonies de couleurs, les mêmes procédés de lumière, mais il n'y a aucune recherche du beau, aucune tendance à perfectionner la forme. Et c'est précisément dans ce laid, dans ces charges, dans les figures grotesques de Rembrandt, dans les personnages malpropres et sales de Zola qu'on voit l'existence des lois absolues qui dominent les arts, qui sont les mêmes et inaltérables dans toutes les œuvres plastiques dramatiques ou pictorales. Chez Phidias ou chez Michel-Ange, Rembrandt ou Dow, chez Sophocle, Shakespeare, Victor Hugo ou Ibsen, ce sont toujours les mêmes hommes, les mêmes bêtes, les mêmes singes qui agissent, tantôt beaux tantôt laids, mais toujours vrais, naturels, en os et en chair. C'est la ligne qui change, la chair est la même; c'est la couleur qui est plus ou moins éclatante ou terne; le squelette, les proportions, les structures, le modelage, le mouve-



ment des muscles sont le même dans le « Thésée » de Parthénon, ainsi que dans le Christ de Rembrandt. Les grands artistes à travers les siècles, comme des frères, se donnent mutuellement la main... Ils se reconnaissent de véritables singes !...

On a beau s'ennoblir, s'instruire, se civiliser, on reste toujours bête, singe.

Et les plus éclairés même, sont les plus près de la bête. Les plus grands hommes trahissent les plus vilains instincts. C'est que ce mot « vilain » est conventionnel et ne signifie rien. L'antiquité éclairée et savante ne peut cacher avec toute sa gloire, ses amours pervers, sa pédérostomanie. Socrate le plus grand homme est accusé d'avoir trempé dans ce vice.

Michel-Ange, Byron, le roi d'Angleterre Edouard II, l'artiste si épris d'art le malheureux Louis II de Bavière, Wickelman, le grand critique d'art, Murat l'humaniste bien connu, Iffland le célèbre acteur, Shakespeare lui-même, Giovanni-Antonio Razzi qu'on surnomma *il Sodoma* et que les italiens placent à côté de Léonard de Vinci, le pape Jules II lui-même. Platen, le poète allemand si connu, tous ces grands hommes sont accusés d'uranisme et leur vie ne laisse aucun doute sur l'existence chez eux de sensations sexuelles, anormales. Ajoutez-y encore Jules César et Charles XII.

« Mon impression générale, dit le docteur *Moll* dans son livre sur « *Les perversions de l'instinct génital* » est que le phénomène morbide en question est plus fréquent parmi les classes élevées de la société. Ceci n'a rien d'étonnant quand on songe que la prédisposition nerveuse est une condition très favorable au dévelop-



parfaitement ignoré par l'homme, si la Grèce n'en eût produit ces modèles immortels. Et ce phénomène singulier n'est-il pas une raison éclatante que la nature est laide et que exceptionnellement et rarement revêt ses formes les plus parfaites?... Pour la production du beau dans la nature, il y faut nécessairement tant de conditions, tant de cas particuliers, que ce sera un vague espoir que l'idée d'une nouvelle époque classique qui rivaliserait avec l'antique ! L'art et l'homme s'en passent fort bien. On peut créer des chefs-d'œuvre sans des formes belles et parfaites. Shakespeare, Rembrandt, Zola, Uhde, Menzel et Munkaczy sont là pour prouver le contraire. C'est toujours la nature, mais la nature laide, difforme, négligée ou sauvage. Ce sont toujours les mêmes lois, les mêmes conditions de composition, les mêmes harmonies de couleurs, les mêmes procédés de lumière, mais il n'y a aucune recherche du beau, aucune tendance à perfectionner la forme. Et c'est précisément dans ce laid, dans ces charges, dans les figures grotesques de Rembrandt, dans les personnages malpropres et sales de Zola qu'on voit l'existence des lois absolues qui dominent les arts, qui sont les mêmes et inaltérables dans toutes les œuvres plastiques dramatiques ou pictorales. Chez Phidias, chez Michel-Ange, Rembrandt ou Dow, chez Sophocle, Shakespeare, Victor Hugo ou Ibsen, ce sont toujours les mêmes hommes, les mêmes bêtes, les mêmes qui agissent, tantôt beaux tantôt laids, mais vrais, naturels, en os et en chair. C'est la chair qui change, la chair est la même; c'est la couleur plus ou moins éclatante ou terne; le style, les proportions, les structures, le modelage,



ment des muscles
Parthénon, ainsi
grands artistes
se donnent mal
sent de vérité

On a beau
reste toujours

Et les p
bête. Le
lains i
tionn
van'
per
h'

pement de
position exist
Montegazz
nisme ne se ont les extré-
qu'on appelle, un sourire
vent parmi les nervosité ex-
l'instruction, d continuel du
C'est ainsi qu'il
doute, dans la n de tout, il saute,
On pourrait cit autres. C'est le
vilains penchant de génie sur
les plus civilisées, anairement à l'en-
plus près de la bête le même courage,
ceux qui l'ont contr ne tendance à tout
satisfactions lascive de génie, comme
mondaines les plus ait tout, il s'occupe
éclairées du high-life. Tout ce qu'il voit
aux luxures et aux
sexuels. Le nom de la étant. enfant. Et cela
resté dans le vocabulaire figure. Tous ont quel-
sexuelle. Vous êtes sin isage : Socrate, Esope,
aimez le singe et la bot arwin, Danton, Boileau,
c'est à elle qu'il retourne Michel-Ange, Dante, Mo-
paysan, savant ou rust nard de Vinci, Pasquier,
jours bête, singe, satyre, Thiers, Favre, Henri IV,
la, Dufaure, Dumas père,
il des traits plus ou moins

Génie. tingué cet amer sarcasme,
gard vif et diabolique, ce
s, ce mouvement spasmo-
ous cette grimace de comi-
brusque du front. Tantôt
phélès, ce sont toujours des

Enfant, homme de génie,
nuances de la même bête,
der leurs physionomies et la



pement de la perversion sexuelle et que cette prédisposition existe surtout dans les milieux cultivés.

Montegazza insiste avec raison sur ce fait que l'uranisme ne se rencontre pas exclusivement dans ce qu'on appelle la lie de la Société, mais bien plus souvent parmi les individus réputés au point de vue de l'instruction, de la richesse et de la position sociale. C'est ainsi qu'il y a beaucoup d'uranistes, sans aucun doute, dans la noblesse de naissance. »

On pourrait citer des exemples pour tous les autres vilains penchants qu'on rencontre dans les sociétés les plus civilisées. Le parisien qui en est la fleur est le plus près de la bête dans ses amours charnels. Tous ceux qui l'ont connu à fond dans les mystères de ses satisfactions lascives peuvent confirmer ce fait. Les mondaines les plus aristocratiques, les dames les plus éclairées du *high-life* sont souvent les plus inclinées aux luxures et aux excentricités dans les amours sexuels. Le nom de la femme la plus géniale, *Sapho*, est resté dans le vocabulaire de la plus triste inversion sexuelle. Vous êtes singes, vous êtes boue, et vous aimez le singe et la boue. L'homme est de la claie et c'est à elle qu'il retourne. Grand ou petit, artiste ou paysan, savant ou rustre, génie ou idiot, il est toujours bête, singe, satyre, mais dégénéré !...

Génie-satyre.

Enfant, homme de génie, satyre et fou sont des nuances de la même bête, du singe. On n'a qu'à regarder leurs physionomies et la ressemblance qui existe



entre eux. On voit chez tous ces yeux pleins de malice, ces sourcils arqués de l'homme qui rit, des nez camus ou aquilins, de grandes bouches, dont les extrémités se relèvent, une maigreur extrême, un sourire de railleur, une grimace satyrique, une nervosité extrême, une agilité, un mouvement continuel du corps.

L'enfant est le type du satyre ; il rit de tout, il saute, il grimpe, il chasse, il court après les autres. C'est le véritable singe-satyre. Mais l'homme de génie sur plusieurs points ressemble extraordinairement à l'enfant. Chez lui, la même spontanéité, le même courage, la même vivacité d'esprit. la même tendance à tout imiter, à tout contrefaire. L'homme de génie, comme l'enfant est original, créateur, il fait tout, il s'occupe de tous les arts, de tous les métiers. Tout ce qu'il voit l'attire.

Mais le génie est aussi satyre, étant enfant. Et cela est confirmé par leurs traits de figure. Tous ont quelque chose de satyre dans leur visage : *Socrate, Esope, Confucius, Benvenuto Cellini, Darwin, Danton, Boileau, Beethoven, Duquesne, Wagner, Michel-Ange, Dante, Molière, Boerhaave, Mirabeau, Léonard de Vinci, Pasquier, Patin, Verlaine, Sainte-Beuve, Thiers, Favre, Henri IV, Rubens, Ibsen, Archimède, Zola, Dufaure, Dumas père, Lamennais, Coquelin*, tous ont des traits plus ou moins satyriques. Chez tous on distingue cet amer sarcasme, ce sourire voltairien, ce regard vif et diabolique, ce rehaussement des sourcils, ce mouvement spasmodique des traits. Chez tous cette grimace de comique et ce froncement brusque du front. Tantôt satyres, tantôt méphistophélès, ce sont toujours des



vrais singes. Il y en a qui sont des crétins dans la figure comme Socrate, Darwin, Dostoyewski ou Skoda, il y en a d'autres qui sont fins, mordants, rusés, et par leurs figures offrent l'aspect d'un renard, comme Richelieu, Voltaire, les papes Léon X et Léon XIII, Frédéric le Grand, Disraëli, Viconsfield et Salisbury. Il y a d'autres encore qui ont les traits d'un bull-dog comme Bismarck ou Littré, mais pourtant toutes ces différences ne sont au fond que des nuances du type satyrique, qui n'est autre que le type du singe. Leurs maladies, leurs difformités de crâne et du corps, comme Esope et d'autres qui sont rachitiques, leur extrême maigreur, pâleur et leurs perversions sexuelles qui sont suivies le plus souvent d'une stérilité complète, tous ces caractères propres des hommes de génie nous emmènent encore une fois à les rapprocher de leur type commun de satyre, du singe dégénéré. Et tout cela prouve que l'homme de génie, loin de s'éloigner et de s'écarter, par son hypertrophie cérébrale, de sa nature de la bête, au contraire y est attaché plus que l'homme ordinaire et le commun mortel. Ces hommes qui par leurs actes, par leurs pensées sublimes, et leurs hautes conceptions semblent être créés avec l'ambroisie et le nectar des dieux olympiens, ces hommes qui ont l'air d'être pétris avec une pâte qui n'existe pas sur la terre, trahissent, au contraire, qu'ils sont les plus singes, mais des singes malades, déséquilibrés, qu'ils tiennent plus de la bête, de la chair, du limon.

C'est donc la boue, ô mortel, qui est la véritable ambroisie, c'est elle qui fait le génie et c'est elle qui t'ennoblit! Plus on n'en a, plus on est grand, plus



on est près de la bête et du singe, près de la nature, de la vérité, *du Dieu!*...

Les hommes de génie ne sont pas beaux; ils sont laids, monstres, singes, satyres. La boue aussi n'est pas belle. Mais malgré cela l'homme né de cette chair l'aime et s'y plonge avec plus de plaisir que dans un bain. Maints enfants, j'en ai vu, mangent même la terre comme du biscuit!... Les écoliers ne parlent que d'obscénités, et ils en font aussi et sont heureux, gais, joyeux; c'est le maître qui leur *apprend* qu'il ne faut pas être obscène et se plaire à l'être.



LA TERRE MOURANTE

E pur si muove !...

La chair, la boue, la fange dont l'homme a été créé et qui symbolise le singe, cette boue n'est-elle pas la chair, une partie minime de cette grande bête, la terre? Cette chair qui produit des hommes, cette chair qui est pleine de vers animés, n'est-elle pas un tissu, un morceau de muscle d'un être qui vit, qui respire, qui se meut?... Mais écartez-vous une fois pour toutes, ô mortels, de ces vieilles croyances, de ces superstitions; voyez autour de vous de tous côtés, en haut et en bas; regardez-la cette terre dans les cartes, dans les atlas, et dites-vous s'il est possible qu'un corps qui renferme dans toutes ses parties des êtres animés soit lui-même sans vie, sans âme, sans pensée?... Voyez combien de temps a mis l'humanité pour se rendre compte de ce globe terrestre et pour concevoir sa forme extérieure, combien de siècles se sont écoulés jusqu'au jour où un homme de génie, mettant sa main de géant sur le flanc colossal de la terre et sentant dans son pouls circuler le sang et la vie, ravi de joie et hors de lui-même de cette grande découverte s'est écrié: « *E pur si muove!* »; ces mots qui percent les ombres des siècles comme des éclairs. Il a senti dans ce pouls la grande bête qui vit, qui respire, qui se meut dans l'univers!...



Egoïste mortel, il a créé des noms particuliers pour ses propres forces et il invente d'autres noms pour ces mêmes forces chez les autres êtres. Il appelle ses forces intellectuelles *âme, pensée, sentiment, idée, amour*, et pour les forces de la terre il dit : *électricité, magnétisme, attraction, etc.* A la terre qui vous a donné une partie minime de son âme, de sa pensée, vous, ingrats mortels, en retour, vous niez une âme, une force intellectuelle!... C'est comme si la poupée mécanique que crée l'ouvrier se disait dans sa petite tête que celui-ci n'a point d'âme ni de cervelle!... Vous avez nié l'âme et la pensée aux animaux, aux plantes, à la matière...

Pourtant tous les jours la science constate que les animaux sont intelligents, que les bêtes pensent, qu'elles sentent comme l'homme lui-même et cette même science a découvert récemment que les plantes aussi ont une âme, qu'elles sentent, qu'elles respirent comme les bêtes...

Demain, oh ! ce mot « demain » est si grand, mortel ! Demain donc on saura que le minerai peut-être a aussi une âme et que la boue est une chair...

L'Écriture qui l'a dit n'a pas dit une fable... Elle a été écrite dans ces temps obscurs, reculés, dans ces jours des fossiles où l'homme ne souffrait pas d'encéphalose, où l'homme ne méprisait pas les bêtes, où l'homme considérait la terre comme le grand animal qui est lui-même aussi une cellule d'une bête plus gigantesque...



La Mer-Animal.

Tout ce qui est sur cette grande hôte, la Terre, est animal, a une vie, respire, se meut. La pierre, le minéral sont aussi des êtres dont la vie est latente, cachée. L'électricité, la chaleur nous fournissent la preuve qu'il existe dans ces corps une âme, un mouvement, une vie... Le marbre, avec ses veines, est une bête crustacée; car le marbre n'est que l'évolution complète des pierres, des rochers produits de la mer, de l'océan, de l'eau. Les *conglomérats*, ces pierres formées par l'incrustation des coquillages, que les anciens appelaient « *κοχίτης* » ou « *κορχυλίτις* » (Muschelmar-mar), ne sont-ils pas des véritables crustacés? Et pourtant que de chefs-d'œuvre l'homme en a faits! Tous les temples d'Olympie sont bâtis de ce crustacé, que vous considérez comme une matière inerte, morte sans vie... Et tous ces diamants, ces perles, ces cristaux qu'on admire, dont l'homme fit une religion, ne sont-ils pas des êtres produits par l'eau, cette eau qui coule, qui parle, qui vit, qui ranime le monde, qui vivifie les êtres, qui les guérit?

La mer, pourquoi ne serait-elle pas une bête, une bête gigantesque, un animal colossal, qui vit, qui respire, qui a sa voix, ses soupirs, ses rires et ses sanglots? L'homme qui hérita du singe l'instinct imitatif, cette faculté de contrefaire, l'homme qui perfectionna ce don qu'il tient de la nature même, ne fait que singer la nature, lui arracher les mots, lui voler la langue.



La langue que vous parlez n'est pas de vous ; vous n'avez fait que la prendre à la terre, cette grande mère.

Lorsque le flot parle vous entendez son nom ; il vous le dit et par onomatopée vous le nommez *flot*, et la rivière *fleuve* et l'eau « *aqua* » qui n'est que le « *Αχ* » mot qui échappe des lèvres de l'homme se désaltérant dans la rivière. Et cet « *Αχ* » on le retrouve dans une foule de nom des fleuves. *Αχελῷος, ἄλα'ρων*, etc... De « *aqua* » nous avons le Sequanus-Seine et tant d'autres. De « *αχ* » dérive le verbe *χέω* d'où un millier d'autres mots comme (*chymos, chylos*, etc.). Du son « *fl* » vous avez le *fleo, fluide, pleo* (*πλέω, πλοῦς, πνέω, πνοῦς, πνευμα* qui signifie esprit et qui est pourtant le même mot que « *fluide* »). Vous avez encore de la même racine le verbe *Freo* (*fleo*) d'où le *ῤευμα* (*rhumatisme*, etc.). Et le verbe « *couler* » ne renferme-t-il pas lui aussi une onomatopée de la voix de la bête même, de l'eau qui coule ?

Les professeurs vous disent « *onomatopée* » tout cela, mais l'homme n'a fait dans ses premiers ans que comme l'enfant qui imite et apprend la langue de sa mère.

Pourtant pour la nature vous dites des « *sons* », des « *bruits* », des « *fracas* », pour les bêtes des « *mugissements, des hurlements* »... C'est pour ce raffiné, pour cet aristocrate surmené et dégingandé, ce grand dégénéré mortel seul que vous avez la noble langue, le langage articulé, les dialectes !...

Tout votre dictionnaire, que vous affichez si haut, et qui est si volumineux et pèse tant sur la terre, n'est pourtant qu'une compilation, un infâme postiche de la



langue de la nature. Vous lui prenez un mot seul et vous en faites cent mille!... Mais non! ne vous guindez pas si haut! Vous n'êtes qu'un degré de cette échelle des êtres par où monta l'air, le vent, la vapeur, l'eau, le marbre, le minerai et par où descendit ce dieu-singe!...

Darwin dans son orgueil nous avait placés trop haut. Vous ne méritiez pas ce trône près de vos ancêtres. Les singes même en furent indignés!... Votre place est plus bas, plus bas que l'eau, plus inférieur que le ver, la coquille et l'algue. Oh, mortel, tu le vois trop dérogé de ta noblesse, trop dépouillé de tes diadèmes!... Mais avoue donc franchement, avoue à moi singe, tes vrais sentiments, montre-moi ton véritable visage, dis-moi que tu es singe mais un singe dégénéré... Nous sommes tous deux seuls. Personne ne nous entend.. Je ne te trahirai jamais. Je le jure. Comme le barbier du roi Midas j'ouvrirai une fente dans la terre et j'ensevelirai dedans le mot que tu me diras!...

Déchire donc ton masque, avoue le rôle que tu veux jouer sur la terre; car dans un accès de colère bête je ne pourrais plus me contenir, et ne respectant plus ta fausse dignité, tes blasons foulés sous mes pattes, je vais te dénoncer, rabattre ton postiche, et essuyant ton fard, tes pommades, te montrer sous ta véritable figure et te jeter aux sarcasmes et aux taquineries des éléments et des êtres!...

Le monde malade.

La nature, le monde entier n'est qu'un vaste laboratoire chimique. Tout se combine et se décompose, se noue et se dénoue, se double ou se désagrège. Pourtant



la décomposition, l'évaporation a le dessus. Tout tend à se dégager, à se volatiliser. Le grand devient plus petit, les glèbes et les mottes de terre se brisent en miettes, se pulvérisent en raison de la civilisation qui s'étend sur le globe et gagne toujours plus de terrain. De même l'homme devient de plus en plus la proie de sa cervelle, la curée des esprits qui le hantent. Il perd tous les jours de sa chair, et si on pesait un homme d'Homère et un homme de ce siècle la différence serait très grande. On voit cette tendance de la matière dans les arts, dans la littérature, dans la religion. La plastique, la sculpture, qui est l'art de la forme, de la chair, du *concret*, dépérit de plus en plus et devient plus étrangère aux esprits humains, plus rare et moins aimée. Au contraire la peinture qui est l'art des nuances, des clairs-obscur, des passions, des sensations, des impressions profondes et des formes indécises et confuses devient la maîtresse du domaine des arts. La musique qui parle plus intimement encore à l'esprit que la peinture fera la conquête complète de l'avenir ; la musique qui est l'art le plus près de la démence...

La littérature de même qui dans Homère, dans Sophocle, dans Thucydide, est plastique, concrète, bien définie dans ses formes, devient spiritualiste, confuse, complexe et indécise chez les modernes. Et pourtant on croit et on prétend qu'Homère est idéaliste et Dickens naturaliste. Homère qui décrit la nature, qui ne fait qu'analyser les passions humaines avec un amour, une vraie religion pour la chair sans la moindre nuance d'un doute, d'une pensée personnelle, d'une suggestion subjective, est-il plus idéaliste que les



naturalistes qui vous décrivent la nature avec l'esprit philosophique, vous présentent la boue pour en avoir le dégoût et le mépris de la matière?... L'ancien aimait le nu, le moderne le déteste. L'un est païen, l'autre est chrétien. L'homme d'Homère était moins instruit, moins savant, sans une nuance d'érudition; mais il était encore un être parfait, un corps équilibré, une harmonie physique et intellectuelle. Le cerveau n'avait pas alors mangé et dévoré la chair, l'homme n'était pas encore si dégénéré, si malade, si génie, si fou.

La chair devint plus malade et les besoins matériels et physiques prirent chez l'homme moderne le nom d'obscénités. Jadis l'humanité adorait le phallus et les organes productifs, la fécondité, qui est la mère des êtres; aujourd'hui l'homme les cache, et les dérobe dans l'obscurité; il a honte de les montrer, de les nommer, et Zola qui ose en parler est considéré comme un criminel, un écrivain sans goût, un malfaiteur! Voilà les degrés de cette échelle par laquelle monta le cerveau et descendit la chair. Si le christianisme triompha c'est que la nature de l'homme elle-même devint plus spirituelle, plus substance grise, plus cervelle. Malgré toutes les réactions, cette religion triomphera désormais sur la terre. Un jour toute l'humanité sera une cervelle, un génie qui avec la terre réduite à une poignée de cendre ira tomber comme une tache de boue sur la face de son père, le soleil; le soleil de même spiritualisé un jour rendra *quæ sunt Cæsaris, Cæsari*! Si l'Antiquité n'était pas si philanthrope, si humaine, si l'on n'avait pas alors des hôpitaux, des cliniques, des charités, c'est que l'homme était plus singe, plus nature, plus sain et vigoureux.



Il n'y avait pas dans ces temps reculés tant de maladies morales et physiques. Aujourd'hui le fœtus naît dans une matrice qui contient la syphilis ou quelque autre virus infect. Les statistiques sont là. Pourquoi cette rage de la médecine de nos jours ? L'esprit moderne aurait-il une prédilection pour elle ? Tout au contraire l'homme de ce siècle aime le gai, l'agréable, tout ce qui le distrait et le grise. La médecine c'est le cri spontané de la nature qui, empoisonnée, dégénérée, débile et malade, pousse des cris, des soupirs, des sanglots qui émouvent et excitent la pitié des hommes. Chaque jour les Esculapes se multiplient et ils se multiplieront avec leurs hôpitaux et leurs Charentons. jusqu'au jour où toute l'humanité sera malade, folle et médecin !

Le péché originel.

On a beau le nier ce péché qui pèse sur votre tête, qui naît et meurt avec les hommes et se transmet de génération en génération. L'Écriture est profonde dans ses paroles. La religion n'est que l'oracle des grandes vérités vêtues et dérobées dans la forme confuse, obscure, hiéroglyphique du symbolisme. Ainsi ce péché n'est autre que cette hérédité, qui dans la science moderne joue un rôle si énorme et de jour en jour devient plus importante et plus manifeste. L'hérédité c'est la gestation et l'accouchement du mal, la fermentation et la propagation du virus, l'héritage de tous les symptômes de cette dégénérescence et dégradation fatales qui emportent le genre humain vers l'anéantissement complet. Je l'ai nommé ce mot terrible : *Fatalité!* Quoi ? A la fin de ce siècle prononcer en-



core ce sinistre mot! L'Égypte et l'Assyrie, Bouddha et la noire Némésis, Eschyle et les Erynnies apparaissent donc de nouveau sur le firmament!...

Permettez à un singe ignorant de prononcer cette syllabe!. . Vos cellules n'ont pas changé depuis que cette terre existe. Aucune nouvelle provision ne s'est faite ni du soleil ni d'aucun autre corps céleste : comment donc voulez-vous que cette matière ne s'use pas ? comment prétendez-vous que ce matériel ne se dégrade à la fin et ne déroge pas ? L'histoire vous expose si éloquemment ces funestes résultats. Les maladies n'ont fait que se multiplier, se propager, s'aggraver toujours. Il y en a qui disparaissent ; mais combien d'autres se sont fait jour et se sont répandues avec une vitesse d'éclair!...

Et chose étrange ! Avec la renaissance des lettres, des arts, avec les grandes découvertes, lorsque Colomb découvrait l'Amérique et Vasco de Gama les Indes, lorsque le moine dans sa cellule inventait la poudre et Gutemberg imprimait la première bible, juste au même moment coïncide l'apparition triomphale de cette autre flamme qu'on appelle « syphilis » et qui parcourt d'un bout à l'autre le monde. Elle marche dès lors côte à côte avec la lumière, avec les grandes œuvres de l'esprit, elle va toujours bras dessus bras dessous avec sa sœur aînée la civilisation!...

Dans l'avenir, il y aura peut-être une grave dispute, une querelle parmi les réformateurs de l'orthographe s'il faut appeler *civilisation* ou *syphilisation* cette flamme qui entraîne l'homme par une voie si lumineuse dans l'obscur tombe!...

Tout pourrit, les dents, les cheveux tombent. La jeunesse est chauve comme les vieillards. On discute même



à présent sur la calvitie prochaine des femmes. Il n'y a pas un homme qui ait une denture saine et complète. D'où vient cela? N'est-ce pas là dans toute son évidence la cause de la fatale dégénérescence? Si l'enfant naît rachitique, débile, anémique, si le nouveau-né porte dans ses veines le virus syphilitique, comment ne pas admettre ce péché des ancêtres qui pèse sur lui? Ce pauvre être qui vient au monde, comme à un supplice, à un enfer terrible, ce pauvre être qui vivra toute une vie avec tous les tourments, toutes les maladies dont il n'est pas responsable, de tous ces péchés dont il est complètement innocent!...

Si la pourriture n'est pas complète et l'homme ne meurt pas encore, c'est que le singe intervient et lui donne toujours de nouvelles forces. La nature garde toujours comme un général prudent, de grandes forces en réserves. A ce moment, c'est le Nord-singe qui se fondera et cette couche donnera une renaissance et une vie nouvelle au vieux corps européen. Mais cette floraison ne sera qu'éphémère, car la Terre, le grand animal, se pourrit aussi, et de siècle en siècle se rapproche de plus en plus de la mort!



L'ÉTEIGNOIR

Le progrès.

Ce que vous appelez progrès n'est que dégénérescence. C'est la folie qui s'empare de tous, avons-nous déjà répété plusieurs fois. L'humanité finira dans une crise hystérique, dans un accès de folie, dans un *delirium tremens*.

On en voit déjà les symptômes sinistres. Pauvres ou riches, grands ou petits, vieux ou jeunes, hommes ou femmes, tous ont déjà ou le *spleen*, ou la monomanie, ou l'alcoolisme, ou l'ennui, ou quelque petite toquade. Il est bien difficile de trouver un homme sain avec un bon sens, avec un tempérament solide. C'est que les races s'exténuent, les cellules qui servent pendant des milliers d'années à produire, à créer toujours des êtres, se sont trop usées; elles ont perdu leur force, leur vigueur. Tout tend à se *spiritualiser*, à devenir substance grise, à se transformer en cette invisible matière qui sert de conductrice de la force dynamique, de cette force inconnue, de l'électricité peut-être, qui passant par les organes cérébraux se manifeste dans la forme de la pensée, de la raison, des idées.

L'homme se spiritualise de plus en plus. La terre, la grande bête, dont il fait partie, de même que lui se



refroidit et dépérit peu à peu. La mort est très lente, à peine sensible. Rien ne se perd, mais tout déroge, s'abat et s'affaiblit inconsciemment, progressivement. La cervelle gagne toujours plus de terrain, jusqu'au jour où ce serpent, ce démon, qui jadis a chassé l'homme du paradis, le chassera, le mettra hors de cette terre même..

La *cervelle* ! Voilà le véritable serpent sifflant, qui se déploie et se développe à l'infini en vomissant sa salive venimeuse... Elle mord bien et sûr cette effroyable vipère aux yeux brillants comme des rubis.

Défie-toi, mortel, de ce satan déguisé sous ce ver rampant !

Qu'as-tu gagné après tant de progrès accomplis, après tant de lumière répandue, après tant de génies, tant d'inventions, de découvertes, de grandes œuvres créés, de systèmes et de philosophies ? Est-elle plus heureuse, plus saine, plus joyeuse, plus paisible l'humanité ? Souffre-t-elle moins que jadis ? A-t-elle moins de maladies, de crises, de soupirs, de souffrances et de douleurs ?... Quel sera l'audacieux qui sortira demain à la place publique, qui montera à la tribune, qui déclarera que l'homme est heureux comme il ne l'a été jamais en d'autre temps, que tous dorment sur des roses, éivrés du bonheur ?... Vous rirez de lui, vous le lapiderez, vous le couvrirez de boue comme un menteur !

Qu'a-t-il gagné le pauvre mortel, si l'on remplace sa veilleuse d'huile par un brillant bec de gaz et celui-ci après quelque temps par un éblouissant arc électrique ? Est-il plus gai, plus insouciant, plus calme et tranquille ?... Qu'a-t-il gagné à cette vitesse extraordi-



naire de la vapeur, à ces trains d'éclair qui traversent la terre et sifflent comme de serpents troublant la sérénité du ciel et mettant en fuite les pauvres oiseaux qui chantent?... Mange-t-il avec plus d'appétit, digère-t-il mieux, dort-il mieux que jadis?... Tout au contraire. Ce sinistre et délirant progrès l'a privé de sa paix, lui enlève son sommeil, lui changea le jour en nuit, lui diminua la taille, lui arracha les cheveux, les dents, la chair, le réduisit en squelette, le fit nerveux, spleenique, bilieux, chlorotique, le remplit d'alcool, de nicotine, d'absinthe, le rendit anémique excentrique et fou ou du moins toqué ! — Voilà le progrès !...

« My books, my books ! »

C'est le cri qui sort de la bouche d'un expirant savant.

C'est le grand singe dégénéré, Dickens, ce moribond célèbre, qui déjà près de la tombe dans son râle et en rendant son dernier soupir ne se souvint ni de ses amours, ni de sa patrie, ni de son foyer ; il ne pleura ni la lumière comme Antigone, ni la belle nature, ni la lune, les étoiles, une aube matinale, les oiseaux qui chantent, les brebis qui paissent, les moutons qui bêlent ; il ne regretta ni les rivages pittoresques de Portsmouth, ni les flots, ni les vagues, ni les sillons que tracent les barques des pêcheurs sur la mer, ni le ciel en pourpre au coucher du soleil, ni les nuits silencieuses des campagnes, ni les roses riantes, les jasmins et les belles orchidées de l'Angleterre ; il ne regretta rien de tout cela, le cruel. Il ne regarda ni en



haut, ni en bas, ni la terre, ni la voûte du ciel, ni les enfants, la femme, les amis, les parents, ses admirateurs!... En expirant, le grand auteur de « *Nicolas Nickleby* » poussa deux seuls mots de sa poitrine déjà refroidie; et les pieds déjà dans la tombe, en se redressant pour la dernière fois, il s'écria comme un fou : « *Mes livres, mes livres!* » et sur ces mots il tomba un cadavre!... Oh! quelle folie et quel crime!

Et on érige des statues à Gutenberg, ce grand criminel, qui changea la terre en un triste cimetière!... Napoléon, César, Attila, Alaric, Tamerlan, Alexandre et Bismarck qui tuèrent des milliers d'hommes, qui amputèrent, estropièrent, rendirent borgnes ou boiteux des millions de mortels, ne furent que les vrais éclaireurs qui donnèrent la vie, la santé, la force à cette humanité qui meurt en demandant ses livres, ces papyrus pourris, ces pâtes vilaines, pleines de microbes et des bacilles des poitrinaires, cette pâte, qui affiche le monopole de répandre la lumière avec l'encre noire et sombre des imprimeries!

Brûlez-les ces livres maudits, brûlez-les et faites en un incendie pour désinfecter l'air, pour purger les villes!

Vous vous consommez comme des chandelles, vous fondez comme la cire sous vos lampes inspiratrices, avec vos lunettes d'aveugles!... Toute la terre ressemble à une forêt allumée, qui brûle, qui s'extermine. Ce feu, c'est beau, superbe. Cet incendie est grandiose et beau, mais ce sont des forêts qui brûlent et dépérissent, ce sont des êtres humains qui se consomment. Brûlez les livres, plutôt que de vous torréfier vous-mêmes. Mettez le feu aux bibliothèques, aux salons



littéraires, aux librairies, aux écoles, à la Sorbonne, aux Académies, aux théâtres, aux collèges, avant qu'un nouveau Bismarck y dirige ses obus funestes !

Demain sera la *réaction*. Après Périclès, c'est Lysandre ; après Auguste, Néron ; après le Christ, Attila ; après Voltaire, Bonaparte ; après Lamartine, Hugo et Gœthe, Bismarck et les communards !... Ainsi, attendez de jour en jour votre *Néron* !

La dilatation du crâne.

Les mythologies qui nous racontent tant de fables sur des géants, sur des êtres d'une taille supérieure, des Cyclopes, des Titans et des Lapithes, peut-être ne radotent-elles pas, comme le croient vos vieux professeurs. Certes il y a eu une époque, dans ces temps reculés, où l'homme n'était pas atteint de cette maladie du cerveau, où l'homme étant une bête bien équilibrée et dut avoir une taille énorme, une force très grande, un torse herculéen .. Tout nous amène à une pareille hypothèse.

Lorsqu'on voit ces murs cyclopéens, ces pierres gigantesques, les Acropoles de Tiryns, de Mycènes, les Pyramides et les débris de Louqsor, ainsi que les palais de Persepolis, on reste stupéfait de la force musculaire qui mit en mouvement et en ordre parfait ces colosses, ces pierres gigantesques.

Depuis, au fur et à mesure que la dégénérescence s'aggrave, l'homme remplace la force physique par la pensée, l'intelligence et ses découvertes et nous voyons que l'architecture devient de plus en plus délicate,



légère, évaporée, comme le style gothique, diaphane comme la Tour Eiffel.. Un jour, si on oublie d'enduire cette dernière avec une certaine mixture c'en est fait d'elle et le monde dans l'avenir ne saura ni l'œuvre ni le constructeur...

Le crâne de ces hommes au rebours devait avoir des dimensions considérablement restreintes en rapport avec celui des hommes de notre siècle. Les craniologues ne mesurent ordinairement que le crâne lui-même.

Ne serait-ce pas plus logique de prendre note de la taille qui depuis s'est trop diminuée du corps humain qui s'est toujours graduellement réduit?... Même si la tête n'avait pas grandi, ce qui n'est pas probable, elle est plus grande en ce qu'elle est restée la même pendant que la taille ne fit que diminuer toujours depuis ces temps obscurs.

De même qu'en mangeant trop, on dilate son estomac, de même par un surmenage excessif spirituel, l'homme s'est créé un crâne énorme, une dilatation cérébrale, une maladie intellectuelle. Comme dans l'estomac dilaté et surmené de même pour le cerveau agrandi, on sent la même boulimie, la même soif, qui pousse continuellement l'homme vers cette flamme de l'esprit... Cette lésion organique, dont il s'enorgueillit le malheureux mortel, lui a fait perdre toute la vie, toute voie du vrai et du naturel. Il croit qu'en devenant plus génial, il devient plus fort, plus grand, tandis qu'il ne fait que descendre à la tombe.

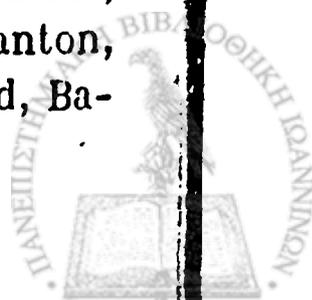
L'argent, qui est né des besoins sans nombre que s'est créé l'homme, l'argent qui ouvre le chemin aux satisfactions de sa cervelle malade, de son imagina-



tion surchauffée qui lui donne les moyens de construire des palais, des bibliothèques, des théâtres, des casinos, de ramasser des œuvres, d'en faire des collections énormes, cet argent qui est le billet d'entrée dans ce paradis de la vie spirituelle, imaginaire, intellectuelle, dans ce théâtre de l'ivresse de la démente, des gains, des bourses, des entreprises, des succès mondains, est pourtant considéré comme le représentant de la matière, comme l'organe qui mène et engloutit les mortels dans les fanges du *matérialisme* ! Et rien cependant n'est plus spirituel, plus intellectuel, plus propre à favoriser la vie de la cervelle, les idées, l'idéalisme ! Matérialisme c'est la charrue, la terre, la hulte, l'étal brut, la vie physique. L'art de gagner l'argent est une science comme tout autre. Rotschild et les richards de votre temps pensent, méditent, travaillent, transpirent comme les avocats, les médecins, les mathématiciens et les savants... Le matérialisme c'est Sparte avec sa monnaie d'une drachme qu'on transportait sur un char. Et *l'éteignoir* de cet incendie intellectuel, de ce feu qui consume l'humanité entière est Lycurgue, le législateur, qui a sauvé en grande partie son peuple !

Lycurgue.

Plus grand qu'Aristote, Hegel, Descartes, Ramsès, Cyrus, Agamemnon, Homère, Pindar, Hugo, Goethe, Racine et Molière, plus grand que Solon, Zoroastre, Cicéron, Numa, Auguste et César, Napoléon, Bismarck, Moltke, Cromwell ou Gladstone, plus grand encore que Danton, Rousseau, Voltaire, Charles XII, Pierre le Grand, Ba-



C'est l'éducation, la verge, les punitions qui l'en empêchent.

On désapprend ces instincts ataxiques, ces habitudes simiesques par un long et rude exercice, par ce que les hommes appellent « morale », « bonnes mœurs », et qui ne sont au fond que l'hypocrisie et la dégénérescence. L'homme dans ces temps reculés considérait le vol, le crime, le meurtre, l'anthropophagie, la polygamie, l'adultère, des qualités si humaines, si naturelles, qu'il les attribua à ses dieux mêmes.

Toutes les mythologies nous en fournissent la preuve.

Hermès, le dieu mortel qui représente l'homme dans toutes ses aptitudes, Hermès, l'enfant rusé, le meurtrier d'Argus est aussi le Dieu voleur par excellence, la divinité qui incorpore tous ces instincts de l'homme du gain, du luxe, de l'avarice et de l'astuce.

Mais à mesure que l'homme s'éloigne de son état physique et primitif il étouffe ces cris de la nature, il maudit et dérobe son singe, il déteste et considère comme des lâchetés et des crimes ces véritables et réelles aptitudes

Platon, ce grand dégénéré, ne laisse pas même Homère entrer dans sa République... il ferme la porte au plus grand des hellènes, au créateur de l'hellénisme, au père de toute la grandeur antique!... Il trouvait que ses Dieux pleins de crime et des vices n'étaient en aucune façon faits pour enseigner et élever une jeunesse canaille. Pourtant pendant des longs siècles avant lui la Grèce laissait ses enfants s'abreuver à cette céleste fontaine et tout ce qui a été grand, beau et sublime chez elle est dû à Homère. Voilà où en est arrivée



la dégénération humaine!... La même chose paraît de nos jours pour l'ancien Testament qui est plein aussi de ces vices. Et pourtant vous défendez à vos enfants de lire Zola et vous les punissez s'ils n'apprennent par cœur toutes ces immoralités de la Bible!... Mais la Religion, dépôt précieux de la sagesse humaine, inocule dans l'âme de l'enfant toutes ces vérités, que la société tend par tous les moyens à cacher. L'homme reste voleur et criminel. Malgré tous les progrès, malgré toutes les lumières, vous ne faites que voler. Etant faible au physique, n'ayant pas la force de voler et de tuer avec ses membres, il tue il vole par tous les moyens moraux, intellectuels, avec la langue et la plume. Le commerce, la bourse, les entreprises, les impôts et le reste ne sont que des formes plus décentes du vol. Toute la lutte pour la vie est basée sur le vol et le crime enveloppés, affublés, déguisés, masqués sous les noms les plus beaux, les plus dociles. L'hypocrisie qui est la faiblesse physique et la force de l'intelligence, s'appelle « civilisation, progrès et noblesse des mœurs! » Jadis les Dieux des hommes étaient des singes, des hommes parfaits; aujourd'hui le Dieu c'est Christ, le grand dégénéré, un cérébral, un encéphalosé, nerveux et hystérique.

Jésus-Christ.

Si les génies sont des médiums, Jésus-Christ en est le plus grand. Un homme-cervelle, un grand accumulateur, un crâne énorme plein de cette force dynamique qui remplissait alors l'atmosphère. Christ n'a



rien inventé. Tout ce qu'il a dit flottait déjà dans l'air. Le monde ne connut jamais une nouvelle religion. Dès le premier homme jusqu'à nos jours, il n'y a eu qu'une religion qui n'a fait que changer de forme et de nom. La religion n'est que le symbolisme des forces supérieures, des forces créatrices qui fécondent la terre et donnent la vie. Les premiers hommes qui n'avaient pas encore développé leurs facultés intellectuelles, adorèrent le phallus, les organes génitaux, les obscénités. A mesure que leurs vues s'élargissaient, leurs dieux s'agrandissaient toujours et montaient l'échelle des êtres et des forces physiques. Après le phallus ce furent les animaux, les bêtes, le bœuf, le crocodile, le singe, la terre, le soleil. A ce moment, l'homme assez avancé dans cette voie de la vie morale et intellectuelle qu'il appelle « Progrès », ne se sentant pas satisfait de ces dieux grotesques, de ces figures bestiales, rudimentaires, commença par y substituer peu à peu des idées et par remplacer ces bêtes par des hommes, qui symbolisaient eux aussi les forces créatrices et les différentes facultés intellectuelles de l'humanité. Nous sommes donc à ce moment en plein *anthropomorphisme*, dogme précurseur du christianisme.

Les grecs divinisèrent tout. La force brutale, la parole, l'amour, la sagesse, la puberté, la force industrielle, la guerre, la mort, la mer, la terre, l'amour de l'argent, le vin, l'aurore, la nuit. Olympe le domaine sacré, renfermait toutes ces divinités, dont chacune avait sa figure propre et ses attributs.

L'homme ne cessera jamais d'être panthéiste. Encore aujourd'hui tous vous adorez les mêmes dieux. Tant



qu'il y aura des mortels sur la terre Minerve, Vénus, Mars, Mercure, Pluton, Vulcain, Neptune, Cérès et Bacchus seront les dieux éternellement adorés ; car l'homme adorera toujours l'argent, la femme, la science, le vin, la mer. Il fera toujours la guerre, il aura toujours une industrie et il mangera toujours du pain...

Mais après la chute de l'empire romain, la pourriture commence. C'est le moment critique où la chair reçoit un rude coup et l'esprit prend désormais le dessus. Les philosophes avaient déjà préparé ce triomphe de la vie intellectuelle et la terre même qui vieillissait toujours favorisait cette victoire.

L'hérédité avait enraciné bien des maladies. Cette dégradation de la chair, ce mépris du singe était un résultat inévitable, physique ! La cause en était dans l'évolution des êtres. Tout tendait au spiritualisme. Voilà donc que juste à ce moment apparaît le grand médium, le génie hypnotiseur, l'homme-cervelle qui fonde l'empire du cerveau, de l'âme. Dorénavant toutes les autres divinités s'éclipsent et restent comme des dieux néfastes et profanes.

Mais le christianisme ne s'arrêta pas là. Plus l'homme se spiritualise, plus il divinise aussi son esprit. Ce n'est plus du tout la même religion du Christ, celle d'aujourd'hui avec la religion des premiers temps chrétiens, ni non plus de la Réformation. Chaque siècle en détache un coin, une ficelle qui le tient à la terre. D'abord, c'était toute la famille avec les apôtres et les saints parmi lesquels s'insinua d'une façon machiavélique la Papauté. Mais depuis on ne fit que saper ce grand arbre. Luther donna le plus grand coup



de hache. Notre siècle plus cruel força Christ et le Père lui-même de se sacrifier pour l'Esprit, qui resta seul comme le Dieu Suprême. L'homme divinisa ainsi son génie, sa cervelle, sa maladie, sa démence. Le christianisme était l'homme-cervelle. L'homme moderne lui rejeta sa partie humaine. Son anthropomorphisme n'existe plus. Christ qui était un homme de génie resta un génie sans chair.

L'esprit pourtant qui est la force dynamique, l'esprit, qui réside chez l'homme, dans sa cervelle, n'est pas le Dieu universel. Cette force dynamique, que nous appelons électricité, faute d'un autre terme, se manifeste aussi dans la chair, dans les plantes, dans la terre, dans l'eau, dans la boue, chez le singe. Cette force donc dynamique, qui est âme et esprit, est biforme... C'est le cercle, forme parfaite, qu'accomplissent les deux pôles d'une pile électrique. C'est l'harmonie suprême des forces contraires, des actions et des réactions, la guerre de la chair et du cerveau, de l'âme et du corps, qui ensemble constituent la force suprême, l'être Créateur, Dieu lui-même !

Le Singe-Dieu.

La vie n'est qu'une étincelle perpétuelle qui éclate aux deux pôles de ces forces contraires qui se rencontrent.

Leurs foyers sont le cœur et la cervelle. Deux nations qui combattent, qui s'égorgent, qui font la guerre sans cesse, et cette guerre, cette lutte donne la vie, fait éclater l'esprit, crée la pensée et tient l'être



en équilibre. Aussitôt que l'une des deux forces a le dessus, l'équilibre est perdu, la vie est boîteuse, la bête souffre et dépérit.

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme c'est le singe !

Cette bête hideuse et poilue que vous cachez et voulez exterminer, travestir, c'est elle qui dirige votre vie, c'est ce singe, le grand ingénieur, qui gouverne votre machine.

Le singe, c'est la bête qui est encore nature, qui possède l'équilibre, qui a assez d'esprit pour *vivre* et pas trop, comme vous, pour *souffrir*.

Les bêtes, les plantes, l'eau, la mer, la terre, les minerais, les pierres ont une vie et vivent, les hommes ont une cervelle qui les consume et les brûle ! Leur vie est un brasier, leur âme un feu, leurs travaux des souffrances.

Ce sont des bêtes détériorées, dégradées, qui ont changé leur nature, qui par la fatale « Nécessité » bannis du paradis, parcourent la terre comme des juifs errants, cherchant la paix, la joie, le bonheur, le pain, les vivres, les plaisirs... Et ne les trouvant, hélas ! nulle part sur cette aride écorce terrestre, ils se suicident !...

L'homme devient de jour en jour plus mélancolique, plus sceptique et désespéré. Les poètes laissent à chaque moment échapper ce feu caché qui les dévore tous. C'est « Werther » qui les fait se suicider, c'est « Raphaël » qui arrache leurs larmes, c'est Gilbert qui écrit son « infortuné convive », c'est Heine, Chateaubriand, Alfred de Musset, qui pleurent comme les condamnés des enfers, c'est Verlaine le contemporain



qui dans un accès de désespoir suprême se demande :

« Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde ?
O vous tous, ma peine est profonde ;
Priez pour le pauvre Gaspard ! »

Oui, monde-Verlaine, monde Coppée et Sarah Bernhardt !

« *Tu es venu trop tard dans un siècle trop vieux.* »

Voilà ta faute ! Dieu lorsqu'il te créa était déjà trop fatigué et avait besoin de repos.

Mais ne désespère pas ! *Le singe vit encore !* Grâce aux idiots, aux ignorants, aux « *rastas* » aux brutes, aux paysans, aux paresseux, aux criminels, l'espèce humaine, la race des mortels est conservée et résiste au grand fléau de la cervelle. Ce sont ces idiots que tu méprises, ces hommes-champignons qui vivent pour vivre, qui respirent, ces parasites, ces écornifleurs de la vie qui végètent et se nourrissent comme des plantes, comme des brutes, ce sont ceux-là seuls, qui font marcher cette machine, qui conservent la force vitale. Ce sont ces étalons humains qui produisent encore des hommes.

Malheur au monde, si tous sans exception étaient des savants, des *philobibles*, des civilisés, des érudits ou des génies ! Malheur à l'humanité s'il n'y avait pas tous ces champignons, ces singes qu'elle méprise, qu'elle maudit !

Ce sont eux vos bienfaiteurs, ce sont eux à qui vous



devez la vie !... Mais pourtant de jour en jour la cervelle l'emporte et les réduit. Les hommes deviennent plus civilisés, les savants plus nombreux, les fous pullulent !

C'est le moment de la crise !... Il faut enfin battre en brèche cette maladie. Votre progrès est la dégénérescence, l'hypocrisie, la démence, une lésion du crâne, une dilatation cérébrale, la folie !

Les livres sont les ténébreux organes de cette épidémie.

Moi singe, j'ai commis aussi ce même crime, mais quand on loge avec des cholériques, on attrape la maladie.

Brûlez-le aussitôt que vous l'aurez lu !... Brûlez vos volumes et retournez au singe, qui est la boue, le limon avec ce souffle divin qui anime toute la nature. Ce limon c'est Dieu lui-même ; c'est cette étincelle qui est cachée, dérobée dans tous les minerais, dans les pierres mêmes...

Vous hommes, vous l'avez extirpée, étouffée, éteinte. Vous allisez un autre feu qui n'est que la flamme de l'enfer.

Les choses parlent trop haut pour éteindre la vraie lumière, qui est la vie, la chair, la bête, la nature !

Aimez donc votre bête, aimez-la comme un Dieu, comme une statue divine. Faites-en vos idoles ! Érigez des images de singes sur vos places, dans vos maisons, vos vestibules, vos gymnases, vos palestres ! Remplissez vos rues de cette image hideuse, de ce rictus simiesque.

Mettez-la sur des piédestaux, bâtissez-lui des autels !...



Si la femme qui est plus singe, qui symbolise la fécondité et la création de la chair, si elle suit votre route de la vie intellectuelle et se spiritualise aussi, alors c'en sera fait de l'espèce, de la race humaine. La femme stérile, c'est la race qui meurt, la fin de l'espèce. Mais malheureusement elle aussi s'est déjà engagée dans cette funeste voie. Elle devient doctoresse, savante, journaliste et ingénieur... Elle a abandonné son Temple, les *Pénates*, son foyer, son bonheur, son palais, pour entrer dans les salles infectes de dissection des cadavres pour traîner et salir sa robe au barreau. La nature même l'a créée impuissante à produire de grandes œuvres immortelles; qu'elle se contente donc du privilège, dont elle jouit elle-seule, de donner le jour à un César, à un Newton, Homère, Goethe ou Napoléon... qu'elle ne se laisse pas séduire par le venimeux cerveau !... Car ivre et folle alors comme *Jacques le Lorrain* dans ses « *Ivresses* » laissera de ses lèvres étiolées échapper ces mots, où l'on sent le désespoir de l'homme encéphalosé de notre temps.

*« Quand la pensée, horrible instrument de supplice
Ne sert qu'à mesurer mon immense malheur ! »*

Retiens-là à l'écart de cet enfer et retourne avec Eve, ô égaré et fou mortel, au paradis !...



EXODE

Le paradis perdu.

« Retourne au Paradis!... »

Je vois tes yeux mouillés; je vois que ta figure s'assombrit et que tes lèvres, tes mains et tes pieds se crispent!...

Le Paradis!... Ah, ce mot te fait trembler jusqu'au fond de ton être; ce rêve déçu te fait frissonner comme l'herbe qui à peine vient de pousser sur le champ terrestre!... Tu ne veux pas que je prononce ce mot... tu souffres et tu crois à une profanation en lisant cette magique et sacrée syllabe sur les lèvres sèches et laides d'un animal détesté!... Mais viens, roi mortel, roi découronné, Milton aveugle, viens, ô délirant Docteur, Hamlet halluciné, viens et suis mes pas! Moi, singe, satan ou Méphisto, j'ai la force, je possède le mystère et la clef; je peux te reconduire jusqu'à cette terre rêvée, au Paradis tant souhaité!...

Ce paradis il existe; il n'est pas perdu.



Il gît même non loin de tes pas... il est là ! Attends je veux te conduire... Mais comment pourrait y entrer et s'introduire dans ce lieu sacré un profane, un déguisé, un far-dé, un dégénéré, un travesti?... J'ai peur de t'y conduire!...

Je lis dans ta figure tes angoisses, ton agonie !... Oh, malheureux Faust ! Soit plus viril, plus homme, plus vaillant. Comment? tu es si femme! Où est-elle donc ta force, ta foudre, ton éclair?...

Jette une fois à bas ton masque, ô comédien, oublie ton rôle de cette abominable farce que tu as jouée si longtemps ! Allons ! Sois franc, sois ouvert ! Là, il y a la mer, il y a des fleuves, des fontaines, des lacs, va, va donc et lave ta figure, lave ton visage, tes yeux, tes lèvres et tes mains!... Encore tu n'as pas le courage d'arracher ce laurier flétri, cette couronne fanée, ces feuilles desséchées, jaunies et pourries qui tombent de ta tête!...

Mais où veux-tu que je te conduise avec ces haillons que tu appelles pourpres, avec ta béquille que tu nommes sceptre?...

Sceptre ça ?... Allons donc ! pauvre dégénéré !



Mais non, si tu veux entrer avec moi dans ce domaine sacré qu'on appelle paradis, jette dans le feu cette hideuse défroque et ce bâton pourri!...

Si tu désires y entrer tu dois être tout nu.

.
Maintenant marche, marche bien et ne fais pas de grands gestes et ne parle pas trop!.. Oublie ta philosophie, tes auteurs classiques, tes poètes, ton latin, ton grec, tes sciences, tes arts! Oublie la gloire, l'ambition, les honneurs, les grandeurs, les titres, les encens, les grands projets, les rêves. Jette en bas et foule à tes pieds tes diadèmes, tes palmes, tes lauriers, tes sceptres, tes parchemins, tes diamants, ton or, tes rubis, tes chèques, tes bank-notes, tes billets, tes faveurs!

.
Ouvre maintenant tes yeux et vois ce paradis qui est devant toi, qui fleurit et répand tant de parfums!...

Comment? Tu fais une grimace? As-tu donc un bandeau sur les yeux?... Tu t'étonnes?

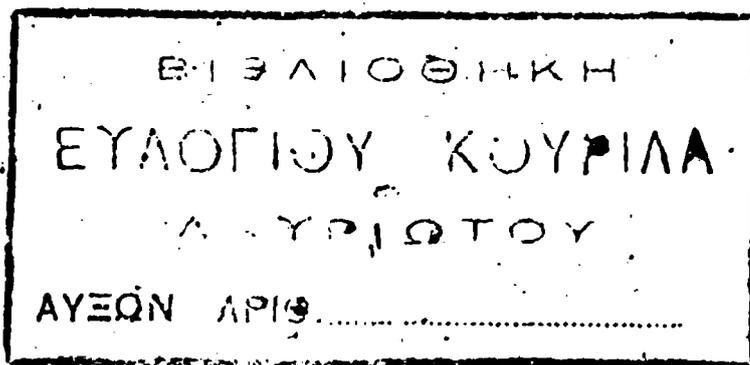
Mais moi, bête infâme, hideuse, exécration, maudite, moi l'aïeul réprouvé, je risque un



pas hardi et d'une main audacieuse, insolente je t'arrache ton masque, je déchire ton postiche et je te crie :

Le paradis que tu demandes, que tu crois perdu est là, est ici, sous tes yeux, il gît, ô mortel aveugle, sous la plante de tes pieds.

Ce paradis c'est la... TERRE!...



1572

6



